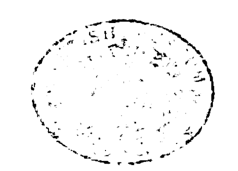
LETTRES A UN AMI

SUR L'OFFICE DIVIN

de l'Église catholique orthodoxe d'Orient.



LETTRES A UN AMI

SUR

L'OFFICE DIVIN

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ORTHODOXE D'ORIENT,

PAR ANDRÉ MOURAVIEFF.

TRADUITES DU RUSSE

par le Prince Nicolas Galitzin.

St.-Pétersbourg.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Troïtzkoy-Péréoulok, 3.

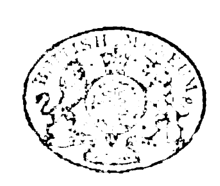
1850.

ПЕЧАТАТЬ ПОЗВОЛЯЕТСЯ,

съ тѣмъ, чтобы по отпечатаніи до выпуска изъ типографіи представлено было въ Комитетъ для цензуры духовныхъ книгъ, узаконенное число экземпляровъ сей книги.

Мая 30 дня 1849 года.

Московской Духовной Академіи,
Цензоръ, Профессоръ, Протоіерей *Ѳеодоръ Голубинскій.*



LETTRE PREMIÈRE.

Cette lettre, mon cher ami, vous causera quelque étonnement: elle ressemble peu à celles que vous recevez habituellement. Votre surprise augmentera en apprenant que ce n'est qu'une première lettre, et qu'elle sera suivie de plusieurs autres, qui toutes traiteront le même sujet: *l'office sacramentel de notre sainte Église*. Peut-être me demanderez-vous, comment j'ai été amené à tenter une tâche si élevée dans des lettres familières. C'est vous-même, qui m'en avez suggéré la première pensée, et voici comment:

Vous souvient-il de nos promenades dans les environs de votre maison de campagne, quand nous nous rendions souvent pour la prière au monastère de St. Joseph de Wolokolamsk, situé dans le voisinage? Avez-vous conservé mémoire de notre agréable excursion à Moscou, lorsque, chemin faisant, nous visitâmes le célèbre monastère de la nouvelle Jérusalem, pour y entendre la messe solennelle de la fête de l'Assomption? et qu'en parcourant ensemble ses remarquables édifices, nous les comparions à leur antique modèle,

l'église du Saint-Sépulcre? Et dans la capitale même, vous rappelez-vous ce chant angélique, dont nous fûmes touchés à l'office du soir, dans le couvent de Notre-Dame du Don?

Je m'en souviens, direz-vous; et moi, j'ajouterai: que malgré la majesté du service divin, et les harmonieux accords de ces chants, je démêlai en vous une prompte lassitude, qui tenait de votre disposition morale plus encore que de la fatigue du corps. La pompe extérieure des cérémonies, privée de leur signification mystique et profonde, ne pouvait vous offrir qu'un faible intérêt; des prières inconnues, récitées d'un voix peu distincte, bien que soutenues par de mélodieux accents, devaient vous faire paraître, malgré vous, l'office plus long qu'il ne l'est effectivement, car vous n'en connaissiez ni le sens, ni la suite: ainsi, dans les ténèbres, une route inconnue paraît ne devoir jamais finir. Cependant, j'ai pu observer, que chaque fois qu'une prière connue venait frapper votre oreille, vous l'écoutiez avec recueillement: c'est ce qui m'a suggéré l'idée de vous expliquer, autant que mes faibles lumières peuvent me le permettre, les passages de l'office éloquent et touchant de notre Église, dont vous n'avez pas eu le loisir de vous occuper autant que moi. Cependant, n'allez pas trop présumer de ce que mon peu de science pourra vous apprendre sur un sujet qui exige des connaissances théologiques que je ne possède pas. Il est même superflu de vous prévenir là-dessus, car mon insuffisance en pareille matière vous est connue. Mais cela même

m'enhardit à vous parler avec confiance sur un sujet qui me tient si fort à cœur ; si je possédais une érudition plus vaste, vous m'éviteriez comme un docteur fatigant et pédantesque, tandis que vous ne vous détournerez pas d'un ami, qui vous parle d'abondance de cœur. Ce complément à votre instruction en matière spirituelle ne sera, du reste, de ma part qu'une dette acquittée pour les leçons morales que m'offrent vos bons exemples.

Ainsi j'en appelle à votre indulgence non moins qu'à votre attention. On ne saurait exiger beaucoup de celui qui s'engage à peu. Il est vrai que je viens sans être appelé : mais si, comme vous n'en doutez pas, c'est l'amitié et non la présomption qui me guide, vous recevrez mes paroles avec les même sentiments qui me les dictent. Quand la lecture de ces lettres n'éclaircirait en vous qu'une seule idée confuse, quand elle vous porterait à donner un seul instant de plus à la prière, mes peines seraient grandement récompensées, surtout si à cette prière vous ajoutez quelques mots pour le salut de mon âme.

LETTRE DEUXIÈME.

Encouragé par l'accueil que vous avez fait à ma première lettre, je me décide à continuer. Par quoi pourrai-je mieux entamer nos pieux entretiens, si ce n'est par la sainte messe, que nous avons si souvent entendue ensemble, et, bien assurément, en priant l'un pour l'autre? C'est à peine cependant si je pourrai examiner seulement la superficie d'un sujet de cette importance: car je me sens saisi comme d'un effroi involontaire, au moment d'aborder une tâche tellement au-dessus de mes forces. Une seule idée me soutient et m'enhardit, c'est que, quelque insuffisante que puisse être cette lettre, vous la lirez, ne fut-ce qu'à cause de notre amitié, tandis que vous n'auriez probablement pas eu la patience d'entreprendre la lecture des précieux écrits que les saints Pères nous ont transmis sur la liturgie; je doute même que vous vous fussiez jamais décidé à lire les savants commentaires de Dmitrewsky, ou de l'évêque Benjamin, dans la *Nouvelle table des offices et rites de l'Église:* aussi, ne devez-vous en prendre qu'à vous-

même, si pour remplacer leurs doctes ouvrages, je viens vous offrir mon humble travail.

Je suis persuadé, qu'il vous est souvent arrivé de trouver incompréhensible, peut-être même arbitraire, l'ordre suivi pour le rite solennel de notre liturgie, qui, telle qu'un drame mystique, est célébrée sur un emplacement élevé, à la face des chrétiens. Cette impression vous sera restée surtout, après avoir assisté à quelque messe de village, dépourvue de pompe et d'onction, où les sens extérieurs n'étant qu'imparfaitement satisfaits, le manque d'attention et de recueillement empêche de s'associer à la prononciation des prières.

Ce sentiment désagréable pourrait tout aussi bien naître parmi la pompe et la majesté d'une messe épiscopale, si votre esprit ne saisissait pas la chaîne non interrompue qui lie la messe de nos jours avec son institution primitive et remonte jusqu'au Sauveur même, si vous laissez échapper le fil des additions successives, introduites dans l'office pendant le cours de plusieurs siècles et inspirées par la révélation des Apôtres et des saints Pères. En établissant des cérémonies qui se sont perpétuées, ils ont, pour ainsi dire, posé des lois à la célébration renouvelée chaque jour de la sainte Cène, pour laquelle, dans l'origine, il n'existait pas de formes fixes; ce sont eux qui ont mystiquement figuré, dans le cours de la liturgie, toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ.

Au premiers temps de la chrétienté, tous les fidèles, dont la réunion composait l'Église, se rassemblaient

dans une maison particulièrement réservée pour la prière commune et pour la célébration des mystères; chacun apportait, selon ses moyens, le pain et le vin nécessaires pour la consommation du sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ, ainsi que pour *le repas de charité* (agape), qu'on faisait en commun. Là, les plus pauvres étaient nourris du superflu des offrandes apportées par les riches : l'évêque ou le prêtre, quelquefois aussi les diacres, c.-à-d. les serviteurs de l'église, recevaient ces offrandes ou *prosphores* (en grec), et les déposaient sur une table particulièrement réservée pour la préparation du sacrement, appelée *table de l'offertoire* (prothesis) que l'on voit encore de nos jours dans les églises à quelque distance à gauche du grand autel. L'officiant faisait choix d'un de ces pains qu'il réservait pour le sacrement ; mais afin que tous les autres porteurs d'offrandes et leurs dons fussent admis et recommandés à Jésus-Christ dans les prières de l'Église et par la célébration des mystères, il détachait de chaque pain une parcelle qu'il plaçait près du pain spécialement destiné à la consécration. Le reste des pains servait ensuite aux *agapes*. De nos jours encore le prêtre en agit absolument de même à l'offertoire; d'abord il prépare pour l'office divin un pain nommé *agnus* du nom de l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde (St. Jean, I. 29), et détache de chacun des autres pains une parcelle en l'honneur de la sainte Vierge et de tous les saints, et en commémoration des vivants et des morts: ce qui constitue la première

section de la messe, appelée *Proskomidie*, ou préparation.

Après cela, l'officiant, seul ou assisté du diacre, appelait les fidèles à la prière et implorait à haute voix les biens temporels et spirituels. Venaient ensuite le chant des psaumes et la lecture des prophéties et des épîtres apostoliques. Puis les diacres allaient prendre le livre des Évangiles à l'endroit où il était déposé, et l'apportaient au milieu de l'église : cette marche processionnelle est reproduite de nos jours par ce que nous appelons *le petit introïtus* avec l'Évangile; *l'introïtus* figure la prédication du Sauveur, après la prédication préparatoire du dernier prophète qui le précéda, St. Jean Baptiste. La lecture de l'Évangile était suivie de l'explication de la parole de Dieu, ainsi que des prières pour les pénitents, et pour ceux qui, n'ayant encore reçu qu'une instruction élémentaire des vérités de la foi, n'avaient point été illuminés par la grâce du baptême; ceux-ci, désignés sous le nom de *catéchumènes*, devaient quitter l'église avant la consécration; leur sortie terminait la seconde section de la messe, appelée pour cela *messe des catéchumènes.*

La troisième section, ou *messe des fidèles*, commençait autrefois par deux courtes prières et une troisième prière secrète. Ceci se pratique encore aujourd'hui, avec la seule différence que la prière secrète du prêtre est couverte par le chant de l'hymne, dit *des chérubins*. A ce moment de la messe, les officiants devaient aller prendre les offrandes sur la table de l'offertoire, où elles avaient été préparées, pour les

transporter de là sur l'autel qui sert à la consommation du sacrifice. Telle est l'origine et le principe du *grand introïtus* avec les saintes espèces, qui se pratique aujourd'hui dans l'Église orthodoxe avec toute la pompe due aux choses saintes; cette procession, toute mystique dans son application, représente l'acheminement volontaire de Notre-Seigneur à ses souffrances expiatoires pour les péchés des hommes. Soudain l'autel, ce trône de Jésus-Christ roi, devient à la fois le lieu du sacrifice à la croix et du sépulcre vivifiant; l'élévation de l'autel représente le Calvaire. Dans les premiers temps, cette représentation mystérieuse était offerte à la vue de tous les fidèles, parce que tous ou presque tous approchaient de la sainte table ; dans la suite, on la voila par une cloison (iconostase) et un rideau aux regards de ceux qui se reconnaissaient indignes de communier. Au reste maintenant, comme aux premiers siècles de la chrétienté, dans quelques églises de la Palestine, le sanctuaire reste encore découvert.

Après la consécration et la communion des prêtres et des fidèles, le peuple adressait à Dieu des actions de grâces pour ses bienfaits et se réunissait ensuite à un repas fraternel dans une partie du temple, qui a conservée le nom de *trapèse*, ou cénacle. Dans la suite cet usage a été supprimé, à cause de quelques abus qui s'y étaient introduits, mais la mémoire de ce festin fraternel ou réunion de tous les fidèles à la même table, s'est conservée dans le mot même par lequel on désigne le sacrifice de la messe, *Obédnia*, qui vient

d'*Obèd*, repas. C'est ainsi que cet office était célébré dans les premiers temps de la chrétienté.

La liturgie a pu subir quelques modifications de détail, selon les lieux et les temps, mais elle n'a jamais été altérée dans son essence. Nous avons aussi conservé quelques liturgies des temps apostoliques, tout à fait semblables entre elles, bien qu'elles diffèrent par le texte des prières, introduites par des inspirations particulières des saints pontifes et qui s'improvisaient pendant le sacrifice même. La liturgie de l'apôtre Saint Jacques est la plus longue; on la chante à Jérusalem le jour de la fête de ce saint. Au IV siècle, Saint Basile, archevêque de Césarée, par égard pour la faiblesse humaine, la rendit plus courte: c'est sous cette forme qu'on la célèbre chez nous les dimanches du grand carême et à certaines fêtes encore. Quelques années plus tard, Saint Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, abrégea encore l'office de Saint Basile: sa liturgie a été depuis universellement admise pour l'usage quotidien. Après ce grand pontife, aucune main n'a eu ni n'aura la témérité d'y faire de notables changements, la perfection des prières qu'elle renferme ayant atteint le plus haut degré qui soit accordé à l'homme.

LETTRE TROISIÈME.

J'ai commencé par vous retracer succinctement l'origine et la forme primitive de la liturgie; maintenant je vais vous la faire connaître telle qu'on la célèbre de nos jours. Le cadre restreint de ces lettres ne me permet pas d'entrer dans tous les détails de ce divin office, c'est pourquoi j'omettrai ce qui ne concerne que l'officiant, et je me bornerai à vous expliquer les prières et les cérémonies qui sont offertes à l'attention de chaque assistant ; de cette manière, vous pourrez vous former une idée nette de la plénitude de notre liturgie.

La première préparation de l'évêque qui se dispose à célébrer l'office divin, consiste en une prière basse devant les portes du sanctuaire, qu'un rideau dérobe encore au pontife même, afin de signifier que les mystères de la foi restent cachés au commun des hommes, jusqu'à ce que la grâce les ait dévoilés à leurs prières. Ensuite l'évêque se place sur une estrade ou *ambon* au milieu de l'église, car dans les fonctions qu'il va exercer, il doit être vu de tous

les assistants, pour leur commune édification; dans ce moment il est vêtu d'un habit simple, de même que le Sauveur a apparu d'abord inconnu sous l'humble enveloppe humaine. Mais comme le pontife officiant doit représenter non-seulement un des plus intimes serviteurs du Christ, mais en quelque sorte l'image même du Sauveur, il devient nécessaire qu'il revête ensuite le caractère et les vertus de Jésus-Christ. C'est pour figurer cette ressemblance qu'il met sur lui les habits pontificaux que les diacres lui apportent du sanctuaire, semblables à des anges descendus du séjour invisible de la grâce, pour lui en imprimer le sceau; pendant ce temps, d'autres diacres proclament la signification mystique de chaque pièce du vêtement pontifical.

L'usage des habits sacerdotaux remonte aux temps les plus reculés du christianisme. Les officiants étaient toujours parés de vêtements particulièrement réservés pour l'office, afin de paraître avec pureté et bienséance au saint sacrifice. Quelques-uns des évêques, en mémoire des apôtres, mettaient la chasuble de St. Paul, ou la robe de St. Jean: à l'exemple de ce dernier et de St. Jacques ils avaient adopté la mitre des pontifes juifs. D'autres étaient redevables de leurs habits sacerdotaux à la munificence des empereurs grecs; c'est ainsi que se forma l'habit pontifical complet. Avant tout, on revêt l'évêque de *l'aube* (¹), habillement des lévites et des diacres, pres-

(¹) *Stichare.*

que toujours blanc, symbole de pureté et de joie spirituelle. Puis vient *l'étole* ([1]), symbole du joug de Jésus-Christ et de la grâce épandue sur le sacerdoce. Si l'étole n'est posée que sur une épaule seulement, c'est qu'alors elle ne représente que le commencement et une partie du joug de Jésus-Christ, c.-à.-d. le diaconat: en ce cas, cette marque distinctive s'appelle *orarion*, du mot latin *orare*, *prier*, parce que le diacre s'en sert pour donner le signal de la prière. Quand l'étole est passée autour du cou et qu'elle pose sur les deux épaules, cela dénote une plus complète acceptation du joug de Jésus-Christ, la *prêtrise*. Elle est aussi un des attributs de l'évêque, parce que dans le degré éminent du sacerdoce dont il est investi, se trouve la grâce accordée à la simple prêtrise. Viennent ensuite la ceinture ([2]), symbole de la force et de la préparation au service de Dieu; les *manipules* ([3]), souvenir des liens qui garrottèrent le Sauveur, servent à faciliter l'action de l'officiant; *l'épigonie* ([4]) est suspendue au côté, à l'instar d'un glaive, pour rappeler que le guerrier spirituel doit avoir pour armure la parole de Dieu. La robe de dessus — *chasuble*, que porte le prêtre, symbole du manteau écarlate dans lequel Jésus-Christ fut outragé, est remplacée chez l'évêque par la *chape* (sakkos): autrefois c'était seulement le

---

([1]) *Épitrachile.*
([2]) *Poïass.*
([3]) *Poroutchi.*
([4]) *Nakolennik.*

plus ancien parmi les évêques, qui revêtait la chape; maintenant elle est l'attribut de tous les évêques. Ce vêtement doit son origine soit à la tunique que portaient les pontifes de l'ancienne loi, soit à la dalmatique royale dont les empereurs grecs avaient fait don aux patriarches, qui par humilité lui donnèrent le nom de sakkos ou *cilice de la pénitence*. Mais la marque distinctive de tout évêque est le *pallium* ([1]) qu'on lui met sur les épaules, et qui est le symbole non-seulement du joug de Jésus-Christ, mais aussi celui de la nature humaine à laquelle il s'est soumis, et qu'en bon pasteur, il a chargée sur ses épaules comme une brebis égarée pour la réintégrer dans le bercail du Père céleste. Précisément à cause de cette haute signification, on ne met le pallium à l'évêque que dans les circonstances où il représente à l'office divin la personne même de Jésus-Christ, et il le dépose dès qu'il devient, comme les autres sacrificateurs un simple serviteur et sujet du Christ. — Pour marquer qu'il garde les commandements du Sauveur (Matth. XVI. 24), on suspend sur sa poitrine une croix; pour lui rappeler les sentiments qu'il doit avoir toujours dans le cœur, on lui met une image ([2]) qui représente la sainte Vierge, ou bien Jésus-Christ. Enfin on le couronne de la mitre comme le chef spirituel de son Église. Les petits tapis posés sous ses pieds représentent des aigles

([1]) *Omophore.*
([2]) *Panaghia.*

et indiquent l'essor spirituel qu'il doit prendre vers les régions célestes; ils rappellent en même temps les aigles romaines, abattues aux pieds de la croix, aigles, qui autrefois virent couler des fleuves de sang, versé par les martyrs qui se refusaient au serment exigé d'eux par les payens.

On présente à l'évêque deux chandeliers, l'une à trois branches, l'autre à deux, *trikirium* et *dikirium*, comme symboles de la lumière des trois personnes de la Trinité et de la double nature du Sauveur. Avec ces flambeaux allumés dans les mains, il dispense au peuple la bénédiction du Saint-Esprit, et le chœur chante en grec: «*Pour de longues années, Pontife*»; en même temps le doyen des diacres lui rappelle les devoirs de son état par les paroles suivantes de l'Évangile: «Que votre lumière luise de même devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils rendent gloire à votre Père, qui est dans les cieux.» — Plus l'homme est empressé de revêtir la plénitude des qualités spirituelles et des vertus dont le Sauveur est le modèle, plus aussi les portes des mystères de la grâce sont promptes à s'ouvrir devant lui: telle est la pensée reproduite dans l'office épiscopal, au moment où le pontife, revêtu de ses habits sacerdotaux, est prêt pour l'office, et que les portes du sanctuaire s'ouvrent pour le commencement de la messe.

La lecture des heures terminée, les diacres s'approchent de l'évêque, lui demandent sa bénédiction pour l'office, et lui rappellent à voix basse, que *le*

temps de sacrifier au Seigneur est venu. Alors, le plus ancien après l'évêque, lui demande selennellement sa bénédiction pour le service divin; la liturgie commence aussitôt par la bénédiction du règne de la sainte Trinité, prononcée par le plus ancien des prêtres, pendant que l'évêque lui-même récite une prière secrète. Ainsi jadis les patriarches et les prophètes annonçaient la gloire de Dieu et la grâce de J. C. avant que J. C. lui-même eut entrepris la grande œuvre de la rédemption du genre humain. La grande litanie ou *ekténie*, c.-à.-d. prière prolongée, renferme tout ce que nous pouvons raisonnablement demander à Dieu pour les besoins de notre vie, en commençant par la paix d'en haut et le salut de nos âmes, et en finissant par une entière soumission de tous et de chacun et par l'abandon de toute notre existence à Notre-Seigneur J. C., par l'intervention de la sainte Vierge et de tous les saints. Quoi de plus touchant que cette demande toute de charité? «Prions pour ceux qui naviguent sur mer, ou qui voyagent sur terre, qui sont captifs, souffrants ou infirmes, et pour leur salut à tous.» Ici pas une douleur humaine n'a échappé à la sollicitude compatissante de l'Église; plus loin c'est tout le monde invisible qui a part à son immense charité, quand elle prie «pour tous les pères et tous les frères qui sont morts dans la foi, et dont les cendres reposent ici ou ailleurs». A chacune de ces demandes, le chœur répond chaque fois par le *Kyrié éléison,* ou *Seigneur, ayez pitié.* Le prêtre joint sa prière secrète aux demandes du diacre, et l'ekténie

terminée, il élève la voix pour glorifier la sainte Trinité. Entre la grande et les deux petites ekténies qui suivent, les deux chœurs de chantres entonnent l'un après l'autre les antiennes ([1]), c'est-à-dire des cantiques alternatifs, composés de fragments de psaumes et de versets relatifs à la fête du jour. Cette espèce de chant fut institué par St. Ignace, évêque d'Antioche, qui eut le bonheur de recevoir la bénédiction des mains du Sauveur, s'étant trouvé au nombre des enfants qui lui furent apportés. La vision mystérieuse des anges qui se redisent entre eux les merveilles de la gloire de Dieu, inspira cette pensée à St. Ignace, et il la transmit à l'Église. Ensuite, dans le sixième siècle, l'empereur Justinien lui fit hommage de sa belle hymne à la gloire du Fils unique de Dieu; cette hymne est placée à la fin des antiennes, pour que la vérité des inspirations prophétiques soit couronnée par un cantique en l'honneur de l'incarnation du Fils de Dieu.

Mais voici le moment de *l'introïtus* solennel avec l'Évangile, dont j'ai déjà fait mention; il figure la prédication publique du Christ après son baptême. L'évêque se lève de son siége, et par une prière à voix basse, il se prépare à faire son entrée dans le sanctuaire. Le diacre, élevant l'Évangile à la vue des fidèles, prononce à haute voix: *Sapience!* ([2]) pour nous avertir de reporter notre pensée vers les hautes leçons de sagesse, renfermées dans ce divin livre:

([1]) *Antiphones.*

([2]) *Prémoudrost*, c.-à-d. *sagesse suprême*.

par la seconde exclamation *prosti*, *tenez-vous droit*, ou *levez-vous*, il donne à entendre que vu l'importance du moment, chacun des assistants doit conserver une attitude respectueuse, rester debout, pas assis, ni nonchalamment appuyé. L'évêque, contemplant dans l'Évangile la présence de J. C. même, et imitant St. Jean Baptiste, qui, à l'apparition du Sauveur, s'écria: «Voici l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde,» entonne le premier le chant d'adoration suivant: «Venez, adorons tous J. C. et prosternons-nous à ses pieds; sauvez-nous, Fils de Dieu!»

L'effet immédiat de la prière est de répandre une lumière spirituelle dans l'âme; c'est pourquoi, immédiatement après cette prière, l'évêque bénit les fidèles avec les flambeaux, comme avec une lumière divine; puis, entouré des autres officiants, il fait son entrée dans le sanctuaire. En attendant, la prière *Sauvez-nous, Fils de Dieu* a été reprise par les chœurs des chantres, et de là elle a passé dans l'intérieur du sanctuaire. Pendant ces chants, l'évêque, qui a pris en mains l'encensoir, envoie la fumée odoriférante d'abord vers l'autel, honorant ainsi le trône de J. C., puis il encense l'église, figurant par cet acte l'effet produit par une prière fervente et intérieure, c.-à.-d. le souffle délectable du Saint-Esprit. En réponse à l'encensement, l'église adresse à l'évêque des vœux pour la prolongation de ses jours, vœux qui, d'après un usage établi, sont énoncés en grec. Immédiatement après il répond par des vœux de lon-

gues années pour tout l'Église en commençant par le Monarque et la famille impériale, dont les noms sont proclamés par le diacre et le chœur des chantres, et termine par la bénédiction des fidèles avec les deux mains. Après cela l'évêque se livre à une prière plus intérieure, puisqu'elle prend naissance dans le sanctuaire aux pieds du trône même de J. C. et passe de là plus sublime encore dans l'intérieur du temple, puisqu'elle s'adresse alors directement à la sainte Trinité. Pour la première fois le pontife a parlé lui-même, et c'est pour proclamer la sainteté de Dieu: «car vous êtes saint, notre Dieu, et nous vous rendons gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, actuellement et en tout temps.» Puis ils s'empresse de revenir à la prière secrète laissant au diacre, en signe d'unité, le soin de terminer la phrase qu'il a laissée inachevée; le diacre se tourne vers les assistants et dit d'une voix sonore: «et dans tous les siècles des siècles.»

La prière au Dieu *trois fois saint* (¹), entonnée en ce moment alternativement par les chœurs et par les officiants qui sont dans le sanctuaire, est aussi accompagnée de la lumière des flambeaux ; mais comme cette lumière vient maintenant du fond du sanctuaire, son éclat est plus significatif que lorsqu'elle avait simplement apparu au milieu de l'église. L'évêque, prenant le flambeau à deux branches *(dikirium)* d'une main, il touche en forme de croix le livre des Évangiles

(¹) *Trisagion.*

posé sur l'autel, comme pour le retremper à cette source de lumière, puis prenant un crucifix de l'autre main, il marche vers le peuple et se rend sur l'estrade placée devant l'entrée du sanctuaire : de là il bénit toute l'église en élevant en forme de croix le flambeau et le crucifix et il se tourne alternativement vers l'occident, le midi, le nord et l'orient, en prononçant ces touchantes paroles du Psalmiste : « Seigneur, jetez un regard favorable du haut des cieux, voyez et visitez cette vigne, et affermissez-la, car c'est votre droite qui l'a plantée. » L'Église voit dans cette bénédiction non-seulement la double nature de J. C. représentée par la double lumière du *dikirium*, mais aussi la croix, ce but salutaire vers lequel il marchait par l'incarnation. — Quand l'évêque rentre dans le sanctuaire, il ne se rend plus seulement à l'autel, mais il va plus loin vers la *chaire élevée* (*) située à l'orient. Alors, prenant le flambeau à trois branches (*trikirium*), il bénit encore une fois l'assemblée des fidèles avec la triple lumière de la Divinité qui habite dans une lumière inaccessible.

Puis vient la lecture de l'épître, pendant laquelle l'évêque est assis sur la *chaire élevée* en sa qualité de successeur des apôtres, et à ses côtés les prêtres, comme desservants de l'autel. Avant de s'asseoir il a déposé le *pallium*, afin que cette marque distinctive, qui en quelque sorte appartient à J. C., accompagne l'Évangile du Sauveur, quand ce livre divin sera porté

(*) *Gornéié miésto*, ou chaire pontificale du sanctuaire.

2*

au milieu de l'église pour faire entendre aux fidèles la lecture de l'évangile du jour: en même temps, en déposant ce signe, il se met au même degré que tous les disciples de la parole divine. — Pendant la grande *ekténie*, ainsi nommée parce que le *Kyrié-éléison* (Seigneur, ayez pitié) est chanté trois fois à chaque supplication, l'évêque reprend sa place devant l'autel, et y déploie *l'antimense*, c.-à-d. un morceau d'étoffe qui représente le sépulcre du Christ ; — on l'appelle *antimense*, ou *tenant lieu d'autel* parce que, selon un ancien usage de l'Eglise, l'autel du temple qui sert au sacrifice doit avoir été consacré par un évêque; mais comme ce n'est pas toujours chose possible, alors, au lieu de consacrer l'autel, il se borne à consacrer l'*antimense*, qui est solennellement apporté et déposé dans le sanctuaire sur la table de l'autel, ce qui complète la consécration du temple. Quant à l'antique coutume d'élever les églises sur les tombeaux des martyrs et de déposer leurs saintes reliques dans l'intérieur du temple, on en voit encore les vestiges de nos jours dans l'usage pratiqué d'introduire dans l'étoffe, qui sert à *l'antimense*, des parcelles de reliques des saints.

La grande ekténie terminée, le diacre invite les fidèles à prier pour *les catéchumènes*, afin qu'ils soient illuminés de la lumière de l'Évangile de vérité et incorporés à l'Église ; et, après une courte prière de l'évêque sur leurs têtes courbées, on les fait sortir de l'église. Vous demanderez peut-être : à quoi bon conserver une cérémonie devenue presque sans application depuis qu'on baptise les enfants à leur nais-

sance, et qu'il n'y a plus de catéchumènes proprement dits, lorsque le nombre de ceux auxquels on inflige pour pénitence la privation des sacrements, n'est pas assez considérable pour nécessiter le maintien de cet usage? Pour moi, je ne suis pas de cet avis, tout au contraire. Considérez combien il y a parmi nous de ces chrétiens, qui bien qu'élevés dans la connaissance de la religion, n'ont pas la foi, qui sont appelés au salut, mais qui ne se rendent point à cet appel; en vain l'Église s'efforce-t-elle d'émouvoir leurs cœurs par la prière, d'y infiltrer la parole de Dieu: ils ont des oreilles pour ne point entendre et des yeux pour ne pas voir; ils courent à leur perte, comme s'ils s'empressaient à quelque festin préparé pour eux par les soins de la mort éternelle; ils dédaignent cette nourriture spirituelle que le Rédempteur leur offre dans la communion de son propre corps et de son propre sang, en leur disant: «Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et chargés, et je vous soulagerai.» D'ailleurs pourquoi aller chercher si loin? Portons nos regards sur nous-mêmes: ne sommes-nous pas, nous, tous les premiers hors de l'Église comme jadis les catéchumènes? Confessons-nous le Christ comme nous le devons? — Ne le confessons-nous pas simplement des lèvres? nos œuvres valent-elles mieux que celles des payens? cependant selon l'Écriture «la foi sans les œuvres est une foi morte.» Oui, c'est en tremblant que j'incline ma tête, quand j'entends le diacre dire: «Catéchumènes, inclinez vos têtes devant le Seigneur», après quoi ils sont expulsés du temple. Dans ce mo-

ment, je demande au Seigneur pour eux autant que pour moi, de n'être pas un jour expulsé de son royaume céleste par les anges, ministres de la vengeance divine, de même que les catéchumènes sont éconduits de l'église à la voix du diacre ; et lorsque ensuite il invite les fidèles *seuls* à la prière, c'est à peine si j'ose en cet instant me remettre en oraison.

LETTRE QUATRIÈME.

Voici maintenant la partie la plus essentielle de la liturgie. Le chœur chante *l'hymne des chérubins*. Le sens vous en paraît peut-être obscur; en voici la signification: «Nous qui figurons mystérieusement les chérubins, et qui, conjointement avec eux, entonnons le cantique trois fois saint à la vivifiante Trinité, dégageons-nous de toute préoccupation mondaine, car nous nous préparons à porter en triomphe le Roi de tous, que des légions d'anges armés de lances soutiennent invisiblement.»

Vous demanderez ce que signifie ce mot de *lances?* Voici l'idée que l'auteur de l'hymne a voulu exprimer: les soldats romains, en proclamant l'avénement de leurs empereurs, avaient l'habitude de l'élever sur un bouclier, au milieu d'une légion, de sorte qu'il semblait porté sur les lances, dont il était environné. C'est ce même tableau que l'Église veut rappeler, lorsqu'après les mots «dégageons-nous de toute préoccupation mondaine», le diacre, comme un des anges de la légion invisible, paraît, tenant au-dessus de

sa tête, en guise de bouclier, la patène sur laquelle repose le Roi de tous, sous l'humble aspect de l'agneau. — Comme elle vient à propos, comme elle résonne délicieusement, cette parole: « dégageons-nous de toute préoccupation mondaine»: elle arrache notre esprit à toutes les inquiétudes et soucis de cette terre. — L'évêque se lave les yeux et les mains afin de voir et d'agir avec pureté, puis il reprend sa place devant l'autel; après avoir étendu trois fois les mains vers le ciel pendant une prière secrète, il se rend lui-même à la table de l'offertoire pour commémorer les vivants et les morts, et tout disposer pour la translation de la mystérieuse hostie, toute préparée sur l'autel, où elle sera immolée pour les péchés des hommes. Les fidèles accueillent cette procession solennelle nommée *grand introïtus*, en courbant la tête et en demandant à voix basse aux prêtres qui passent devant eux, de ne point les oublier auprès du Seigneur; ceux-ci répondent à haute voix par une commémoration générale, en commençant par l'Empereur et la famille impériale et en finissant par les assistants et tous les orthodoxes fidèles.

L'hymne du samedi saint, qu'on chante à ce moment de la messe à la liturgie de St. Basile, est encore plus touchante: «Que toute chair humaine se taise et assiste avec tremblement et crainte ; qu'elle bannisse toute idée mondaine : car le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs vient s'immoler et s'offrir en nourriture aux fidèles. Il est précédé de toute la milice céleste des anges, avec toute autorité et puis-

sance, ainsi que des chérubins aux yeux nombreux, et des séraphins à six ailes, qui se voilent la face en entonnant: Alleluia!» Les paroles harmonieuses de ce chant sont aussi accompagnées d'une représentation figurée: les diacres, précédés de céroféraires, tels que des anges ouvrent la marche, en laissant retomber leurs étoles comme des ailes; d'autres agitent l'air au-dessus des vases sacrés avec les *ripides* (éventail sacré), sur lesquelles sont dessinées des images de chérubins; d'autres encore font fumer l'encens pendant toute la procession comme pour lui préparer sa voie dans les airs; un des diacres porte sur sa tête le *voile* ([1]) qui représente le linceul de J. C., un autre porte le *pallium*, signe de l'incarnation, sur lequel resplendit la croix, ce symbole du Fils de l'homme, qui, au dernier jour, le précédera dans le ciel quand il viendra juger les hommes. Le plus ancien des diacres tient élevée au-dessus de sa tête la *patène* ([2]) sur laquelle repose l'hostie, couverte d'une voile; après lui, suit le plus anciens des prêtres, portant le *calice*, qui bientôt va contenir le propre sang du Sauveur; ensuite viennent par rang d'ancienneté les autres prêtres, chacun d'eux tenant en mains un des instruments de la passion: la croix, la lance, l'éponge qui servit à abreuver Notre-Seigneur de fiel, et la cuiller qui sert à administrer le saint sacrement aux fidèles. L'évêque, dépouillé de sa mitre et du pallium, vient avec humilité au-devant

(1) *Aër, vozdoukh.*
(2) *Disskoss.*

de cette procession toute mystique, qu'il reçoit à la porte du sanctuaire: déposant la patène et le calice sur l'autel, de même que Joseph d'Arimathée descendit le corps de Jésus-Christ dans un sépulcre, il rappelle l'action de ce saint homme, en disant: «le juste et vertueux Joseph, ayant descendu de la croix votre corps sacré, l'enveloppa d'un linceul blanc et d'aromates et le mit dans un sépulcre tout neuf.»

Le diacre vient de nouveau se placer au milieu du peuple et invite à *«accomplir la prière au Seigneur»;* mais ce ne sont plus les biens terrestres et périssables qu'il demande : il invoque l'assistance d'un ange gardien, il demande ce qui peut être utile et salutaire à l'âme, le pardon des péchés, une vie désormais consacrée à la pénitence, enfin une mort chrétienne, sans douleur, et un compte satisfaisant à rendre à J. C. à son redoutable tribunal du jugement dernier. Combien elles sont édifiantes ces prières et faites pour nous faire rentrer en nous-mêmes ! Ensuite, après avoir entendu avec toute l'Église des vœux de paix exprimés par la bouche du pontife, le diacre nous invite à *nous aimer mutuellement et à confesser dans un même esprit....* le chœur terminant la phrase, chante : *le Père, le Fils, le Saint-Esprit, la Trinité consubstantielle et indivisible*, pour montrer que nous sommes animés d'un seul et même amour, et que c'est dans de tels sentiments que nous confessons le vrai Dieu. Autrefois, pendant ce chant qui précède *le Crédo*, tous les chrétiens s'embrassaient mutuellement ; aujourd'hui, les prêtres seuls dans le sanctuaire donnent le baiser de paix à l'évêque,

puis ils s'embrassent entre eux. Le diacre s'écrie ensuite : *«les portes, les portes, prêtons l'oreille à la sapience.»*

Dans l'antiquité, à ce signal, les fidèles fermaient toutes les portes de l'église, pour qu'aucun de ceux qui n'étaient pas initiés aux mystères du christianisme, ou qui en étaient les persécuteurs, ne pussent y pénétrer pendant la célébration du sacrifice. De nos jours, l'Église n'a plus de pareils sujets de crainte, aussi loin de là, au moment où le diacre dit: *les portes, les portes,* on enlève le rideau qui dérobe le sanctuaire, et cet enlèvement du rideau signifie que les mystères sont visibles et accessibles à chacun par la foi ; la même signification mystique est figurée par l'enlèvement du voile qui recouvre les saintes espèces, et qui, pendant le chant du symbole de foi, est agité au-dessus de la tête inclinée de l'évêque, en signe de la descente du Saint-Esprit. Le diacre excite encore une fois les fidèles au recueillement, en leur recommandant de *«se tenir convenablement, avec crainte, d'être attentifs à ce que le saint sacrifice soit offert en paix»;* après quoi il rentre dans le sanctuaire.

Alors pour la dernière fois, afin d'exciter davantage encore la ferveur des assistants au moment où la consécration va être célébrée, l'évêque vient audevant des fidèles, tenant en main les flambeaux, qu'il élève vers le ciel, et dit: *«que la grâce de Notre-Seigneur J. C., l'amour de Dieu le Père et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous»*; et comme gage de ces trois dons, il ajoute: *«élevons nos cœurs»*, à

quoi le chœur répond pour l'assistance: «*Nous les avons élevés vers le Seigneur.*» Pourtant les idées les plus impures assiègent peut-être en ce moment notre esprit. «Oh! que fais-tu, mon frère?» disait jadis St. Ephraïm le Syrien; «n'as-tu pas promis au prêtre de tenir ton cœur élevé vers le Seigneur, et ne crains-tu pas d'être en ce moment même convaincu de mensonge? O miracle immense! L'agneau de Dieu s'immole pour toi, toutes les puissances célestes se joignent au prêtre pour prier pour toi, le sang de J. C. coule dans la coupe sacrée, et tu n'es pas confondu, tu ne fonds pas en larmes, et tu ne pries ni pour toi-même, ni pour les autres dans cet auguste moment!»

«*Rendons grâce à Dieu,*» dit finalement l'évêque, en donnant sa bénédiction aux fidèles; puis il rentre dans le sanctuaire, au son de la grande cloche qui s'ébranle, pendant que le chœur chante en réponse: «*Il est digne, il est juste de vous adorer, Père, Fils et Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible.*» Revenu à l'autel où déjà le sacrifice s'apprête, le pontife récite des actions de grâces, et rappelle ensuite tous les admirables et indicibles bienfaits que le Seigneur a versés sur le genre humain depuis la création du monde jusqu'à sa rédemption; saisi d'une certaine extase, qui ne lui laisse pas trouver des paroles humaines assez élevées pour proférer des louanges dignes de leur divin objet, il se rappelle soudain le chant qu'Isaïe entendit de la bouche des séraphins, qui apparurent aussi à Ezéchiel sous les mystérieux emblèmes de l'aigle, du taureau, du lion et de l'homme, et il s'écrie: «ils

chantent, ils proclament, ils invoquent, ils redisent le chant de victoire» — et le chœur des chantres, participant à son extase, lui répond d'abord par les paroles des anges au haut des cieux: «Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; le ciel et la terre sont pleins de sa gloire», et se transportant sur terre, il salue en même temps le Sauveur avec les accents de joie qui firent éclater les enfants hébreux, qui avec des rameaux de palmiers allèrent à sa rencontre, lors de son entrée à Jérusalem: «Hosanna, au plus haut des cieux! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!» — St. Jean Chrysostome raconte que plusieurs saint personnages ont vu en ce moment des anges dans l'intérieur du sanctuaire, s'associant à la célébration du mystère, et se tenant dans un saint tremblement devant l'autel où se consommait le sacrifice.

Mais voici le moment de la sainte Cène. L'évêque, dans la personne de J. C., indiquant de la main *l'agnus*, prononce sur le pain sacré les paroles de J. C.: «Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui est rompu pour vous, pour la rémission des péchés.» Montrant ensuite le calice, il dit: «Buvez-en tous, ceci est mon sang de la nouvelle alliance, répandu pour vous et pour plusieurs pour la rémission des péchés.» — Puis, offrant à Dieu le Père cette offrande volontaire du Fils qu'élèvent les mains jointes en croix du diacre, l'évêque s'écrie: «Nous vous offrons vos propres dons au nom de tous et pour tous.» Puis, les mains levées au ciel, il invoque trois fois l'esprit saint qui est descendu sur les apôtres, et prononçant avec componction les pa-

roles sacramentelles, il bénit dans un saint effroi, en forme de croix, premièrement le pain, ensuite la coupe, finalement les deux espèces à la fois, comme concourant à former un seul et même sacrement. Alors, comme les espèces, qui sont devant lui, ont cessé d'être du pain et du vin, et sont transformées en vrai corps et en vrai sang de Notre-Seigneur J. C., lui et tous les desservants se prosternent jusqu'à terre devant cet ineffable mystère, qu'il a été donné à un simple mortel de consommer, par la grâce du Saint-Esprit. Pendant toute la durée de cette consécration divine, le chœur des chantres dit avec onction: «Nous vous chantons, nous vous bénissons, nous vous rendons grâce, Seigneur, et nous vous adressons nos prières, ô notre Dieu!»

Ensuite, après avoir honoré par la fumée de l'encens la présence voilée de J. C. dans le saint sacrement, le célébrant commémore comme participant à ses prières et au sacrifice qu'il offre, tous les saints, et par prééminence *(izriadno)*, «notre très-sainte, très-pure, très-bénie et très-glorieuse reine Marie, mère de Dieu, toujours Vierge» ; à quoi l'Église répond par des louanges dignes d'elle, en la glorifiant «plus honorée que les chérubins, et plus glorieuse sans comparaison que les séraphins.» Ensuite le pontife prie pour les autorités spirituelles et temporelles, pour tous les chrétiens morts et vivants, pour l'univers entier, car la puissance et l'action du sacrifice de J. C. s'étend véritablement sur tout l'univers ; il prie particulièrement pour que tous glorifient et proclament Dieu *d'une même bouche et d'un même cœur ;* finalement il implore

pour eux les miséricordes d'en haut. Un diacre sort du sanctuaire et répète les mêmes demandes des biens spirituels, qui sont contenues dans l'ekténie qu'il dit immédiatement après le *grand introïtus ;* il y ajoute seulement au commencement une prière pour que le Seigneur, qui a daigné agréer sur son autel spirituel les divines offrandes qui lui ont été présentées, fasse découler sur nous la grâce divine et le don du Saint-Esprit ; enfin, pour se préparer à la communion, il croise l'étole autour de son corps, se ceignant ainsi de toutes parts en forme de croix, pour couvrir de ce signe sacré tout ce qu'il y a d'humain, d'infirme et d'indigne, afin de pouvoir sans condamnation approcher du saint sacrement. Une autre préparation plus réelle encore, c'est l'oraison dominicale, la plus efficace de toutes les prières, enseignée par le Seigneur lui-même: *Notre Père etc.* — Elle est entonnée par le chœur, pour qu'elle puisse retentir dans toute l'église: le pontife y joint une prière secrète, à laquelle tous les fidèles participent en inclinant la tête. Enfin, après l'invitation du diacre : «Soyons attentifs», paroles qui excitent le recueillement, le sanctuaire se dérobe à nos regards par un rideau, pour la communion de ceux qui célèbrent l'office ; dans ce moment l'évêque prenant de dessus la patène le corps de J. C., l'élève et s'écrie solennellement: «Aux saints les choses saintes!» ce qui donne à comprendre toute la sainteté du sacrement, et la disposition avec laquelle il faut en approcher ; le chœur répond : «Il est seul saint, il est seul Seigneur, J. C. ; à la gloire de Dieu le Père, amen.»

Dans ce moment une partie de l'hostie consacrée est descendue dans le calice, afin de réunir les deux espèces dans le même sacrement; on y ajoute un peu d'eau chaude, en proférant ces paroles: «la ferveur de la foi est remplie de l'esprit saint»; c'est pour nous rappeler plus vivement la chaleur du sang et de l'eau qui jaillirent du flanc du Sauveur sur la croix, quand il fut percé d'une lance. L'évêque, après avoir chrétiennement demandé pardon de ses offenses, participe de sa personne à la sainte communion, et s'apprête à distribuer le corps sacré de J. C. aux prêtres et aux diacres qui, rangés à sa gauche, attendent ce moment suprême; puis, il donne à boire le sang divin dans le calice aux prêtres qui s'approchent de lui par la droite de l'autel, rappelant par ce touchant spectacle la dernière Cène de Notre-Seigneur. On ne saurait assister à cette pieuse cérémonie sans en être ému jusqu'aux larmes, et sans se sentir le cœur brisé de contrition. Le plus ancien des prêtres fait ensuite communier les diacres à la sainte coupe.

La communion des officiants terminée, les portes du sanctuaire s'ouvrent de nouveau. Le Sauveur lui-même, par la bouche du diacre, invite tous les fidèles à s'approcher de la sainte table «avec crainte de Dieu et avec foi». Heureux celui qui peut goûter dignement de cet aliment céleste, car selon les paroles de l'apôtre St. Paul: «Celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur.» A l'invitation du diacre, l'Église s'écrie avec joie: «Béni soit celui que vient

au nom du Seigneur! Le Seigneur est notre Dieu, il s'est manifesté à nous...» puis vient le cantique touchant: «nous avons vu la vraie lumière, nous avons reçu l'esprit céleste, nous avons trouvé la vraie foi, et nous adorons la Trinité indivisible, car c'est elle qui nous a sauvés.» Maintenant le saint sacrement, porté par le prêtre, apparaît une dernière fois à la vue des fidèles aux portes du sanctuaire, après quoi le même prêtre le transporte sur la table de l'offertoire. Cette dernière apparition momentanée du sacrement aux portes du sanctuaire, figure la dernière apparition du Sauveur aux apôtres, et son ascension au ciel; le pontife, se transportant en esprit à ce moment sublime et suivant, pour ainsi dire, J. C. dans son ascension, dit à voix basse: *Béni soit notre Dieu;* ces paroles ne sont point entendues des fidèles, mais la fin de cette glorification, dite à haute voix par le diacre, retentit à la porte du sanctuaire et frappe les oreilles de tous les fidèles: «toujours, actuellement, de tout temps et dans les siècles des siècles;» car le Seigneur nous a promis de demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Après une courte ekténie encore et une prière récitée en deçà de l'estrade (ambon), l'évêque bénit pour la dernière fois le peuple, et prononce l'absoute en louant Dieu et en commémorant les saints du jour, qui, par une vie agréable au Seigneur, ont travaillé pour sa gloire. — C'est ainsi que se consomme l'importante célébration du sacrifice divin de Jésus-Christ.

LETTRE CINQUIÈME.

Notre correspondance a été interrompue pendant quelque temps: j'ai quitté la campagne où j'ai passé l'été dans une douce solitude: me voici maintenant au sein de la capitale; cependant, puisque vous me pressez de continuer les explications commencées sur notre saint office, je ne veux plus tarder davantage. Nous avons terminé l'interprétation des cérémonies de la sainte messe; il me reste à traiter brièvement des autres offices de l'Église.

A l'exemple des puissances célestes, qui célèbrent le Créateur par des cantiques perpétuels, et pour se conformer au précepte de l'Apôtre, qui recommande d'employer son temps à méditer les psaumes et à chanter des hymnes et des cantiques spirituels, les saints Pères des premiers siècles de l'Église ont réglé que sept différents moments de la journée seraient consacrés à la prière, du moins par ceux qui se vouent exclusivement au service de Dieu. De nos jours, ce même ordre de prières est encore observé soit que chaque office soit célébré séparément, soit en joi-

gnant plusieurs services en un seul, dans les paroisses où le peuple n'a pas la possibilité de venir à l'église plusieurs fois dans la journée. — A l'heure précise de minuit, les chrétiens se levaient pour la première prière, comme au bruit de la trompette du jugement dernier, pour se rendre à la rencontre *de l'époux qui s'avance dans l'ombre de la nuit,* et qui nous recommande de veiller sans cesse, incertains que nous sommes de l'heure de sa venue. Après un repos de courte durée, on se réunissait de nouveau le matin pour confesser ses péchés en public par la lecture des psaumes — admirables oraisons, qui sondent les plaies secrètes du cœur et les mettent à découvert; ensuite on entonnait des cantiques de grâces à la louange de Dieu. A la grande glorification (gloria in excelsis), lorsque le jour commençait à poindre, c.-à.-d. à la *première heure* de la journée (prime), de nouveau on se consacrait à Dieu, en se livrant à la prière. A la *troisième heure* (tierce) on commémorait la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, et on implorait le secours de sa grâce. Le crucifiement du Sauveur à la *sixième heure* (sexte) et sa mort expiatrice à la *neuvième heure* (none) étaient aussi représentés par une commémoration solennelle dans le cours de la journée du chrétien; après le divin sacrifice de la messe, qui unissait les fidèles à J. C. par la communion à son corps et à son sang, les actions de grâces du soir (vêpres) venaient clore saintement la journée.

Mais pendant les trois premiers siècles de cruelles persécutions, alors que les chrétiens étaient réduits à se réfugier dans des catacombes pour y prier, ou qu'ils se rassemblaient de nuit sur les lieux arrosés par le sang des martyrs, tous ces différents offices se trouvèrent confondus dans une seule et longue veillée (vigile), qui depuis lors prit le nom de *nocturne* ou service de nuit, en grec *pannychis;* or, comme quelques prières de ce service étaient consacrées à la commémoration des morts, le mot de *pannychida* a été depuis réservé pour distinguer exclusivement l'office pour les morts. Jusqu'à nos jours encore, dans l'Orient qui gémit sous le joug de l'islamisme, les chrétiens consacrent la plus grande partie de la nuit au service divin, tandis que dans notre Église florissante, l'office du soir et celui du lendemain matin sont confondus dans un même service à la veille des grandes fêtes et des dimanches, servant ainsi de préparation spirituelle pour la solennité du jour férié, et pour la participation aux sacrements. — Je tâcherai donc de vous expliquer l'ordre successif observé pour le *service de nuit*, qui se compose de trois parties essentielles : *vêpres*, *matines* et *prime;* vous assistez sans doute à ce service-là qui a lieu la veille des jours de fête, plus souvent qu'aux services ordinaires, où les vêpres réunies aux *complies* (¹) sont chantées séparément des vigiles et des matines (²) sans pompe

(¹) *Povétchérié.*
(²) *Polounoschnitza.*

aucune, et sans la lecture des prophéties et des évangiles qui signalent l'approche des jours fériés.

Le service de nuit commence tout d'abord par l'ouverture des portes du sanctuaire, comme s'il s'agissait de celles du royaume des cieux, après quoi le prêtre glorifie la sainte Trinité, découvrant ainsi aux fidèles les profondeurs de la Divinité; immédiatement après, il les invite à l'adoration de celui par qui seul ce grand mystère est devenu accessible aux hommes: *du Christ, notre roi et notre Dieu.* — Alors le prêtre, portant l'encensoir et précédé du diacre tenant un cierge, parcourt toutes les parties de l'église, sans en excepter le parvis, encensant partout, afin qu'aucun endroit du lieu saint ne soit privé de la grâce de J. C. et de l'effusion du Saint-Esprit, représentées par la fumée odoriférante. Le feu et l'encens rappellent aussi dans ce moment solennel la parole créatrice: *que la lumière soit,* ainsi que l'esprit de Dieu *qui était porté sur les abîmes*, aux jours de la création. Pendant cette marche du prêtre avec l'encensoir, les chœurs font retentir l'église de ce magnifique psaume de David qui retrace dans un langage inspiré l'admirable tableau de la création: «Mon âme, bénis le Seigneur! Seigneur, ô mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence: vous avez tout créé dans votre sagesse!» — «Le Seigneur se couvre de la lumière comme d'un manteau, il étend les cieux comme un pavillon, il se sert des nuées comme d'un char, ses esprits sont des vents, ses ministres sont des flammes de feu, il affermit

la terre sur ses fondements et lui donne l'abîme pour vêtement. Les eaux fuient au bruit de son tonnerre: une borne leur est fixée qu'elles ne passeront point. Les fontaines dans les vallées désaltèrent les bêtes sauvages: sur leurs bords habitent les oiseaux du ciel. La terre est rassasiée des fruits que répandent ses mains, et le pain fortifiera le cœur de l'homme. Le soleil connaît son couchant, la nuit est sur la terre, et voilà que dans ses ténèbres les bêtes des forêts vont demander à Dieu leur pâture. Mais le soleil se lève, les animaux sauvages se couchent dans leurs tanières: l'homme alors sort pour travailler jusqu'au soir.» Et plus loin, David, dans son enthousiasme, adresse ses paroles directement au Seigneur: «La terre est remplie de vos biens, toutes vos créatures attendent de vous seul des bienfaits. Vous détournez votre visage, et elles se troublent; vous retirez votre souffle, et elles ont disparu; vous envoyez votre esprit, elles renaissent, et la face de la terre est renouvelée; vous regardez la terre, elle tremble: que la gloire du Seigneur subsiste à jamais! Je chanterai le Seigneur durant ma vie, je célèbrerai mon Dieu tant que je respirerai. Que ma prière soit douce à son cœur!.. Que vous êtes grand dans vos œuvres, Seigneur! qui avez tout créé dans votre sagesse!»

Mais l'homme ne savoure pas longtemps cette pure contemplation des œuvres de Dieu; son orgueil fut cause de sa chute, le paradis de délices fut fermé pour lui; cette prompte expulsion est représentée

par la clôture des portes du sanctuaire, aussitôt après le chant de ce psaume. Après la première ekténie, les deux chœurs entonnent des versets choisis dans les trois premiers psaumes; ce sont comme des enseignements émanés du paradis perdu: «Heureux l'homme qui ne se laisse pas aller aux conseils des impies, — et la voie du méchant périra. Travaillez pour le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement; heureux ceux qui espèrent en lui. Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi, mon Dieu; c'est du Seigneur que vient le salut, et sa bénédiction est répandue sur son peuple....» Chacun de ces expressifs versets est terminé par le chant angélique: *Alleluia*. Ensuite le chœur aussi, à l'exemple d'Adam chassé du paradis, s'écrie comme au nom de l'humanité entière, accablée de la douleur spirituelle que lui cause sa chute: «Seigneur, je crie vers vous, hâtez-vous de me secourir, écoutez ma voix lorsque je vous adresse mes cris. Que ma prière s'élève devant vous comme la fumée de l'encens, et l'élévation de mes mains comme l'oblation du soir!» Dans ce moment paraît le diacre avec l'encensoir, ce symbole de tous les sacrifices offerts à Dieu depuis la création du monde, sacrifices qui n'étaient qu'une figure de la victime expiatoire, l'Homme-Dieu. Le diacre dans sa personne représente les serviteurs de Dieu envoyés dans le monde, avec la mission d'annoncer la venue du Messie. En attendant, le chœur, qui n'a point interrompu ses chants, s'écrie: «délivrez mon âme de sa prison, pour qu'elle puisse confesser votre nom;»

et il commence après cela à ajouter aux versets du psaume, d'autres versets tirés du Nouveau Testament, qui expriment la solennité du jour et inspirent une joyeuse attente de la rédemption: «Si vous tenez compte de nos iniquités, Seigneur, Seigneur qui pourra subsister? car c'est de vous que vient la purification.» — «Dès l'aube du jour jusqu'à la nuit, qu'Israël espère dans le Seigneur!» — Et dans la prévision d'un salut prochain, il s'écrie: «car la miséricorde est avec le Seigneur, et la rédemption se trouve en abondance auprès de lui; et il délivrera Israël de toutes ses iniquités. Louez le Seigneur toutes les nations!» Alors le chœur, au moment où les portes du sanctuaire s'ouvrent de nouveau, entonne un cantique à la gloire de Dieu en trois personnes et une hymne à l'incarnation; dans le même temps le prêtre, image du Sauveur promis, sort du sanctuaire précédé du diacre avec l'encensoir, comme d'un précurseur; après l'exclamation: *Sapience!* il rentre de nouveau dans le saint des saints et les chœurs entonnent l'hymne suivante: «O Jésus! douce lumière de la sainte gloire de l'immortel Père céleste, saint et bienheureux: arrivés au coucher du soleil et voyant la lumière du soir, chantons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui ne font qu'un Dieu; car vous êtes digne d'être chanté par la voix des saints dans tous les temps, ô Fils de Dieu, qui donnez la vie: c'est pourquoi le monde vous glorifie.»

Cette hymne significative explique clairement, comment au déclin de la lumière primitive donnée au

monde, et vers le soir de l'humanité, il apparut une nouvelle et douce lumière, sous l'humble image du Sauveur, qui, par égard à notre infirmité, voila cette gloire immortelle, commune au Père céleste et à lui. A la suite de cette hymne, on lit, la veille des jours de fête, des paraboles et des prophéties extraites de l'Ancien Testament, qui renferment des figures relatives aux événements de la nouvelle alliance; après la grande ekténie on chante le verset relatif à la fête du jour ou du temple. Alors le prêtre et le diacre (ou l'évêque entouré de tout son clergé, si toutefois il est présent) se rendent au vestibule de l'église, selon un antique et bienfaisant usage, institué pour que les pénitents, auxquels l'entrée en était interdite, eussent aussi la possibilité de participer à la prière commune, ne fut-ce que pour quelques instants; c'est pourquoi le diacre prie pour toute âme chrétienne, troublée, repentante et soupirant vers la miséricorde divine; il invoque en même temps l'intercession de toutes les puissances célestes et des saints agréables à Dieu. Le prêtre, de son côté, demande que le Seigneur, en nous octroyant le pardon de nos péchés, daigne aussi nous accorder des jours paisibles.

Mais l'office des vêpres tire à sa fin; pourrait-on le terminer d'une manière plus suave, que par les paroles onctueuses de St. Siméon, lorsqu'après tant d'années d'attente, il goûta le bonheur de contempler le Seigneur, en le recevant dans ses bras: «c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque j'ai vu de

mes yeux votre salut que vous avez préparé pour être exposé à la vue de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël.»

On récite aussi la salutation angélique, à cause de l'heure où elle eut lieu: «Réjouissez-vous, mère de Dieu et Vierge Marie, pleine de grâce : le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni, car vous avez engendré le Sauveur de nos âmes.» Autrefois les chrétiens, immédiatement après les longues prières du soir, se préparaient déjà à célébrer l'office du matin, et le supérieur passait dans le cénacle où il bénissait les pains, le froment, le vin et l'huile, destinés à la réfection de ceux qui avaient été excédés de fatigue; cet antique usage s'est conservé jusqu'à nos jours dans la bénédiction des pains, qui a lieu à l'issue des vêpres, comme un symbole de la nourriture spirituelle que Dieu nous a accordée dans les paroles de l'Écriture. Enfin le chœur entonne à haute voix: «que le nom du Seigneur soit béni dès maintenant et à tout jamais,» et le prêtre donne sa bénédiction pastorale au peuple, ce qui termine l'office solennel des vêpres.

LETTRE SIXIÈME.

A la solennité des vêpres succède le calme de l'office *matinal*. D'après un antique usage de l'Église, on éteint tous les flambeaux, à l'exception de quelques cierges qui répandent une faible lumière dans le sanctuaire et devant les images du Sauveur et de la Vierge; au milieu du silence général et de l'obscurité, soudain une voix isolée fait entendre trois fois les paroles qui retentirent à Bethléem dans la nuit de la nativité du Seigneur: «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre et bienveillance envers les hommes!» Ensuite le même lecteur, debout au milieu de l'église, répète deux fois ces paroles: «Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges», afin d'augmenter le recueillement des auditeurs; immédiatement après, il fait la lecture de six psaumes choisis pour l'office matinal, qui expriment l'entretien intime d'un chrétien avec J. C., par les paroles de David. Pendant cette lecture, à laquelle doit présider la plus religieuse attention, le prêtre vient devant la porte du sanctuaire unir sa prière secrète à l'oraison

mentale des ouailles. Le premier de ces psaumes (ps. 3) marque la ferme confiance d'une âme en Dieu: «Seigneur, quelle multitude toujours croissante de mes dersécuteurs! Que ceux qui s'élèvent contre moi sont en grand nombre! Plusieurs disent à mon âme: point de salut pour lui en Dieu. Mais vous êtes, Seigneur, le bouclier qui me couvre: vous êtes ma gloire, et c'est vous qui élevez ma tête» ; plus loin: «je me suis endormi, j'ai été plongé dans le sommeil, et je me suis réveillé parce que le Seigneur est mon appui». — Le second psaume (ps. 37) qui commence par ces mots: «Seigneur, ne me reprenez pas dans votre colère, ne me châtiez pas dans votre courroux», est le cri d'une âme souffrante qui succombe sous le poids des misères terrestres: «Ne m'abandonnez pas, Seigneur, ne vous éloignez pas de moi, ô mon Dieu, Seigneur de mon salut, hâtez-vous de me secourir». — Le troisième psaume (ps. 62) renferme une prière matinale qui console l'âme: «Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore; mon âme a soif de vous.... mon âme s'est attachée à vous ; votre droite m'a soutenu.»

Le *gloria Patri* et un triple *alleluia* séparent ces trois psaumes des trois suivants, dans lesquels tantôt le prophète expose à Dieu sa misère (ps. 87) et s'écrie: «Seigneur, Dieu de salut, j'ai poussé des cris durant le jour; durant la nuit j'ai crié encore devant vous. Que ma prière pénètre jusqu'à vous, daignez incliner votre oreille à ma plainte. — J'ai été pauvre et dans le travail, depuis ma jeunesse ; j'ai été élevé et je suis retombé dans l'humiliation et dans l'affliction» ; — et,

tantôt, pénétré de reconnaissance au souvenir de tous les bienfaits de Dieu, il recommande à son âme (ps. 102) «de bénir le Seigneur et à tout ce qui est en lui d'adorer son saint nom, de n'oublier jamais ses bienfaits». Dans ce même psaume, en parlant de l'immensité de Dieu, il peint d'une manière touchante son propre néant: «Celui-là connaît notre argile, il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière. La vie de l'homme est comme l'herbe, elle s'élève comme la fleur des champs. Un souffle a passé, la fleur tombe, et le lieu qui la portait ne la reconnaît plus. Mais la miséricorde du Seigneur repose éternellement sur ceux qui le craignent; sa justice s'étend de génération en génération». Enfin, dans le dernier psaume (ps. 142) il supplie encore une fois le Seigneur, «de prêter l'oreille à sa prière et de ne point entrer en jugement avec son serviteur, car nul être vivant ne sera justifié en sa présence». Puis il s'écrie: «que votre bon esprit me conduise dans la voie droite.» Derechef le *gloria Patri* et l'*alleluia* font la clôture de ces psaumes. Le diacre alors entonne la grande ekténie, puis les deux chœurs font retentir l'église du chant d'allégresse: «Dieu, le Seigneur nous est apparu» et comme s'ils s'apprêtaient à marcher à sa rencontre, ils ajoutent: «Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur», exprimant tout de suite après dans le chant du verset (troparion) relatif à la solennité du jour, le sujet de cette allégresse spirituelle.

Vient ensuite la lecture assez longue de deux *cathismes* du psautier; deux courtes ekténies qui termi-

nent chaque *cathisme* invitent les fidèles à se lever de nouveau pour la prière, parce que pendant cette lecture, il leur avait été permis de s'asseoir, le mot *cathisme,* qui vient du grec, signifiant l'action d'être assis. Les CL psaumes qui composent le psautier sont partagés en XX cathismes, qui toutes sont lues une fois dans le courant de chaque semaine, et deux fois pendant les semaines du grand carême. Chacune consiste en un certain nombre de psaumes, trois fois divisés par le *gloria Patri* et l'*alleluia.* Anciennement tout l'office des matines se bornait à la lecture du psautier, usage adopté par l'Église d'Orient, en imitation des pères de la Thébaïde, où chaque samedi ces pieux cénobites se rendaient de leurs retraites les plus éloignées vers un lieu commun de réunion indiqué; après une solitude de cinq jours, ils employaient toute la nuit qui précède le dimanche à chanter les psaumes, occupation qui n'était interrompue que par des oraisons inspirées à de saints personnages, tels par exemple qu'Antoine, Macaire, Pacôme, tous astres brillants de ces déserts par la grandeur de leurs vertus et l'éclat de leurs miracles.

Mais voici le temps du *Polyélée,* qui est à l'office des *matines* ce que l'heure de midi est pour le jour. Le mot *Polyélée,* qui signifie *grande clarté,* indique que dans ce moment solennel, tout le temple doit resplendir de l'éclat répandu par la lumière des flambeaux et plus vivement encore par la lumière spirituelle de l'Évangile, afin que nous puissions, non-seulement par l'ouïe, mais aussi par la vue savourer

la douceur de la parole divine, qui va nous apparaître de l'enceinte mystérieuse du sanctuaire. L'évêque lui-même s'apprête en ce moment à venir occuper sa place, au milieu de l'église, pour la lecture de l'Évangile. Aussitôt que les portes du sanctuaire sont ouvertes, les deux chœurs entonnent alternativement des versets choisis extraits de la XIX cathisme (ps. 134 et 135), entremêlés du touchant alleluia, qui semble un chant exclusivement réservé à l'office de matines: «Louez le nom du Seigneur, vous qui le servez» entonne un des chœurs, et l'autre lui répond: «Beni soit de Sion le Seigneur qui habite Jérusalem», et de nouveau le premier reprend: «Confessez-vous au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle,» et le second explique ces paroles en les amplifiant: «Confessez-vous au Dieu du ciel», mais conservant la même conviction, il ajoute: «car sa miséricorde est éternelle.» Pendant le chant, l'évêque, suivi de tout son clergé, sort du sanctuaire, et représente en ce moment le Sauveur, qui, selon les paroles du roi-prophète, habite au milieu de ceux qui le glorifient dans Israël. Précédé de cierges, il parcourt toute l'église avec l'encensoir et visite même le vestibule, car la lumière du Christ illumine chacun, et sa grâce visite tous les hommes. Ensuite, si l'office a lieu en l'honneur de quelque grande fête du Seigneur, de la sainte Vierge ou de quelque grand saint, les diacres apportent sur un pupitre l'image du patron ou de la fête de ce jour, et tout le clergé, placé autour, glorifie ou le Seigneur ou la sainte

Vierge, ou le saint, selon la fête: le chœur répète ces paroles de glorification, auxquelles il ajoute encore quelques versets des psaumes. Si le *nocturne* n'est que celui d'un dimanche ordinaire, alors toutes les hymnes qu'on chante sont consacrées à la mémoire de la résurrection du Sauveur, et pour que l'impression en soit plus profondément gravée dans le cœur des fidèles, l'évêque, au milieu de l'église, ou, en son absence, le prêtre, à l'autel, lit toujours un évangile sur la résurrection, ou sur les événements divins qui l'ont suivie. Ces évangiles, au nombre de onze, sont pris dans quatre évangélistes, et on les lit successivement aux *matines* des dimanches.

La lecture de l'évangile sur la résurrection est précédée d'un chant qui annonce cette bienheureuse nouvelle, en rappelant la venue matinale des saintes femmes qui portaient des parfums, et des apôtres vers le sépulcre, et l'étonnement des puissances célestes elles mêmes, en voyant la dépouille mortelle du divin auteur de la vie : «La cohorte des anges a été frappée d'étonnement en vous voyant confondu avec les morts, ô Sauveur, qui avez détruit l'empire de la mort, réhabilité Adam, et délivré le monde de l'enfer.» Ainsi des anges: autrement des saintes femmes: «Les femmes accourues à votre sépulcre, ô Sauveur, portant des aromates, fondaient en larmes; mais un ange leur adresse ces paroles: que cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? le Seigneur tel qu'un Dieu est ressuscité de la tombe.» Et ces deux images différentes de l'émotion ressentie par le

anges et par les créatures humaines, se confondent en une seule et touchante exclamation : «Soyez béni, Seigneur ; enseignez-moi votre justice.» Ces paroles sont aussi chantées lorsque l'Église pleure la descente du Sauveur au sépulcre, et lorsqu'elle prie pour ceux qui sont morts en J. C., dans le même espoir d'une résurrection. Immédiatement après, tous les fidèles sont appelés à l'adoration des séraphins pour chanter l'hymne trois fois sainte du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Alors, à l'exemple de David, qui de la vallée de larmes épanchait son âme dans le sein de Dieu, on lit ou bien on chante trois antiennes de St. Jean Damascène; celle qui parle le plus au cœur est l'antienne qu'on chante aux jours de fête : «Dès mon plus jeune âge, beaucoup de passions combattent en moi ; mais vous-même, mon Sauveur, soyez mon appui et sauvez-moi. » — «Ennemis de Sion, vous serez confondus devant le Seigneur; tels que l'herbe à l'ardeur du feu, vous serez desséchés. Toute âme tire sa vie du St.-Esprit, et par la pureté elle s'élève: elle s'illumine de l'Unité Trinitaire, mystère sacré.»

Suit la lecture de l'Évangile; quand elle est terminée, ce livre de la parole divine est exposé à la vue des fidèles pour que chacun puisse venir le saluer et y imprimer ses lèvres; les chœurs, comme témoins de la résurrection, chantent: «Après avoir vu la résurrection du Christ, adorons Notre-Seigneur J. C., seul exempt de péchés: nous adorons votre croix, Seigneur, nous chantons et glorifions votre sainte

résurrection, car vous êtes notre Dieu ; nous n'en connaissons pas d'autre, et nous vous nommons par votre nom. Accourez tous les fidèles, prosternez-vous en adoration devant la sainte résurrection du Christ, car voilà que par la croix la joie est entrée dans le monde entier. Bénissons toujours le Seigneur, chantons sa résurrection; en subissant la mort par le crucifiement, il a détruit la mort par la mort.» Puis recourant à l'intercession des apôtres et de la sainte Vierge, on répète, pour la purification de nos nombreux péchés, les premières paroles du psaume de la pénitence (ps. 50) : «Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de vos miséricordes, et selon la multitude de vos bontés, purifiez mon iniquité.» Si c'est un jour de fête, l'évêque, après la prière que récite le diacre, donne l'onction de l'huile d'allégresse spirituelle à tous ceux qui s'approchent pour saluer et baiser la sainte image.

Immédiatement après, vient la lecture alternant avec le chant du *canon* (règlement), consistant en neuf cantiques en l'honneur de la fête du jour ou du saint dont on fait mémoire. Ces cantiques furent introduits dans l'office du matin vers le 7e ou 8e siècle, et la plupart ont été composés par Damascène et son ami Cosme, évêque de Maïoume; ils en ont enrichi l'Église pour les grandes solennités, et en ont même composé le chant sur huit modes différents, qu'on chante à tour de rôle par semaine. Le premier verset de chaque cantique se nomme *irmoss*, ou *lien* des autres versets écrits d'après ce modèle, et l'idée

fondamentale en est empruntée aux cantiques de l'Ancien Testament. Ainsi le premier *irmoss* rappelle toujours le cantique de Moïse, après le passage de la mer Rouge: «Chantons le Seigneur, car il a fait éclater sa gloire.» Le second retrace les plaintes de Moïse contre les Juifs après qu'ils eurent traversé le désert: «Cieux, écoutez, et je parlerai;» mais il n'est chanté qu'en carême parce qu'il est accusateur des péchés. Le troisième est dérivé de la prière d'Anne, mère de Samuel. Après ces trois cantiques vient une courte ekténie, de même qu'après le sixième et le neuvième; le nombre de ces différents cantiques représente les neuf classes hiérarchiques des anges. Les prophètes Habacuc, Isaïe et Jonas ont inspiré les trois *irmoss* qui suivent; viennent ensuite le *Kondak,* exposition succincte du motif de la fête du jour, ou des mérites du saint, et l'*ikoss,* qui signifie comparaison ou figure, ce chant se composant en grande partie d'images allégoriques; et finalement le *sinaxare,* qui est une explication étendue sur l'origine et le sujet de la fête ou un récit des œuvres du saint. Le 7e et le 8e *irmoss* sont toujours consacrés à rappeler le fait miraculeux et le cantique des trois enfants dans la fournaise de Babylone, d'où ils glorifiaient le Dieu de leurs pères, et invitaient du milieu des flammes toutes les créatures à célébrer le Seigneur éternellement avec eux. Comme le 9e et dernier *irmoss* se rattache à la prophétie de Zacharie, relative à son fils le Précurseur, et qu'il est exclusivement consacré à la mémoire de l'incarnation, au moment où il va

être entonné, le diacre sort avec l'encensoir, comme pour rappeler la visite de la Mère de Dieu à Zacharie, et il invite les fidèles à célébrer dans leurs chants la Mère de la lumière; le chœur la glorifie en chantant les paroles qu'elle même adressa à Elisabeth en lui donnant le baiser de paix: «Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon sauveur;» le chœur ajoute à ses titres : «plus honorée que les chérubins et incomparablement plus glorieuse que les séraphins.»

Ensuite, immédiatement après le canon, on lit et on chante trois psaumes de louanges, entremêlés de versets relatifs à la fête du jour. Comme dans ces derniers psaumes, toute la création, le ciel et la terre se réunissent pour proclamer la gloire du Créateur, les portes du sanctuaire fermées pendant toute la durée des cantiques, s'ouvrent soudain derechef, et le prêtre, pour préluder à la grande glorification (gloria in excelsis), s'écrie: «Gloire à vous qui nous avez montré la lumière!» Dans les premiers temps de l'Église, le prêtre, tourné vers le peuple, ne prononçait ces paroles que quand le jour commençait à poindre à l'orient, et les chrétiens, avant de se séparer, confessaient encore une fois la divinité du Rédempteur dans un grand et universel cantique de louanges, tiré d'hymnes de l'Ancien et du Nouveau Testament; il commençait par les paroles des anges qui glorifient le nouveau-né de Bethléem, et finissait par le chant trois fois saint des séraphins qui apparurent à Isaïe, et par la glorification de la sainte

Trinité. Vous la connaissez, cette hymne; vous la connaissez du commencement jusqu'à la fin, et comment pourrait-on la connaître et n'être pas ému jusqu'au fond de l'âme de ces invocations «au doux Agneau, qui efface les péchés du monde et qui est assis à la droite du Père?» David et les évangélistes se reflètent dans chacun de ses versets. Il faut avoir entendu cette hymne dans l'Orient, pour se faire une juste idée de toute sa solennité. Chez nous elle n'est entonnée que par les deux chœurs, mais là-bas, où le sacrifice de la messe suit immédiatement l'office des matines, l'évêque, qui est descendu de la chaire et qui a déjà eu le temps de revêtir ses habits pontificaux, pendant le chant des chœurs, prend en mains les flambeaux et bénissant l'assemblée des fidèles, il s'écrie: «Gloire à vous qui nous avez montré la lumière!» et tout le clergé qui l'entoure, réuni aux chœurs, entonne à la fois: «Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, paix sur la terre, et bienveillance envers les hommes! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous rendons grâce dans la vue de votre grande gloire, ô Seigneur, Roi du ciel, ô Dieu Père tout-puissant, ô Seigneur Fils unique de Dieu, J. C., ô Seigneur Dieu, agneau de Dieu, Fils du Père qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, recevez notre prière; vous qui êtes à la droite du Père, ayez pitié de nous, car, ô Christ, vous êtes le seul saint, vous êtes le seul Seigneur, en la gloire de Dieu le Père: amen.»

Une double ekténie et une prière pendant laquelle les assistants inclinent la tête, et qui est suivie de la bénédiction du prêtre, termine l'office des *matines.*

Prime, qui suit immédiatement, est dit à la faible clarté de quelques lumières, de même que les six psaumes de l'office matinal, comme nous l'avons vu plus haut. Là le chrétien est encore invité au recueillement par ces prières qui furent apprises à notre première enfance, dès que nos lèvres commençaient à balbutier : *Dieu saint : — Notre Père : — Vous plus honorée que les chérubins : — Vous, qui en tout temps et à toute heure êtes adoré et glorifié, ô Christ, notre Dieu.* — Le prêtre paraît encore une fois, mais il sort par une porte latérale qui demeure fermée, et il prie pour que «J. C., vraie lumière, illuminant chaque homme qui vient au monde, répande sur nous la clarté de sa face»: et les chœurs interrompant une prière qu'il récite à voix basse, terminent l'office du matin par le chant de victoire en l'honneur de la sainte Vierge.

LETTRE SEPTIÈME.

Il est encore un service divin, qui n'a pas été l'objet de nos entretiens. Je veux parler de *la liturgie des présanctifiés*. On ne la célèbre que pendant le grand carême, et certainement vous avez été souvent frappé par ses prières et ses cérémonies touchantes. Son institution remonte aux premiers siècles du christianisme, mais sa forme définitive lui a été donnée au 6e siècle par le pape Grégoire le Grand, dit le *dialogue,* c.-à.-d. bien avant la séparation des deux Églises. Cette messe est desservie les mercredis et les vendredis de la sainte Quadragésime, qui, comme imitation du jeûne de 40 jours de notre Sauveur, et comme commémoration de la passion du Sauveur, était tellement révérée des premiers chrétiens, que les Pères de l'Église, dans l'affliction de leur esprit et la contrition de leur cœur, ne se permettaient pas de célébrer la messe ordinaire pendant ces jours consacrés aux larmes. Celle-ci n'est permise que les samedis et les dimanches, jours plus particulièrement consacrés

à la mémoire de la création et de la résurrection. «Les jours du grand carême», dit le concile de Laodicée, «sont un temps de pénitence; c'est pourquoi chacun doit penser à ses péchés, et ne point s'excuser de cette tâche, sous le prétexte de chômer les jours fériés, afin de ne point être rassasié des joies spirituelles, avant que le temps en soit venu.»

Dans l'origine, pendant les cinq premiers jours de chaque semaine du grand carême, il n'était pas même permis d'approcher des saints sacrements, source de célestes consolations; quand on vit dans la suite, que la faiblesse des pieux chrétiens, habitués à recevoir chaque jour leur Rédempteur, ne leur permettait pas de supporter une si pénible privation, l'Église eut compassion d'eux; elle permit que deux fois dans la semaine, savoir: le mercredi, jour où J. C. fut livré à ses bourreaux, et le vendredi, jour où il fut crucifié, on exposât le saint sacrement, consacré à la messe du dimanche précédent, conservé dans un ostensoir, pour le soumettre à l'adoration des fidèles et leur administrer la sainte communion: c'est pour cette cause que cette liturgie entière sans consécration, a été nommée *messe des présanctifiés*. Aussi son rite diffère-t-il essentiellement de celle de St. Basile et de Chrysostome. Cette liturgie consiste proprement en un office de vêpres, précédé de la lecture des heures, et de quelques fragments de la messe ordinaire, à l'exception de la partie la plus essentielle, la consécration des espèces; quoique moins solennelle, elle n'en inspire pas moins la crainte de Dieu et la dévotion, parce que dès le

commencement même de la messe, l'agneau de Dieu est là présent, sous l'espèce de pain imbibé de vin, précédemment consacrés à une messe pleine et entière.

Les heures même, *tierce, sexte* et *none*, diffèrent de celles, qui sont lues habituellement avant la messe. Leur lecture prend beaucoup plus de temps parce que, hormis les trois psaumes ordinaires, on ajoute encore à chaque heure une cathisme, qui elle-même est deux fois interrompue, puis terminée par le *gloria Patri* et le triple *alleluia*, comme au service des matines; en outre à l'heure de *sexte,* on ajoute un chapitre des prophéties. Après chaque cathisme le prêtre sort du sanctuaire, se prosterne trois fois avec les fidèles et prononce le verset propre à chacune des heures et qui explique, pourquoi les chrétiens y ont affecté un service particulier. *Tierce* nous offre le consolant souvenir de la descente du Saint-Esprit: «Seigneur, qui à la troisième heure avez fait descendre votre Esprit-Saint sur vos apôtres, ne le retirez pas de nous, Dieu de bonté, mais renouvelez-nous, nous qui vous implorons.» Combien elle est frappante, la prière qu'on adresse à J. C. à l'office de *Sexte:* «Vous qui au sixième jour et à la sixième heure avez cloué à l'arbre de la croix le crime audacieux, commis par Adam dans le paradis, déchirez la liste de nos iniquités, notre Christ et notre Dieu, et sauvez-nous.» Touchante est la dernière: «Vous qui à la neuvième heure avez subi la mort par votre chair à cause de nous, mortifiez en nous les astuces de la chair, notre Christ et notre Dieu, et sauvez-

nous.» Pour dompter plus efficacement encore ces vaines astuces, le prêtre, avant la fin de chaque office d'heures, paraît de nouveau devant le peuple, et commençant par élever les mains au ciel d'une manière suppliante, il se prosterne ensuite trois fois la face contre terre, prononce la sublime prière de St. Ephraïm le Syrien, qui a si profondément connu les secrets de l'humilité, quand de son âme brisée par la contrition s'élança cette touchante supplication: «Seigneur et maître de ma vie, bannissez loin de moi l'esprit d'oisiveté, de découragement, de superbe, et le vain langage. — Mais accordez à votre serviteur l'esprit de chasteté, d'humilité, de patience et de charité. — O mon Seigneur et Roi, donnez-moi de connaître mes propres péchés, et de ne jamais condamner mon frère: car vous êtes béni dans tous les siècles.» Tout dans ce service divin nous invite à la pénitence. Après St. Ephraïm vient St. Basile, qui à l'office de *None* parle en ces termes: «le Seigneur dans sa longanimité nous a amenés à cette heure, où, crucifié sur l'arbre vivifiant, il a ouvert les portes du paradis au bon larron: qu'il daigne lui-même nous purifier, nous qui ne sommes pas dignes d'élever nos regards vers la région céleste; nous avons jusqu'ici marché en nous conformant aux caprices de notre cœur, nos jours se sont écoulés dans les vanités mondaines; qu'il nous accorde de nous dépouiller du vieil homme, pour pouvoir revêtir le nouveau et ne plus vivre que pour Dieu seul.» — Alors les deux chœurs de chantres, à l'exemple du bon larron, redisent alternativement

les paroles salutaires qu'il prononça sur la croix: «Souvenez-vous de nous, Seigneur, quand vous entrerez dans votre royaume», puis ils récapitulent les différentes vertus qui nous ouvrent les portes du royaume des cieux en entonnant les neuf béatitudes évangéliques: «bienheureux les pauvres d'esprit: bienheureux ceux qui pleurent: bienheureux ceux qui sont doux: bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice: bienheureux ceux qui sont miséricordieux: bienheureux ceux qui ont le cœur pur: bienheureux ceux qui sont pacifiques: bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car leur récompense sera grande dans les cieux.» La prière du larron, intercalée entre ces différents versets, sert de réclame à chaque béatitude. Cette même prière est aussi adressée trois fois à la sainte Trinité, afin de l'imprimer plus profondément dans nos cœurs: «Souvenez-vous de nous, *Seigneur,* souvenez-vous de nous, *Roi,* souvenez-vous de nous, *Saint,* quand vous entrerez dans votre royaume» et à chaque fois une prosternation à terre.

Maintenant c'est l'office des vêpres qui commence; il n'y a rien de changé jusqu'au petit *introïtus* qui se termine par l'hymne: «O Jésus, douce lumière!» quelquefois seulement, quand il arrive que les jours pris par le carême coïncident avec ceux qui sont consacrés à la mémoire des martyrs, la lecture des Épîtres et des Évangiles est autorisée, et dans ce cas, le diacre, pendant *l'introïtus,* au lieu d'encensoir porte l'Évangile, comme il le fait à la messe. Précédemment encore et pendant que le chœur chantait les

versets de vêpres: «Seigneur, je crie vers vous», le prêtre, ayant rempli tout le sanctuaire des parfums de l'encens, retire du ciboire qui est sur l'autel, le pain présanctifié, c.-à-d. le corps de J. C. imbibé de son sang; il le dépose sur la patène, l'encense respectueusement, en faisant trois fois le tour de l'autel, puis, se faisant précéder du diacre avec l'encensoir, il le transporte de l'autel à l'offertoire: là, il verse dans le calice le vin et l'eau qui ne sont pas destinés à être consacrés, mais qui figurent seulement d'une manière plus palpable la seconde espèce eucharistique.

Après le chant du soir: «O Jésus, douce lumière!» le lecteur, debout au milieu de l'église, lit deux chapitres ou leçons de l'Ancien Testament: l'un, pris dans la Genèse, retrace la chute d'Adam, l'aveuglement de sa postérité et les châtiments qui en furent la suite; l'autre renferme des proverbes de Salomon où, sous un voile énigmatique, on voit déjà percer quelques rayons de la lumière que répandra le Christ annoncé au monde! Pour exprimer d'une manière plus significative encore cette transition des ténèbres à la clarté, le prêtre, dans l'intervalle des deux chapitres, prenant en mains l'encensoir et le flambeau qui brûle devant le saint sacrement, se place aux portes du sanctuaire, bénit le peuple en figurant le signe de la croix et prononce les paroles suivantes: «Sapience! Tenez-vous debout! La lumière du Christ illumine tous les hommes.» Cette lumière visible doit en partie suppléer pour les fidèles l'absence de la lumière évangélique, dont ils ont été privés pendant ce temps de

deuil; elle leur rappelle à la fois cette lumière divine qu'ils vont bientôt adorer dans les dons consacrés d'avance.

Pour augmenter ces saintes émotions, tout de suite après la lecture de la Bible, trois enfants, semblables à trois anges, ou aux trois enfants qui du milieu des flammes de la fournaise de Babylone entonnaient des chants à la gloire de Dieu, se détachent du chœur des chantres et font entendre devant les portes du sanctuaire un chant plaintif et touchant sur les paroles des versets du soir:

«Que ma prière monte devant vous comme la fumée de l'encens!»

«Que l'élévation de mes mains soit le sacrifice que je vous offre le soir!»

«Seigneur! j'ai crié vers vous; exaucez-moi; écoutez ma voix lorsqu'elle vous invoquera.»

«Seigneur! mettez une sentinelle à ma bouche et une garde à la porte de mes lèvres.»

«Ne permettez pas que mon cœur se porte à rien dire d'injuste, pour chercher des excuses à mes péchés.»

Après chaque verset, chanté par les enfants, le chœur reprend le premier de ces versets. Les chrétiens qui composent la pieuse assemblée présente à la messe, sentant avec un cœur contrit combien leurs œuvres sont éloignées de l'esprit qui a inspiré ces prières sublimes, tombent à genoux pour les entendre avec recueillement. Cette humble posture les assimile au publicain, qui dans le parvis du temple disait en se frappant la poitrine: «Mon Dieu, ayez pitié de moi

pécheur:» ils espèrent, à son exemple, trouver grâce, non en considération de leurs mérites, mais en faveur de l'aveu de leur indignité. Pendant le chant de ces versets, le prêtre se tient debout devant l'autel, l'encensoir à la main; les nuages d'encens qui s'élèvent, nous rappellent par une image visible, que pendant qu'à ce sacrifice du soir nous tenons nos mains élevées vers le ciel, notre prière doit monter droit au Seigneur comme un encens spirituel; à la dernière répétition de ce premier verset, le prêtre dépose l'encensoir et s'agenouille lui-même avec toute l'assemblée des fidèles.

Dans les premiers temps de l'Église, ceux des catéchumènes qui s'étaient le mieux préparés pour le baptême, recevaient ordinairement la grâce de ce sacrement le samedi saint, de préférence à tout autre jour; c'est pour cette raison, qu'à dater de la mi-carême, après les ekténies pour les catéchumènes, le diacre invite les fidèles à prier aussi pour ceux de leurs frères qui se préparent à recevoir l'illumination du baptême. Ces prières, qui expriment leurs besoins spirituels, demandent au Seigneur: «qu'ils soient éclairés aussi bien par la science que par la piété, qu'ils reçoivent le bain de régénération, qu'ils renaissent par l'eau et par l'esprit, que leur foi soit parfaite, et qu'ils soient aggrégés à la sainte corporation des élus.» Après cela, eux aussi, doivent sortir du temple, car: «maintenant les puissances célestes officient invisiblement avec nous, et voilà que le Roi de gloire va faire son entrée, voilà la mystérieuse victime dont le

sacrifice a été consommé, qui va être portée en triomphe.» Dans ce moment solennel, le flambeau qui apparaît à la porte septentrionale du sanctuaire, annonce aux fidèles que leur Roi s'approche sous l'humble aspect d'une victime, portée sur la tête du prêtre, que précède le diacre en répandant la fumée de l'encens sur son passage; tous se prosternent la face contre terre devant l'impénétrable mystère, comme jadis Isaïe se prosterna devant la gloire éblouissante de celui qui est porté sur les chérubins: un silence de sainte frayeur s'établit soudain dans toute l'église; à peine au-dessus de ces têtes courbées dans la poussière, le bruit léger des pas lents et mesurés des trois desservants et le balancement de l'encensoir, se font-ils entendre sur les gradins qui entourent le sanctuaire: de temps à autre la procession suspend sa marche imposante, et ce silence majestueux n'est troublé que par l'encensoir qui monte et retombe lentement, envoyant sa fumée odoriférante au saint des saints! Dans ce moment solennel où tout cet appareil pénètre d'une sainte terreur l'âme toute émue, nous sentons qu'en effet «les puissances célestes officient conjointement avec nous»! — Le chœur des chantres qui s'est relevé fait retentir au-dessus des fidèles encore prosternés ces saints accents: «Approchons-nous avec amour et foi, pour avoir part à la vie éternelle. Alleluia!»

Tous se lèvent, la sainte hostie a déja été déposée sur l'autel, pour être donnée en nourriture aux fidèles préparés à ce festin par les prières du diacre, qui

sort du sanctuaire demandant pour eux les biens éternels, et immédiatement après par l'oraison dominicale. Alors le rideau se tire sur le sanctuaire et le prêtre s'écrie: «Aux saints les saints dons présanctifiés!» Le chœur comme à l'ordinaire répond: «il est seul saint, etc.» Pendant la communion du prêtre, on chante pour l'édification des assistants: «Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux! Alleluia!» Quand ensuite le diacre placé sur le seuil de la porte du sanctuaire, invite les fidèles à s'approcher de la communion, le chœur réitère cette invitation avec plus d'instances encore en faisant entendre ces paroles prophétiques de David: «Je bénirai en tout temps le Seigneur, sa louange sera toujours dans ma bouche; goûtez de ce pain céleste et de cette coupe de vie, et voyez combien le Seigneur est doux. Alleluia!» Quand le saint sacrement est replacé sur l'autel, on chante les versets d'usage: «Que notre bouche se remplisse de vos louanges, Seigneur! maintenez-nous dans votre sainteté, faites que toute notre journée soit employée à nous instruire de votre justice. Alleluia!»

Une prière particulièrement remarquable, par le sens profond des demandes qu'elle renferme, c'est celle que le prêtre prononce en arrière de l'estrade placée en face du sanctuaire: «Que le Tout-Puissant qui nous a fait arriver à ces jours de recueillement pour la purification de l'âme et du corps, pour la répression de nos passions et dans l'espoir de la résurrection, daigne nous accorder aussi, de livrer le

bon combat, de pouvoir traverser tout le carême, de conserver la foi inaltérable, d'écraser la tête des serpents invisibles, d'apparaître en vainqueurs du péché, d'atteindre et de saluer, exempts de condamnation, le jour de la résurrection du Seigneur.»

Et moi, qui vous souhaite sincèrement l'accomplissement de toutes ces demandes, je m'arrête pour un temps; en vous expliquant successivement le service divin, je me suis insensiblement laissé entraîner à toucher quelque chose de l'office du grand carême, qui, dans le principe, ne devait pas entrer dans le cercle de nos entretiens. J'ai cependant un vif désir de vous exposer aussi les touchantes beautés des prières et des cérémonies de la Quadragésime, tant elles sont empreintes d'un sens profond et mystique. Tout cela se trouve renfermé dans le livre intitulé Triodion (rituel) du carême. Si vous m'en témoignez le désir, je ne tarderai pas à me remettre à l'ouvrage, pour vous prouver combien tout ce qui touche au bien de votre âme, intéresse aussi la mienne.

SECONDE PARTIE.

LA QUADRAGÉSIME OU GRAND CARÊME

ET

LA SOLENNITÉ DE PAQUES.

5*

LETTRE PREMIÈRE.

Puisque vous le désirez, mon cher ami, nous continuerons nos entretiens; c'est la vaste carrière du grand carême qui maintenant va s'ouvrir pour nous. N'allez pas cependant croire que cette époque d'abstinence et d'oraison soit quelque désert aride, que vous serez impatient de quitter pour vous hâter de jouir des splendeurs que vous réserve la fête de la Résurrection du Christ. Non, ce désert n'est point aride: il a été arrosé d'eaux vivifiantes par les Pères de l'Église; ils l'ont converti en une terre cultivée, qu'ils ont fertilisée avec les fleurs sacrées du Christ. Les premiers cultivateurs de ce jardin spirituel furent Damascène, Cosme, les deux Studites, André de Crète et autres grandes lumières de leur temps, émanées du fond de leurs retraites solitaires, pour éclairer les siècles futurs. Je commencerai par vous adresser de leur part les paroles d'onction que le bienheureux Jérôme écrivit à son ami:

«J'ai recueilli pour vous les plus admirables fragments de l'Écriture sainte: je vous en ai tressé une

odoriférante couronne de pénitence composée des plus suaves fleurs de l'Évangile; posez-la sur votre front, respirez son humble parfum, prenez l'essor de la colombe, et envolez-vous à la recherche de la paix et de la réconciliation auprès du Seigneur, père de toutes les miséricordes.»

L'Église, dans sa charité et sa sollicitude pour le salut de ses enfants, a composé, l'on peut dire, un magnifique poëme sur l'humanité dans les offices des sept semaines du carême, et des trois semaines qui le précèdent; on y retrouve les trois grandes phases de la destinée humaine, empreintes en traits saillants: la chute de l'homme, sa rédemption, et le jugement dernier. Toute l'étendue de cette vaste épopée est remplie de larmes de repentir, d'extases psalmodiques, d'inspirations prophétiques sur le salut promis, d'images représentant les souffrances du Seigneur; les hymnes et le rit lui-même, afin de produire plus d'impression sur l'esprit, ne sont que des figures de ces magnifiques tableaux. Ici, l'homme extérieur et l'homme intérieur se confondent pour travailler de concert à l'œuvre du salut: l'oreille écoute, l'œil contemple, les lèvres prient, les mains se lèvent vers le ciel, les genoux fléchissent, le front superbe s'humilie dans la poussière, et l'insatiable appétit, qui abaisse si souvent vers le monde terrestre les sublimes émanations de l'esprit, est condamné à l'abstinence.

La préparation spirituelle commence trois semaines avant le carême, par la parabole du publicain et du

pharisien, qui enseigne à prier avec un cœur contrit, dépouillé de tout orgueil. Au dimanche suivant, la parabole de l'enfant prodigue doit disposer tout homme que le péché n'a pas tout à fait endurci, à faire un retour sur lui-même pour déplorer ses fautes; son cœur reste-t-il froid, il tremblera au tableau du jugement dernier retracé dans l'évangile du dimanche suivant; cette semaine du carnaval que le monde a coutume de consacrer à de frivoles amusements, l'Église l'a fait servir à la méditation de ce jour terrible.

A l'office de la veille, l'Église, toujours charitable, commémore toutes les âmes trépassées, qui, enlevées de ce monde par une mort subite ou violente, n'ont pas eu le temps de profiter du secours de ses prières et de ses sacrements: elle veut qu'aucune des âmes qui lui ont été confiées, n'apparaisse devant son juge, privée de son intercession salutaire. A la fin de cette semaine, l'Église, pour l'encouragement des fidèles, célèbre la commémoration des laborieux solitaires qui ont vécu dans la prière et dans l'abstinence. Enfin le dimanche, qui précède le carême, ouvre l'entrée de la Quadragésime par le récit de la chute de notre premier père. Le souvenir de cette faute doit nous faire apprécier toute l'immensité de la perte que nous avons à déplorer dans ces jours d'affliction, et doit nous montrer surtout la profondeur de l'abîme d'où le Rédempteur nous a tirés, quand à la fin de ces jours de tristesse nous célébrerons la victoire qu'il a remportée sur la mort: c'est aussi pourquoi pendant les quatre premiers jours du carême on fait,

à l'office du soir, la lecture du grand cantique de pénitence, dont les accents sont faits pour porter la contrition dans l'âme.

» C'est dans un but non moins élevé que l'Église a fixé la fête de la réinstallation des images au premier dimanche suivant, dit le dimanche de l'*orthodoxie*. Cette cérémonie, en ravivant notre foi en Jésus-Christ, nous excite à renouveler l'image de Dieu dans l'homme déchu.

Lorsque l'Église, qui connaît la faiblesse humaine, s'apperçoit que les forces du corps commencent à céder aux rigueurs de l'abstinence, alors, à la mi-carême, elle expose la croix, ce symbole de victoire, à la vue des fidèles, comme un puissant moyen de réconfortation. Pendant la cinquième semaine, elle vient de nouveau corroborer les faibles, d'abord par la lecture du grand cantique de pénitence; elle leur offre ensuite les vertus chrétiennes de Marie d'Égypte à imiter, et adresse des hymnes de louange à la Mère de Dieu, notre aide empressée dans toutes nos douleurs.

Le fait miraculeux de la résurrection de Lazare, présage de la résurrection générale des morts, l'entrée solennelle de Notre-Seigneur à Jérusalem, viennent ensuite porter dans l'âme la fraîcheur d'une allégresse spirituelle, et l'aident à supporter les pénibles labeurs de la semaine de la Passion, semaine exceptionnelle, qui, dans ses vastes et sublimes contemplations, embrasse à elle seule le monde entier, visible et invisible;

elle pénètre dans la connaissance intime du lien qui joint le ciel et la terre, auparavant désunis d'une manière si tranchante; elle réconcilie la vie avec la mort, si irréconciliables en apparence; elle retrace la carrière de souffrance de l'Homme-Dieu, cette carrière qui ne peut avoir d'autre mesure que l'éternité, et se résume toutefois miraculeusement en un petit nombre de jours écoulés sur terre; enfin elle nous transporte de la désolation du vieil Adam au sépulcre du nouvel Adam en nous amenant à la lumineuse et éclatante fête *du Christ ressuscité.*

Toute la sainte Quadragésime est modelée pour sa durée sur des exemples tirés de l'Écriture sainte: ainsi Moïse jeûna quarante jours sur le mont Sinaï où la loi lui fut donnée; le prophète Élie jeûna quarante jours sur l'Horeb, où il entendit la voix du Seigneur «dans un léger souffle de vent qui succéda au tonnerre et à la tempête»; Notre-Seigneur lui-même jeûna quarante jours lorsqu'il fut tenté sur la montagne, avant d'entreprendre sa divine mission. Ce temps d'abstinence forme, pour ainsi dire, la dîme de l'année que toute âme, aspirant au salut, doit prendre sur le nombre de ses jours pour en faire une offrande au Seigneur. Vous m'objecterez peut-être que les sept semaines du grand carême renferment plus de quarante jours, et vous voudrez savoir quand le carême commence et finit. Or, il faut que vous sachiez, que depuis le temps des apôtres, l'Église ne fait point une loi rigoureuse de l'abstinence pour

le samedi et le dimanche, jours consacrés à la mémoire de la création et de la résurrection. On s'abstient même des prosternations pendant l'office de ces deux jours. C'est pourquoi quelques Pères du désert de la Palestine ajoutant aux sept semaines du carême la semaine du carnaval, qui les précède, retranchaient de ce nombre de jours les samedis et les dimanches, ce qui constitue précisément le nombre voulu de quarante jours. Cependant l'Église orthodoxe, toujours fidèle à la tradition apostolique, borne la Quadragésime aux six premières semaines, en exceptant toutefois le samedi, jour de la résurrection de Lazare, et le dimanche des Rameaux, qui sont deux jours fériés : ce qui réduit la Quadragésime à quarante jours. C'est pour cette raison, que le samedi de Lazare, veille des Rameaux, on chante à l'office : «après avoir accompli la Quadragésime salutaire à l'âme, nous vous prions, miséricordieux Seigneur, de nous accorder de voir la sainte semaine de votre douloureuse passion.»

Les jours qui composent la semaine sainte, sont des jours exceptionnels que l'Église honore par des oraisons particulières et un rit institué expressément pour ce temps de deuil, parce que cette semaine vient clore le grand carême pour nous faire entrer dans la solennité de Pâques.

C'est sur cette série de jours, si fertiles en hautes contemplations et particulièrement désignés pour la grande œuvre de notre salut, que je vous invite, mon cher ami, à porter aujourd'hui toute votre attention.

Ah! ne soyons point avares de notre temps, quand il s'agit de le consacrer à la prière : nous le dissipons si souvent en vain, et tant que nos jours n'ont pas encore été emportés par le tourbillon des vanités mondaines, offrons-en la dîme légitimement due au Dieu de miséricorde et de bonté, de qui nous tenons toutes choses.

LETTRE DEUXIÈME.

J'ai commencé par vous esquisser un aperçu général du grand carême, afin que d'un coup-d'œil vous puissiez embrasser cette échelle spirituelle, qui, semblable à celle que Jacob voyageur vit en songe, nous transporte de la terre aux régions du ciel. Maintenant, nous nous arrêterons à quelques-uns de ses échelons; ils sont occupés par des anges terrestres et des hommes célestes, par les Pères du désert et les docteurs de l'Église, dont les sublimes oraisons nous applanissent l'ascension de cette pente rapide, au sommet de laquelle est notre Pâques, le Seigneur lui-même.

Dans la présente lettre, je m'appliquerai à vous donner quelques détails sur les trois semaines de préparation qui précèdent la Quadragésime. Je recueillerai dans les versets des vêpres, dans les canons des matines et dans le synachsare les beautés les plus édifiantes, celles surtout qui expriment le mieux les élans du cœur vers la Divinité, et la conscience de notre infirmité. Ce sera comme une espèce d'antho-

logie spirituelle, la couronne de pénitence odoriférante dont parle St. Jérôme.

«Mes frères! n'imitons pas le pharisien dans sa prière, car celui qui s'élève est abaissé; humilions-nous devant Dieu et invoquons-le comme le publicain: Seigneur, purifiez-nous de nos péchés.»

C'est par ces humbles paroles que commence la *Triode* du carême, et pour pendant à ce premier verset du soir, on chante à matines ce troparion touchant:

«Ouvrez-moi les portes de la pénitence, Seigneur, qui donnez la vie; dès le matin mon esprit soupire après votre saint temple, car le temple corporel dont il est revêtu, est totalement souillé. Purifiez-moi dans votre munificence par l'effet de votre compatissante miséricorde.»

Avant d'aller plus loin, il faut que je vous donne l'explication du mot *Triode*. On lit dans le *Synachsare* (¹):

«En ce jour l'Église commence la *Triode*, ou recueil d'hymnes que plusieurs saints Pères, sous l'inspiration du Saint-Esprit, ont composées et convenablement coordonnées ensemble. Saint Cosme conçut le premier l'idée de la Triode (trois chants) pour honorer dignement la sainte et vivifiante Trinité. Ce grand écrivain composa trois hymnes pour chacun des jours de la passion du Sauveur. Après lui d'autres

(¹) *Synachsare* (Сънаксаръ). c.-à.-d. précis ou commentaire de la vie des saints.

Pères animés du même zèle, particulièrement Théodose et Joseph Studites, composèrent des cantiques spirituels pour les autres semaines du carême. Ces saints docteurs travaillèrent à résumer en abrégé dans un seul livre (la Triode) tous les bienfaits de Dieu à l'égard des hommes, et les ont exposés dans les termes les plus propres à les bien graver dans la mémoire. De même qu'avant une bataille les chefs d'armée cherchent à exalter le courage des combattants par leurs exhortations et leur exemple, de même les saints Pères nous excitent à nous préparer aux mortifications de l'abstinence pour déraciner jusqu'aux germes de nos passions. La vertu a pour armes la contrition et l'humilité, laquelle est incompatible avec l'orgueil et la vanité; c'est dans cet esprit que l'Église nous offre la leçon instructive de la parabole du pharisien et du publicain, puisée dans l'Évangile.»

La parabole de l'enfant prodigue, qui est lue le dimanche suivant, inspire au synachsare des réflexions encore plus édifiantes: «Il est des hommes, dont la conscience est chargée d'énormes péchés, qui, après s'être adonnés toute leur vie à leurs passions, sont descendus au dernier degré de perdition, et finissent par se livrer au désespoir (or le désespoir vient de l'orgueil); cependant ils sont rebelles à embrasser la vertu et resserrent toujours davantage les liens qui les tiennent attachés au péché: de sorte qu'ils s'enfoncent toujours de plus en plus dans l'abîme. Cette sorte de pécheurs inspire une grande compassion aux saints Pères. Pour contribuer à leur salut,

ils ont placé ici cette parabole significative, qui, en détruisant toute idée de désespoir, dispose le cœur de l'homme à la vertu par le tableau de l'immense miséricorde que Dieu déploie envers les pécheurs. Cette parabole nous démontre en outre qu'il n'est point de péché, quelque grand qu'il puisse être, qui soit plus grand que la miséricorde divine.»

Tous les versets, chantés aux vêpres et aux matines de cette semaine, sont comme des reproches tacites que la conscience adresse à l'âme pour l'émouvoir: en vain se révolte-t-elle orgueilleusement, les lèvres prononcent involontairement ces paroles:

«Hâtez-vous de m'ouvrir vos bras paternels; j'ai dissipé honteusement ma vie, tandis que j'avais sous mes yeux les inépuisables trésors de vos bienfaits, ô mon Sauveur! Ne rejetez pas maintenant mon cœur réduit à l'indigence, car c'est avec humilité, Seigneur, que je vous crie: j'ai péché contre le ciel et contre vous.»

Pour nous rappeler plus vivement encore notre état de pèlerinage, l'Église, pendant ces trois semaines, nous met dans la bouche la touchante complainte des captifs de Babylone. Ces accents expressifs et les sentiments de tristesse exprimés sur l'absence de la patrie, touchent profondément l'âme. Après chaque verset un alleluia à demi-voix frappe l'oreille, comme un appel angélique dont les sons percent à peine à travers la complainte terrestre.

«Près de fleuves de Babylone nous nous sommes assis, nous avons pleuré en nous ressouvenant de Sion. Aux saules de leurs rivages nous avons sus-

pendu nos harpes, et ceux qui nous avaient emmenés en captivité, nous ont demandé le chant de nos hymnes. Ceux qui nous ont traînés captifs, nous ont dit: Chantez-nous un des cantiques de Sion. — Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur sur une terre étrangère? Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même! Que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse de me ressouvenir de toi, si je ne me propose toujours Jérusalem, comme premier objet de ma joie! Souvenez-vous, Seigneur, des enfants d'Édom au jour de Jérusalem, lorsqu'ils s'écriaient : détruisez, détruisez-la jusqu'à ses fondements. Et toi, malheureuse fille de Babylone! heureux celui qui te rendra les maux que tu nous a faits! heureux celui qui saisira tes enfants et les brisera contre la pierre!»

Ce cantique, quand il ne serait considéré que comme une simple complainte arrachée par le souvenir et les regrets, est déjà rempli de force et de sentiment; il est bien plus sublime encore dans son sens symbolique. *Babylone* signifie *confusion :* elle est une image du mélange des innombrables passions et des péchés qui inondent le monde, et qui en circonvenant l'âme inattentive et distraite, la tiennent prisonnière et la subjugent. *Jérusalem, ville de paix*, figure l'état d'une âme, recueillie au sein de la distraction et adonnée à Dieu, autrement dit: c'est la paix d'une bonne conscience, que la pénitence a purifiée. O mon cher ami! n'oublions point cette Jérusalem: efforçons-nous de ne la point oublier. L'expression : *briser les enfants*

contre la pierre, peut paraître dure dans son acception littérale, mais elle renferme un sens allégorique d'une haute moralité ; on peut le rendre ainsi : «Heureux celui qui a assez de force pour écraser contre la pierre de la foi les mauvaises pensées et les mauvais désirs dès leur naissance, sans leur donner le temps de croître et de se transformer en méchantes œuvres et en habitudes pernicieuses.»

L'Église nous offre encore un exemple de sa miséricorde par la sollicitude qu'elle témoigne indistinctement aux morts comme aux vivants. Le *synachsare* du samedi qui précède la semaine du carnaval, s'exprime ainsi : «Les divins Pères ont réglé que ce jour serait consacré à la commémoration de tous les hommes pieux, trépassés depuis le commencement des siècles ; combien ont péri d'une mort accidentelle ou prématurée, en route, sur mer, dans les montagnes, dans les précipices, dans les torrents, dans les avalanches, par la peste, par la faim, par le feu, par la guerre, par le froid et autres genres de mort ; combien de pauvres et de malades ont été privés du chant des psaumes, institué par l'Église. Dans leur charité pour tous les hommes, les saints Pères ont décidé que l'Église universelle prierait pour leurs âmes : le jour de cette commémoration a été fixé au samedi parce que *samedi* ou *sabbat* signifie *repos* ; le dimanche suivant a été consacré à la méditation du second avènement du Christ.»

Aux vêpres de ce *samedi des morts*, nous voyons déjà se dérouler devant nous le tableau du jugement

dernier, représenté par le pinceau plein de vie des prophètes; on dirait qu'ils parlent de ce qu'ils ont vu:

«La trompette sonnera: les tombeaux seront vides, toute la nature humaine ressuscitera saisie d'épouvante, les livres se dérouleront, les œuvres des hommes seront étalées devant le tribunal inexorable; toute la vallée retentira d'un épouvantable grincement de désolation, en voyant tous ceux qui ont péché, condamnés par un équitable jugement aux peines éternelles, et versant d'inutiles pleurs.»

Mais voilà qu'à la vue de ce spectacle terrible, la voix de repentir se reveille enfin:

«Malheur à toi, âme ténébreuse! jusqu'à quand resteras-tu attachée au mal? jusqu'à quand verseras-tu des larmes de découragement? Pourquoi ne songes-tu pas à la redoutable heure de la mort? Comment ne trembles-tu pas d'épouvante à l'idée du dernier jugement? Quelle réponse donneras-tu à Jésus-Christ? Tes œuvres t'accusent: es actions, comme autant de dénonciateurs, sont là pour te convaincre. Toutefois, ô mon âme, il en est temps encore; cours, hâte-toi, crie avec foi: j'ai péché, Seigneur, j'ai péché devant vous, mais je connais toute l'étendue de votre amour pour les hommes, ô père de miséricorde; ne me séparez pas de ceux qui sont à votre droite, ô bon pasteur, je vous en supplie par la grandeur de vos miséricordes.»

Théodore Studite, à l'office de matines, adresse la même supplication: «ô Dieu, quand vous viendrez porté sur une multitude d'anges et des milliers de

puissances célestes, faites, ô Christ, que moi malheureux, je puisse venir à votre rencontre porté sur les nuées.»

«Quand vous viendrez siéger au lieu que vous aurez choisi dans la vallée de larmes, pour prononcer votre équitable jugement, Seigneur de miséricorde, ne dénoncez pas mes faiblesses secrètes, et ne me confondez pas devant les anges: mais accordez-moi votre grâce, ô mon Dieu, et prenez pitié de moi.»

Les saints Pères ont agi sagement, en livrant à nos méditations le second et terrible avènement du Sauveur, immédiatement après les leçons consolantes renfermées dans les paraboles du publicain et de l'enfant prodigue; l'amour de Dieu pour les hommes est immense, mais nous ne devons pas en tirer un prétexte pour nous relâcher et nous dire à nous-mêmes: Dieu est bon; quel que soit l'époque de ma conversion, j'aurai toujours le temps d'accomplir ses commandements. Or, les saints Pères, en montrant la punition réservée aux transgresseurs de la loi, ont cherché à tirer l'homme de son apathie, et à l'exciter au bien, afin qu'il ne s'abuse point sur la miséricorde divine, et qu'il sache bien que le Seigneur est en même temps un juge équitable qui rendra à chacun selon ses œuvres.

Après cette commémoration du jugement dernier, vient la semaine du carnaval; elle précède immédiatement le carême et doit servir comme de purification et de transition à l'abstinence rigoureuse, pour épargner au corps les inconvénients d'un changement trop

brusque dans la nourriture. Les Pères de l'Église pénétraient dans toutes les infirmités humaines; tout en prenant soin de nos âmes, ils ne négligeaint pas les précautions que nécessite la débilité de notre corps; c'est pourquoi l'on chante le premier jour de cette semaine: «L'entrée à la divine pénitence est ouverte; abordons-la avec ferveur, purifions nos corps, renonçons aux aliments et aux passions; et comme de vrais serviteurs du Christ qui nous convie à son céleste royaume, apportons la dîme de toute l'année au Souverain de tous, pour qu'il nous soit donné de contempler avec amour sa résurrection.» L'abstinence à laquelle l'Église nous appelle, est fortement caractérisée dans les versets suivants qu'on chante le mercredi et le vendredi:

«O mon âme, toi qui t'abstiens de nourriture, mais qui ne renonce point à tes passions, c'est en vain que tu te réjouis de ta sobriété; si elle ne contribue pas à ta conversion, tu ne seras qu'une âme menteuse, en abomination devant Dieu, et tu t'assimileras aux méchants démons, lesquels ne prennent jamais de nourriture. Garde-toi donc de rendre ton abstinence infructueuse, en persévérant dans le péché: résiste au torrent de tes passions, contemple sans cesse par la pensée le Sauveur crucifié; crucifie-toi toi-même avec celui qui a souffert pour toi, et crie lui: Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous viendrez dans votre royaume.»

L'office du grand carême avec les prosternations, commence à dater de ces deux jours de la semaine

du carnaval; au lieu de messe, on dit simplement les heures avec l'office du soir, et on lit deux chapitres des prophéties à sexte et à vêpres: le mercredi, c'est Joël qui nous entretient du jeûne et du jugement dernier, le vendredi, c'est Zacharie qui annonce les promesses de Dieu à Israël, et parle de la purification. Les paroles inspirées de Joël sont surtout remarquables :

«Ainsi dit l'Éternel: Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes, dans les gémissements; déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et retournez au Seigneur votre Dieu parce qu'il est bon et clément, patient, prodigue de miséricordes, ému de notre misère : qui sait s'il ne reviendra pas à vous, s'il n'aura point compassion de vous, s'il ne laissera pas après lui la bénédiction, offrande et sacrifice pour le Seigneur votre Dieu? Faites retentir la trompette dans Sion, sanctifiez le jeûne, annoncez la guérison. Réunissez le peuple, purifiez-le, choisissez les plus anciens, rassemblez les enfants à la mamelle; que l'époux sorte de sa couche et l'épouse de son lit nuptial. Que les prêtres et les ministres du Seigneur pleurent sur les degrés de l'autel et qu'ils s'écrient: Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple!»

L'autre prophétie sur le jugement dernier est plus solennelle encore par l'éclat des images:

«Ainsi dit le Seigneur: Que les nations s'élèvent et montent dans la vallée de Josaphat, car j'y serai assis pour juger toutes les nations qui viendront de

toutes parts. Préparez la faucille, car la vendange est mûre ; entrez dans le pressoir, le pressoir est plein : les cuves regorgent, parce que leur malice est montée à son comble. Peuples, accourez dans la vallée du carnage, car le jour du Seigneur est proche dans la vallée du carnage. Le soleil et la lune seront obscurcis et les étoiles retireront leur lumière. Et le Seigneur rugira de Sion, et sa voix retentira du milieu de Jérusalem: le ciel et la terre seront ébranlés.»

Considérez maintenant avec quel amour l'Église fait un appel à ses élus, pendant le samedi consacré à leur commémoration :

«Venez tous les fidèles, entonnons les cantiques en l'honneur des Pères révérés de l'Église : Antoine le Supérieur, Euthyme le Lumineux, à chacun et à tous ensemble ; parcourant en idée toute leur vie terrestre, comme un autre délectable paradis, écrions-nous : voilà les arbres que notre Dieu a plantés ; ils ont fleuri, ils ont produit à Jésus-Christ des fruits de vie incorruptible pour alimenter nos âmes.»—«Réjouis-toi, Égypte fidèle, réjouis-toi, Lybie sainte, réjouis-toi, Thébaïde élue ! réjouissez-vous, chaque lieu, chaque ville, chaque contrée, qui avez nourri ces citoyens du royaume des cieux, qui les avez vus croître dans la continence et dans les macérations, qui en avez fait des hommes agréables à Dieu ; ils ont paru comme les lumières de nos âmes, ils ont brillé d'un éclat spirituel dans toutes les extrémités de la terre par l'auréole de leurs miracles et l'éclat de leurs actions.»

De ce nouvel et mystique Éden, planté par les

Pères du désert, l'Église, par des cantiques élevés, passe subitement au paradis perdu ; au jour qui précède le grand carême, elle rappelle ainsi la déplorable intempérance d'Adam :

«Seigneur mon Créateur, qui m'avez tiré de la poussière, que m'avez animé de l'esprit de vie, qui aviez daigné me donner empire sur toutes les choses visibles de la terre dans la société des anges ; le démon tentateur, au moyen du serpent, m'a séduit par le manger, et m'a privé de la gloire divine, en me livrant à la mort qui doit me faire redescendre dans la terre ; arrachez-moi de là, Seigneur miséricordieux ! »

«Seigneur ! cédant aux conseils de l'ennemi, j'ai transgressé votre commandement divin, je me suis dépouillé, malheureux que je suis, du vêtement d'innocence, que Dieu m'avait donné, et je me suis revêtu de feuilles de figuier et d'habits de peaux ; j'ai été condamné à manger un pain de labeur et la terre maudite a été destinée à me produire des ronces et des épines ; mais vous, qui dans les derniers temps avez pris chair d'une vierge, rappelez-moi à vous et réintégrez-moi dans le paradis. »

Écoutez maintenant comment Adam pleure amèrement à la vue du paradis perdu :

«O prairie bienheureuse ! jardin planté de la main de Dieu ! splendeurs du paradis ! que vos feuilles, comme autant d'yeux, répandent aujourd'hui des larmes sur moi, dépouillé de tout, et désormais étranger à la gloire de Dieu ! »

«Déplore, ô paradis, ton maître réduit à la misère; par le bruit de ton feuillage intercède auprès du Créateur pour qu'il ne ferme pas ton entrée à l'homme déchu.»

Dans le synachsare de ce dimanche, les saints Pères, pour l'édification des fidèles, s'étendent sur la chute d'Adam; deux grandes lumières de l'Église, saint Grégoire le Théologue et saint Jean Chrysostome, par leurs commentaires profonds, répandent une lumière spirituelle sur le déplorable changement survenu dans notre existence primitive :

«Adam fut créé entre l'incorruptibilité et la corruptibilité, afin de recevoir ce qu'il choisirait librement lui-même. Dieu aurait pu le créer sans péché, mais il fallait que l'homme accomplît l'œuvre d'un choix libre, c'est pour cela qu'une loi lui fut donnée, qui lui permettait de goûter toutes les plantes hormis une seule, et lui défendait de toucher au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Peut-être cela signifiait-il: qu'il est permis de puiser la connaissance de la puissance divine dans les œuvres créées, mais qu'il est défendu de sonder la nature même de Dieu.» C'est aussi le raisonnement philosophique que fait saint Grégoire le Théologue: «Dieu commanda à Adam de s'élever par l'esprit à la nature divine, considérée dans ses œuvres extérieures, mais non pas de sonder ce que Dieu est intérieurement par son essence, ni en quoi il réside, ni comment il a tout créé de rien. Adam, négligeant le reste, a porté toute sa curiosité sur l'essence de

Dieu; il s'est efforcé de parvenir à une connaissance entière de la nature divine; imparfait comme il l'était, simple et enfant, il succomba à la tentation; Satan, par le moyen d'Ève, lui inspira l'idée chimérique de devenir lui-même Dieu.» Le savant et divin Chrysostome ajoute, que cet arbre avait en quelque sorte une vertu double: il admet le paradis sur terre, mais il pense qu'il était spirituel et sensuel à la fois, tel qu'était Adam lui-même, et que l'un et l'autre se trouvaient placés entre la corruptibilité et l'incorruptibilité. De cette manière il demeure fidèle au sens de l'Écriture, tout en s'écartant de la lettre.

Avant de clore l'office de ces trois semaines de préparation, l'Église appelle encore une fois ses fidèles enfants au combat: «La carrière des vertus est ouverte! Que ceux qui veulent souffrir entrent, après s'être ceint les reins des austérités du jeûne, car ceux qui souffriront pour la loi, recevront la couronne de justice. Revêtons-nous de l'armure complète de la croix, et combattons l'ennemi avec la foi pour inébranlable rempart, la prière pour bouclier, l'aumône pour casque, le jeûne au lieu de glaive, pour extirper du cœur toute malice. Celui qui se comportera ainsi, recevra au jour du jugement la véritable couronne des mains du souverain maître, Jésus-Christ.»

LETTRE TROISIÈME.

Ma dernière lettre était remplie de morceaux choisis, que j'ai recueillis parmi les cantiques qui font partie de l'office des trois semaines qui précèdent le carême. Ainsi vous pouvez déjà apprécier le genre de beautés que renferment nos livres d'Église, dont nous avons généralement une si imparfaite connaissance. Ne vous rebutez point de cette lecture; outre le mérite extrinsèque de cette poésie sacrée, elle possède le bien plus grand avantage encore de disposer l'âme à accepter tout ce qui peut lui être bon et salutaire. Nous voilà maintenant arrivés à la première grande semaine du carême. En suivant la route que l'Église nous a tracée, la transition ne sera pas pour nous aussi brusque, qu'elle l'est habituellement après les plaisirs bruyants qui remplissent le carnaval, usage que nous avons fort mal à propos emprunté à l'Occident.

Autrefois les saints Pères, avides de rompre les liens qui les attachaient au monde pour pouvoir se livrer plus exclusivement à la contemplation des choses

saintes, avaient l'habitude de consacrer la première semaine du carême à la retraite et au silence. Comme en toute entreprise difficile, le premier pas est toujours d'une grande importance, plusieurs d'entre eux s'éloignaient même dans les déserts les plus sauvages pour y passer tout le temps du carême. Nous avons aussi conservé l'antique et pieux usage de se visiter pendant la semaine du carnaval pour se demander mutuellement pardon de nos fautes, avant de faire pénitence, mais cet usage a dégénéré en festins, divertissements et promenades.

Un grand et pieux solitaire, saint André de Crète, compatriote et presque contemporain de saint Jean Damascène, que ses vertus firent remarquer dans la Palestine d'abord, puis comme apôtre de la foi au concile œcuménique de Constantinople, et finalement sur le siége archiépiscopal de Crète, saint André, dis-je, composa, dans le silence de sa caverne, un admirable cantique de pénitence, que l'Église a accepté avec amour. Elle en a prescrit la lecture deux fois pendant le cours du grand carême, parce qu'il exprime fidèlement la contrition d'âme du vrai chrétien. On le lit par sections aux *complies* des quatre premiers jours de la première semaine, puis en entier à l'office matinal du jeudi de la cinquième semaine; cette fois, on y ajoute encore un petit cantique à l'honneur de Marie d'Égypte, ce modèle de perfection offert à tout pécheur repentant, qui veut se convertir avec le secours de la grâce.

De tous les morceaux d'éloquence spirituelle, dont nos livres d'offices sont remplis, le plus long et le plus remarquable est sans contredit le grand cantique de saint André de Crète: dans ses aperçus élevés, il embrasse à la fois les deux Testaments, il présente d'une manière tout à fait particulière quelques-unes des grandes figures de l'histoire sainte, il prend occasion de leurs chutes mêmes pour nous fournir des sujets d'édification, et nous arrache des larmes par les larmes qu'il leur fait verser. Chaque chant commence par une supplication, après quoi nous voyons défiler, comme à une revue mystique, nos premiers parents, les patriarches, les juges, les rois et les prophètes de l'ancienne alliance, unis entre eux par une chaîne de profondes pensées; puis, comme exténué sous le poids de ses contemplations, le poëte du désert revient à la prière et va puiser dans l'Évangile des expressions capables de rendre les élans de son âme vers Dieu. Tout le neuvième chant, qui couronne ce cantique, est exclusivement consacré à la mémoire de la vie terrestre du Rédempteur. Il serait trop long de reproduire ici toute cette œuvre sublime; mais je vous en ferai connaître quelques passages frappants, pour que désormais vous assistiez avec plus d'attention à cette lecture:

«Par où commencerai-je à pleurer mon odieuse vie toute de péchés? Mes sanglots, ô Jésus-Christ, seront-ils le commencement d'une vie meilleure? Toutefois, dans votre miséricorde, accordez-moi la rémission de mes nombreux péchés.»

«Ame misérable, va avec ta chair, va te confesser au Créateur de toutes choses, tremble à la vue de ton abrutissement passé, va offrir à Dieu des larmes sncères de pénitence.» Tel est le prélude des lamentations de saint André de Crète, et le chœur qui personnifie tous les assistants, répond à chaque verset d'une voix plaintive: «faites-moi miséricorde, ô mon Dieu, faites-moi miséricorde!»

Puis de sa bouche découlent des paroles accusatrices pleines d'amertume, mais en même temps d'une portée spirituelle très-élevée:

«Nous nous sommes empressés d'imiter dans son crime notre premier père Adam: ainsi que lui, nous avons reconnu notre nudité devant Dieu; au lieu d'une Ève réelle, nous nous en sommes créé une autre en pensée, par notre concupiscence, qui attire par la saveur du fruit, pour ne nous en laisser que l'amertume. Nous avons surpassé Caïn dans le meurtre, en nous faisant les meurtriers de la conscience de notre âme, et nous n'avons pas à offrir à Dieu comme Abel un sacrifice pur et une vie sans reproche.»

«Cieux, prêtez l'oreille, et je parlerai; terre, dictez-moi des accents de repentir et de louanges à Dieu.»

«Mon âme, c'est toi, toi seule qui a ouvert toutes les dignes qui retenaient la colère de Dieu; tu es cause qu'elle a submergé mon corps et mon existence, comme jadis fut submergée la terre et tout ce qui était en dehors de l'arche du salut.»

Après cet effrayant tableau du déluge de nos passions, il appelle l'âme misérable, qui n'a point hérité

de la bénédiction de Sem, ni de l'empire étendu de Japhet, il l'appelle de la terre payenne de Haran, séjour du péché, dans la terre promise de l'incorruptibilité, il lui ordonne d'être ainsi qu'Abraham, libre pèlerin dans le monde, de concevoir en pensée un nouveau sacrifice d'Isaac et de l'offrir en holocauste à Dieu, en tâchant d'être dans les mêmes dispositions de cœur, d'éviter que l'attrait de la sensualité, comme une nouvelle Agar, n'enfante un nouvel Ismaël, la sécurité dans le péché, qui doit être banni de la maison de Dieu. Il offre aussi comme modèle, la vie paisible du pontife de Dieu, Melchisedech, ce roi solitaire, que fut une image de Jésus-Christ; il ordonne de fuir, comme le feu de Sodome, les convoitises de la chair dont les feux se réveillent, et de ne point tourner ses regards en arrière, de peur d'être transformé, comme la femme de Loth, en une statue de sel, mais de chercher son salut dans la montagne de Ségor.

«Ta fin est proche, ô mon âme, ta fin s'avance, et tu restes impassible, tu ne te prépares point; le temps s'écoule, le juge n'est pas loin, il est à la porte; tes jours s'évanouissent comme un songe, comme une fleur éphémère: pourquoi toutes ces vaines agitations?»

La vision de Jacob et sa carrière de douleurs sont représentées en termes expressifs:

«L'échelle qu'un des grands patriarches vit autrefois en songe, ô mon âme, est l'emblème d'une ascension active et d'une élévation spirituèlle: si donc

tu veux entrer dans une vie active, spirituelle et contemplative, régénère-toi.» — «Sous la figure des deux épouses de Jacob, tu dois comprendre une vie double, active et contemplative: Lia, comme la femme féconde, représente l'activité, Rachel, comme la femme de douleur—la contemplation; sans travail, il n'est point de succès, ni pour l'activité ni pour la contemplation.»

Et voilà que la grande figure de Moïse paraît aussi pour confondre notre âme, qui n'a pas tué l'égyptien, meurtrier du fils d'Israël, ainsi que l'a fait Moïse, c-.à.-d. qu'elle n'a pas fait mourir en elle le sentiment de convoitise sous lequel l'âme spirituelle souffre et gémit; comment donc s'établira-t-elle par la pénitence, dans la solitude du renoncement aux passions, pour contempler Dieu, que Moïse a vu dans le buisson ardent?—La baguette dont il frappa la mer était une figure de la divine croix «à l'aide de laquelle toi aussi, mon âme, tu peux accomplir de grandes choses».—«Que mes pleurs soient comme la piscine de Siloam,» s'écrie l'auteur du cantique, pénétré de l'immensité des destinées divines qui se déroulent devant lui, «puissé-je aussi laver les prunelles de mon cœur pour vous voir en pensée, ô lumière éternelle!» — Les rois de Juda et les prophètes d'Israël descendent successivement des degrés de leur trône, ou sortent du fond de leurs antres solitaires pour venir, à la voix d'André de Crète, converser avec l'âme pénitente et l'édifier par leurs saints exemples. Qu'elle est majestueuse, dans les versets de ce cantique, cette succession des oints du Seigneur

qui, comme des guides de l'ancienne loi, la conduisent vers la nouvelle, afin qu'elle ne préfère point les puits des pensées de Chanaan aux sources de la pierre d'où jaillit la sagesse divine.

«David, choisi pour régner, a été oint avec une corne d'huile sainte, et toi, mon âme, si tu aspire au royaume d'en haut, oins-toi de larmes, au lieu de saint chrême.»

Ensuite il lui présente de terribles exemples dans Saül et Absalon, dans Salomon, qui perdit la sagesse, dans Roboam et dans Jéroboam qui partagèrent le royaume, dans le lépreux sacrilége Osias et dans l'impie Achab, persécuteur des prophètes.

«Si, à son exemple, tu rejettes les paroles d'Élie de Thesbé, alors, devant toi aussi, ô mon âme, le ciel se fermera, et tu seras atteinte de la famine envoyée par Dieu; mais rends-toi semblable à la veuve de Sarepta et nourris l'âme du prophète.»

«Tel qu'un homme qui se réveille après un songe, j'ai vu mes jours dissipés, et je pleure sur ma couche comme le roi Ezéchias, en implorant quelques années de vie de plus; mais quel autre Isaïe t'apparaîtra, ô mon âme, sinon le Dieu de tous?»

Après avoir passé en revue tout l'Ancien Testament, l'auteur du cantique élève enfin ses oraisons vers l'auteur de la vie; il crie comme le larron: «Souvenez-vous de moi»; il dit comme le publicain: «Mon Dieu, ayez pitié de moi pécheur»; imitant la chananéenne et les aveugles dans leur persévérance, il répète avec eux: «ayez pitié de moi, fils de David.»

Comme Madelaine, il répand des larmes au lieu de nard sur la tête et les pieds de Jésus, il pleure amèrement sur lui-même, comme Marthe et Marie ont pleuré sur Lazare.

«La loi est impuissante, l'Évangile triomphe, le Christ s'est fait homme, il appelle à la pénitence les larrons et les adultères; mon âme, repens-toi: la porte du royaume est déjà ouverte: les publicains, les pharisiens et les pécheurs repentants s'y précipitent avant toi.»

Puis, lorsque saisi d'une sorte de frémissement religieux, il suit de loin le Sauveur dans ses miracles, et qu'après s'être attendri sur chacun des actes de sa vie terrestre, il arrive enfin au moment du terrible holocauste, sa force d'âme semble défaillir, et, ensemble avec toute la création, il reste muet sur le Calvaire ébranlé, après qu'il s'est écrié une dernière fois: «O mon juge, vous à qui rien de ce qui est en moi n'est caché, vous qui avez promis de revenir avec vos anges pour juger l'univers, daignez alors, ô Jésus, me regarder d'un œil favorable et m'accorder ma grâce: déployez sur moi les trésors de votre munificence, car, plus que tout autre être créé, j'ai péché devant vous.»

En suivant avec attention la lecture de cet admirable cantique, le cœur s'écriera involontairement: «Seigneur! si nous n'avions vos saints pour intercesseurs, si ce n'était votre bonté qui veut bien avoir compassion de nous, comment oserions entonner

des cantiques devant vous, notre Sauveur, que les anges ne font que glorifier sans cesse.»

Cette dernière prière est placée par l'Église tout de suite après le psaume *Laudate* chanté à l'office du soir; entre chaque verset de ce psaume, le chœur fait entendre cette supplication touchante: «Seigneur Dieu des armées, assistez-nous, car, hormis vous, nous ne connaissons point d'autre refuge dans nos peines; Seigneur Dieu des armées, assistez-nous!» Cet office du soir, particulièrement réservé pour le grand carême, s'appelle *Méphimones*, du grec *Meθ ημων ο Θεος*, ou *Dieu est avec nous*, parce que ces dernières paroles y sont souvent répétées.

A tous les offices du soir et du matin, on lit, pendant tout le carême, les livres de l'Ancien Testament. Ainsi, dès le premier office de vêpres, on lit aux fidèles la Genèse et les Proverbes de Salomon, qui nous enseigne, que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Le premier de ces livres, tout historique, nous apprend notre origine élevée, et nous initie aux destinées primitives du monde; l'autre, purement moral, est un guide pour toutes les circonstances de la vie. A *sexte* l'Ancien et le Nouveau Testament se trouvent, pour ainsi dire, réunis dans la lecture d'Isaïe, prophète et évangéliste à la fois, puisqu'il parle du Rédempteur annoncé, comme s'il avait déjà paru de son temps:

«Cieux, écoutez; terre, prêtez l'oreille, le Seigneur a parlé: j'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi. Le taureau connaît

son maître, l'âne son étable: Israël m'a méconnu; mon peuple est sans intelligence!... Lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître de mes yeux la malice de vos pensées: cessez de pratiquer l'injustice. Apprenez à faire le bien, aimez la justice, relevez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve. Et venez et disputons nos droits, dit le Seigneur; et si vos péchés seraient aussi rouges que l'écarlate et le vermillon, ils deviendront comme la neige ou la toison la plus blanche.»

Ensuite, après s'être élevé contre le viel homme de l'Ancien Testament, et passant à la joyeuse espérance que donne le nouvel homme du Nouveau Testament, le prophète dit:

«Dans les derniers temps, la montagne où habite le Seigneur, sera élevée au-dessus de collines sur le sommet des montagnes; toutes les nations y accourerout en foule. Et les peuples iront et diront: venez et montons à la montagne du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers: car la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem; et le Seigneur jugera les nations, et il accusera la multitude des peuples.»

Le mercredi de cette grande semaine on célébre la première messe des *présanctifiés* avec vêpres; dans ma première lettre je vous ai déjà fait connaître cette liturgie dans tous ses détails. La première fois qu'on dit cette messe du grand carême, on chante des versets touchants qui disposent particulièrement l'âme à la prière :

«O mes frères, que notre jeûne corporel soit aussi accompagné d'un jeûne spirituel: délions tout nœud d'iniquité, déchirons tout écrit injuste, donnons du pain à ceux qui ont faim, et introduisons dans nos maisons ceux qui n'ont point d'abri, afin que nous puissions nous rendre dignes de mériter les grands bienfaits de notre Seigneur Dieu Jésus-Christ.» — «S'il est quelque vertu, s'il est quelque louange à distribuer, elles appartiennent aux saints. Ils ont présenté leur cou devant le glaive à cause de vous, Seigneur, qui avez abaissé les cieux pour descendre vers nous; ils ont versé leur sang à cause de vous, qui vous êtes exténué pour nous et avez pris la forme de serviteur; pour imiter votre pauvreté, ils se sont humiliés jusqu'à souffrir la mort. Ayez pitié de nous, Seigneur, par égard pour leur prières et par la grandeur de vos miséricordes.»

Mais particulièrement remarquables sont les proverbes instructifs de Salomon, qu'on lit en ce jour:

«Mon fils, si tu prêtes à la sagesse une oreille attentive, si tu inclines ton cœur à la prudence, si tu invoques l'intelligence, si tu implores la sagesse, si tu la cherches comme l'argent, si tu la découvres comme un trésor caché; alors tu comprendras la crainte du Seigneur, et tu auras la connaissance de Dieu: car le Seigneur donne la sagesse, de sa bouche se répandent et la prudence et le savoir... Si la sagesse entre dans ton cœur, si la science est la joie de ton âme, la vigilance te gardera et la prudence te défendra... Les bons habiteront la terre et les justes

s'y affermiront, mais les impies en seront retranchés, et les pervers seront exterminés à jamais.» La lecture journalière de la Genèse suit l'ordre observé dans le livre, mais il est à remarquer que pendant les jours de messe, c.-à.-d. lorsqu'il y a le plus de monde à l'église, on en lit deux fragments qui traitent de la destinée du genre humain : le mercredi, c'est la création de l'homme à l'image et ressemblance de Dieu, et le vendredi, c'est sa funeste désobéissance et son expulsion du paradis. En outre le vendredi, avant la fin de la messe, on apporte au milieu de l'église et on bénit ce qu'on nomme le *Colive*, c.-à.-d. semences de blé bouilli avec des fruits secs, et on chante un cantique en mémoire de saint Théodore *Tyron*, qui combattit et subit le martyre pendant les jours de persécution. Quand Julien l'Apostat, pour outrager les chrétiens, se fut avisé de commander que tous les vivres qui se vendaient aux marchés de Constantinople fussent arrosés du sang des victimes sacrifiées aux idoles, alors saint Théodore apparut en songe au patriarche, et, pour préserver les fidèles de cette souillure, il lui conseilla d'user en secret de cette nourriture frugale : depuis lors l'Église a réglé qu'on commémorait annuellement le souvenir de ce bienfait.

Une autre cruelle persécution a donné lieu à la cérémonie, par laquelle se termine l'office de cette grande semaine : je veux parler du dimanche de l'*orthodoxie*, premier du grand carême. Le culte des images, attaqué par Léon d'Isaure, fut rétabli par le

septième concile œcuménique tenu à Nicée; la paix et la prospérité ne furent rendues que pour peu de temps à l'Église d'Orient; bientôt de nouveaux iconoclastes s'élevèrent parmi les souverains de Constantinople, et Théophile, le dernier d'entre eux, fut le plus acharné.

Après lui, sa pieuse épouse, l'impératrice Théodora, resta avec son fils en bas âge, Michel, régente de cet empire ébranlé par les hérésies: alors, on fit choix pour le siége patriarcal de St. Méthodius, célèbre confesseur de la foi pendant les persécutions, et d'accord avec lui, on assembla un concile à Constantinople afin de rétablir la paix dans l'Église. Les images et les ornements qui avaient été enlevés des églises par les impies, furent solennellement réinstallés. La mémoire de cet heureux événement fut dès lors célébrée par des prières en faveur des défenseurs de l'orthodoxie tant morts que vivants, et par des excommunications, semblables à celles qui ont été lancées à d'autres époques contre différents hérétiques que l'Église a dû condamner en termes énergiques, parce que ces impies menaçaient d'ébranler l'édifice même de la foi. Elle n'accomplit du reste ce pénible devoir que par un sentiment de charité, afin de sauver des milliers d'âmes sans expérience, en leur dévoilant de perverses séductions; elle suit en cela l'exemple donné par l'apôtre St. Paul, et se sert de ses propres expressions: «quand nous mêmes ou un ange des cieux viendrait vous annoncer une autre Évangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème.»

Ainsi a parlé l'apôtre des gentils dans son épître aux Galates (Ch. 1. v. 8) avant de raconter sa conversion, qui de persécuteur de l'Église le fit apôtre de la foi; je vous conseille de relire encore une fois cette épître si forte de conviction. Cette commémoration éternelle des pieux souverains et des patriarches de l'Église tant grecque que russe, cette excommunication solennellement prononcée à haute voix contre les apostats, pratiquée depuis ce temps jusqu'à nos jours, a lieu au commencement de la Quadragésime; c'est comme une image instructive de la future séparation des agneaux d'avec les boucs au dernier jour par le pasteur céleste lui-même, notre Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE QUATRIÈME.

« Accordez-moi, Seigneur Jésus-Christ, de traverser tranquillement la vaste mer du carême, en appaisant la tempête de mes pensées, et fortifiez-moi quand j'aurai abordé dans le port de la résurrection. »

C'est par ces paroles, mon cher ami, que je commence cette lettre, où je me bornerai à vous exposer succinctement l'ordre des offices pendant les dernières semaines du carême, car je ne veux point trop fatiguer votre attention; vous avez déjà pu juger par mes deux précédentes lettres, combien les semaines qui vont suivre seront riches en beautés spirituelles; ainsi, par exemple :

« Le carême, en nous offrant une nourriture spirituelle, nous enseigne à nous en rassasier abondamment : goûtons les dons vivifiants de l'Esprit comme une nourriture, désaltérons-nous aux larmes divines comme à l'eau d'une fontaine, remplissons-nous d'allégresse, et ne cessons jamais d'adresser nos louanges à Dieu. »

« De quel nom, ô saints, pourrons-nous vous appeler ? du nom de chérubins ? — sur vous repose Jésus-Christ ; — séraphins ? — vous le glorifiez sans cesse ; — anges ? — vous demeurâtes étrangers à vos corps ; — puissances ? — vous opérez des miracles ; oui, vos titres sont nombreux et vos mérites plus grands encore ; priez pour le salut de nos âmes. »

Les lectures de l'Ancien Testament qu'on fait pendant ce temps, sont choisies dans un esprit trés-élevé, surtout pendant la seconde semaine, quand Isaïe contemple le Seigneur sur son trône céleste, entouré de séraphins à six ailes, qui entonnent autour de lui : « saint, saint, saint est le Seigneur Sabaoth, la terre est pleine de sa gloire ! » Au milieu de la fumée et du bruit qui remplissaient le temple, un des séraphins, prenant sur l'autel un charbon ardent, l'approche des lèvres du prophète ; alors Isaïe, se sentant purifié, ose répondre à cette question du Seigneur : « qui enverrai-je à mon peuple ? — Me voici, envoyez-moi ! »

Et voilà alors ce que cette bouche inspirée prophétise sur le Christ :

« Car un Enfant nous est né, un Fils nous est donné : il porte sur son épaule sa domination ; et il sera appelé l'admirable, le conseiller, Dieu, le Fort, le Prince de la paix, le Père de l'éternité. »

Le roi Salomon ne le cède pas à Isaïe dans son image prophétique de la sainte Cène, voilée sous la forme d'une parabole, et qu'on lit pendant la troisième semaine :

«La Sagesse s'est bâtie une demeure, elle l'a appuyée sur sept colonnes. Elle a immolé ses victimes, elle a mêlé le vin, elle a dressé sa table; elle a envoyé ses serviteurs, et elle a appelé des lieux les plus hauts de la ville: *Si quelqu'un est faible, qu'il vienne à moi*, et elle a parlé aux insensés: *Venez, mangez de mon pain, et buvez le vin que j'ai mêlé pour vous.* Quittez l'imprudence, et vous vivrez pour être couronnés dans les siècles; recherchez l'intelligence, afin que vous viviez et que vous sachiez vous conduire dans la voie de la science.»

De même que le premier dimanche du carême est consacré à la mémoire du triomphe de l'Église contre les iconoclastes, de même le second rappelle les combats soutenus par St. Grégoire, archevêque de Théssalonique, au concile particulier de Constantinople contre les hérétiques Barlaam et Akyndine, qui niaient la divinité de la lumière dont fut accompagnée la transfiguration de Jésus-Christ.

Le troisième dimanche est consacré à l'adoration de la sainte croix de Notre-Seigneur; c'est pourquoi toute la semaine qui suit est nommée semaine de l'*adoration de la croix.* Le synachsare de ce dimanche décrit le motif de cette solennité en termes aussi touchants qu'éloquents: «Lorsque ceux qui sont destinés à parcourir un long et pénible trajet, accablés de fatigue, rencontrent quelque part un arbre, chargé d'un épais feuillage, ils s'arrêtent pour prendre quelque repos sous son ombre; puis, se sentant comme rajeunis, ils terminent le reste de leur course:

de même, en ces jours d'abstinence, à moitié chemin de ce voyage de douleurs et de travaux, les saints Pères ont planté la croix vivifiante, qui donne rafraîchissement et repos, qui rend légers et courageux ceux qui se sentaient appesantis de lassitude. C'est ainsi qu'à la venue d'un souverain, on porte au-devant de lui les étendards et le sceptre, après quoi lui-même se montre triomphant pour la victoire qu'il a remportée, et tous ses sujets se réjouissent conjointement avec lui; de même notre Seigneur Jésus-Christ, voulant manifester la victoire remportée sur la mort et apparaître avec gloire au jour de sa résurrection, s'est fait précéder de son sceptre royal, sa croix vivifiante, dont l'aspect nous pénètre de joie et de douceur; de la sorte, nous sommes aussi disposés que possible à recevoir le roi lui-même, et à faire éclater nos louanges à l'honneur du solennel vainqueur. Il se fait précéder de la croix au milieu des semaines de la sainte Quadragésime, parce que ce temps d'abstinence peut être assimilé à un fleuve d'amertume, de tristesse et de contrition. Comme jadis le divin Moïse en plongeant un morceau de bois dans une source d'eau amère la transforma en une eau douce, ainsi Dieu maintenant, après nous avoir fait traverser en esprit la mer Rouge pour échapper à Pharaon, adoucit par l'arbre vivifiant de la sainte croix l'amertume de l'abstinence pendant la Quadragésime, et nous console dans le désert, jusqu'à ce que par sa résurrection il nous amène mystiquement à Jérusalem. La croix n'est-elle pas en effet l'arbre de vie?

et n'avait-il pas été planté au milieu du jardin d'Éden? Les saints Pères ont donc agi convenablement en plantant au milieu de la Quadragésime l'arbre de la croix, en nous rappelant à la fois de l'intempérance d'Adam et du remède qui lui a été accordé; car en goûtant de ses fruits on ne s'expose pas à mourir, mais au contraire on acquiert la vie éternelle.»

Telle est la signification de la cérémonie sacrée, célébrée au service du matin de ce dimanche, après le chant du *Gloria in excelsis*. Pendant que le chœur fait entendre les accents plaintifs du chant: «Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, ayez pitié de nous»; le prêtre, précédé du diacre portant l'encensoir, élève au-dessus de sa tête la croix ornée de fleurs, car la couronne d'épines du Crucifié a fleuri pour nous, comme les lis et les roses des champs: — le prêtre la dépose sur un pupitre dressé au milieu de l'église, et se prosterne trois fois devant, en prononçant ces paroles d'onction: «Nous nous prosternons devant votre croix, Seigneur, et nous glorifions votre sainte résurrection.»

Alors, les deux chœurs entonnent alternativement les versets en l'honneur de la croix; l'arbre de salut est glorifié et toutes les nations sont invitées à se rendre à cette joyeuse adoration.

Les deux dimanches suivants on offre à l'édification des fidèles les exploits spirituels de deux grands solitaires. Au quatrième dimanche c'est saint Jean Climaque, qui nous a laissé son sublime ouvrage nommé

Échelle; cette échelle, par ses trente échelons, nombre des années terrestres du Christ avant son baptême, exprime le perfectionnement progressif du chrétien, et sert de figure et d'emblème à la vie monastique, si bien pratiquée par saint Jean Climaque.

Au cinquième dimanche, c'est Marie d'Égypte, cette pécheresse qui de l'abîme du vice a subitement passé à l'état de repentir dans le temple de Jérusalem, qui ensuite atteignit la perfection spirituelle dans les déserts du Jourdain, c'est cette Marie, qui apparaît comme un exemple frappant de l'effet de la grâce divine sur un pécheur repentant, et nous invite à nous dépouiller aussi de nos passions. La plus grande partie de cette cinquième semaine est employée à nous adresser cette invitation avec instanee: on répète la lecture du cantique de saint André de Crète, les grands jours de la passion de Notre-Seigneur étant déjà proches.

Le samedi, l'Église implore solennellement la protection de la Mère de Dieu, en transformant presque tout l'office des matines en un seul touchant cantique à la sainte Vierge. Jadis, sous le règne de l'empereur Héraclius et sous le patriarche Serge, la capitale de l'empire grec, assiegée par les Perses et les Scythes, fut sauvée par l'intercession de la très-sainte Vierge, pendant ces mêmes jours de la Quadragésime; le clergé et le peuple, rassemblés dans l'église de Blaquerne, célébrèrent en son honneur un service d'actions de grâces composé d'hymnes, sans s'asseoir ni se reposer une seule fois durant toute la

nuit, d'où cet office de la Vierge a tiré le surnom de *non assis,* en grec *Akathiste.* Dans cet office, parmi les actions de louange en l'honneur de la très-sainte Vierge, le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu se trouve aussi représenté: et l'Église a réglé, pour l'édification des générations à venir, que cet office serait célébré à un jour fixe, qui a reçu le nom de jour *des louanges de la sainte Vierge;* elle a laissé au zèle libre de ses enfants le soin de répéter fréquemment ce cantique dans les prières particulières qu'on fait dire tant dans les églises, que dans ses propres maisons.

«Réjouissez-vous,» lui chantent les fidèles, «fleur qui ne se fane jamais, arbre qui a produit la pomme odoriférante, lis, doux à l'odorat, agréable encens de prière, paradis animé, nuage resplendissant, flambeau d'une lumière qui n'a point de déclin, étoile qui précède le soleil, char de celui qui est porté sur les chérubins, vaisseau de ceux qui cherchent leur salut, lieu de calme dans l'abîme des douleurs, port de ceux qui naviguent dans le monde, colonne de feu qui guide l'humanité vers une vie plus élevée!»

La sixième semaine du grand carême est comme une espèce de repos pendant ce penible trajet, parce que le samedi de Lazare et le dimanche des Rameaux qui la terminent, sont des jours fériés; tous les cantiques et versets des jours précédents préparent les fidèles à solenniser l'entrée de Jésus-Christ avec les rameaux de la vertu, après avoir délivré leur cœur de l'endurcissement de pierre qui l'enfermait.

«Fidèles, imitons Marthe et Marie, offrons au Seigneur des œuvres divines, en guise de prières, afin qu'il vienne ressusciter notre esprit laissé comme mort dans le tombeau de la paresse, froid à la crainte de Dieu, et privé de toute force vitale; crions au Seigneur: Seigneur bienfaisant! par votre puissante parole vous avez rendu la vie à votre ami Lazare; rendez-nous aussi la vie à tous, vous dont les miséricordes sont infinies.»

Pendant cette semaine on achève les lectures de la Genèse par l'histoire touchante de Joseph, vendu en Égypte par ses frères à prix de trente pièces d'argent, puis reconnu par eux: il est une figure de Jésus-Christ; après quoi on lit dans le même livre la sépulture de Jacob dans la terre promise. En même temps le prophète Isaïe désigne le Christ en termes clairs :

«Voici ce que dit le Seigneur: je t'ai établi la lumière des nations et le salut des extrêmités de la terre. Voilà ce que dit le Seigneur, le Rédempteur, le Dieu d'Israël, à son serviteur, objet du mépris, à son peuple détesté, l'esclave des autres peuples: Les rois te verront et les princes se lèveront devant toi; ils t'adoreront à cause du Seigneur, parce qu'il est fidèle dans ses promesses, à cause du saint d'Israël qui t'a choisi.»

Les prophéties de Sophonie et de Zacharie qu'on lit à l'office du soir des Rameaux, annoncent tout aussi clairement l'entrée du Seigneur dans la bienheureuse

Sion et même jusqu'aux circonstances de la solennité des Rameaux :

«Tressaille d'allégresse, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ; voilà que ton roi viendra vers toi, juste et sauveur ; il est doux, et monté sur une ânesse et sur son jeune poulain.»

Le patriarche Jacob paraît aussi à son lit de mort, pour annoncer à ses douze fils le Christ qui doit sortir de Juda: «Assemblez-vous, afin que j'annonce ce qui doit vous arriver dans les jours derniers. Assemblez-vous et écoutez, fils de Jacob, écoutez la voix d'Israël, écoutez votre père. Juda, tes frères te loueront; ta main sera sur le cou de tes ennemis; les fils de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion. Mon fils, tu t'es levé pour le butin, et dans ton repos, tu dors comme le lion et la lionne: qui osera le réveiller? Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que ne vienne celui à qui appartient le sceptre et qui est l'attente des nations.»

C'est par ces sublimes prophéties que l'Église va au-devant de la solennité des Rameaux ; elle a aussi réglé que la résurrection de Lazare serait fêtée la veille, parce que cet événement précéda de peu la passion du Sauveur, et il offre en même temps la certitude consolante de notre résurrection à tous. C'est pourquoi on y chante :

«Pour nous donner l'assurance de la résurrection générale, avant de subir votre passion, Seigneur Dieu Jésus-Christ, vous avez tiré Lazare d'entre les morts ;

et nous, comme des enfants qui portent le signe de la victoire, nous crions à vous, vainqueur de la mort: Hosanna au plus haut des cieux, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!»

En mémoire de ce jour de réjouissance, nous aussi, après avoir pris en mains des rameaux sanctifiés, nous sortons comme pour marcher à la rencontre du Roi pacifique qui s'avance pour se livrer volontairement aux souffrances, et nous nous écrions:

«La grâce du Saint-Esprit nous ayant réunis en ce jour, nous avons tous pris votre croix, et nous disons: Hosanna au plus haut des cieux, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!»

Notre mère tendre, la sainte Église, nous guide dans cette solennité spirituelle, en nous expliquant, par de profondes paroles, ce qui signifient ces rameaux et comment nous devons marcher avec eux à la rencontre du Christ:

«Réjouissons-nous tous ensemble, fidèles, en offrant à Jésus-Christ, avec la pureté des enfants, les rameaux de la vertu; étendons aussi sur son passage les vêtements des œuvres agréables à Dieu, et faisons-lui une mystique réception.»

LETTRE CINQUIÈME.

Parvenu aux offices de la semaine de la Passion, je m'arrête involontairement, effrayé de l'immensité de la tâche que j'ai peut-être indiscrétement entreprise. L'Église a surtout solennisé cette semaine par des hymnes sublimes et des cérémonies mystiques; elle a distribué, avec un discernement admirable, la lecture des livres prophétiques et des Evangiles, afin que tout chrétien, même le plus distrait, puisse, en méditant cette seule semaine, se trouver prêt à arriver à la solennité de Pâques, pour que le jour du Seigneur, selon l'Écriture, «ne vienne point le surprendre comme un voleur pendant la nuit».

Chacune des journées de la semaine de la Passion est comme un pas vers l'éternité; chacune marque une des dernières journées de la vie terrestre du Christ, suivant pas à pas leur marche successive. Effrayant retentissement des faits de cette semaine! Combien donc ne devons-nous pas redoubler d'attention dans ces jours salutaires, puisque nous aussi nous sommes appelés à suivre Jésus-Christ dans sa voie terrestre et céleste!

Le Seigneur, en allant volontairement au-devant de sa passion, dit à ses apôtres : » Nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré, comme il est écrit de lui. Suivons-le, purifiés de pensée, crucifions-nous avec lui, soyons comme morts aux douceurs de la vie, afin que nous ressuscitions avec lui et que nous entendions sa voix nous dire : je n'entre plus dans la Jérusalem terrestre, mais je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu, et je vous ferai monter avec moi dans la Jérusalem d'en haut, dans le royaume du ciel. »

« Seigneur, vous avez dit à vos disciples: En me contemplant, ne vous enorgueillissez pas d'un vaine sagesse, mais prenez l'humilité pour guide ; buvez à la même coupe où je bois, afin que vous soyez aussi glorifiés avec moi dans le royaume du Père. »

« Riche en divinité, Créateur moi-même, je suis venu me dévouer au service d'Adam, réduit à la misère, je me suis volontairement revêtu de son image, et inaccessible à la passion par ma divinité, j'ai voulu donner mon âme pour lui. »

C'est par ses exhortations élevées, partant comme du Sauveur lui-même, que la grande semaine de ses souffrances nous instruit dès le premier office de matines, et continue à nous guider de même pendant les jours qui suivent. Ceux qui ont servi d'organes à ces hautes inspirations sont deux poëtes spirituels, tous deux anachorètes et pontifes en même temps; l'un quitta son troupeau pour s'enfoncer dans la solitude, l'autre fut tiré du silence de sa retraite pour

occuper une chaire pontificale: Cosme de Maïoume et André de Crète se répondent aux matines et aux vêpres par un triple cantique, alternatif du matin au soir et du soir au matin; l'un et l'autre, semblables à des astres, éclairent de leurs lumières ces jours sacrés. A chaque office de matines, nous sommes tirés de notre sommeil de péché par la main bienfaisante de l'Église qui nous envoie combattre spirituellement; elle frappe, pendant qu'il en est temps encore, à la porte fermée de notre cœur, de crainte que le Seigneur, qui doit venir, ne nous trouve dormant d'un sommeil sans réveil:

«Voici l'Époux qui s'avance au milieu de la nuit: heureux le serviteur qu'il trouvera veillant; doublement indigne sera celui qu'il trouvera dans l'assoupissement. Attention donc, ô mon âme! ne te laisse point appesantir par le sommeil, afin de n'être point livrée à la mort, et de ne point rester en dehors de la porte du royaume; mais sois vigilante et écrie-toi: vous êtes saint, saint, saint, ô Dieu! par l'intercession de la sainte Vierge, faites-nous miséricorde!»

Et nous, tirés de notre assoupissement par cet appel salutaire, et dans la conscience de notre indignité, nous pleurons comme Adam devant les portes du paradis, comme une fiancée abandonnée au seuil de la couche nuptiale: «Je vois votre demeure magnifique, ô mon Sauveur, mais je n'ai point de vêtement pour y paraître: donnez de l'éclat au vêtement de mon âme, vous, dispensateur de lumière, et sauvez-moi!»

A mesure que les jours de cette semaine prennent une plus haute importance, l'office divin s'élève aussi. L'office des *heures* et des vêpres, qui, pendant toute la durée du carême, était célébré les lundis et mardis, est maintenant accompagné de la messe des *présanctifiés*, telle qu'on la dit le mercredi. La lecture des livres de l'Ancien Testament change aussi d'objet, quoiqu'elle ait lieu toujours dans le même ordre.

A la sixième heure (sexte) c'est le prophète Ezéchiel qui remplace Isaïe: qu'elles sont effrayantes et mystiques, ses visions près des eaux de Chobar, pendant la captivité de Babylone! Il voit des images extraordinaires d'animaux à six ailes, à mille yeux, à quatre faces, portés sur des roues de feu, mises en mouvement par l'Esprit: un aigle, un bœuf, un lion et un homme, symboles que l'Église a donnés aux quatre évangélistes; il les voit se tenant la face tournée de tous les côtés, marchant droit devant eux, s'élevant au-dessus de la terre, et encore au-dessus d'eux la gloire du Seigneur qui resplendit sous une forme humaine; il voit aussi un livre mystérieux, dont l'ange lui fait goûter, et il le trouve doux au goût.

La lecture de la Genèse est suspendue aux vêpres; l'ancien Jacob est déjà enseveli dans la terre promise; le second livre de Moïse s'ouvre, l'*Exode*, qui relate la sortie d'Égypte, dénomination par laquelle l'Écriture désigne toujours le royaume du péché, en défendant sévèrement aux Israélites d'y revenir. La naissance de Moïse, son salut miraculeux dans une corbeille sur les flots du Nil, son éducation à la

cour de Pharaon, sa fuite dans le désert de Madian, où les révélations divines l'attendaient, tout cela nous est représenté pendant les trois premiers jours.

Mais une voix éloquente s'adresse aussi à notre cœur et vient remplacer celle de Salomon: c'est la voix de Job, l'homme aux grandes douleurs. Trois époques bien tranchées de sa vie se déroulent devant nous: d'abord, il paraît dans toute la splendeur de sa prospérité terrestre, riche en biens, riche en enfants, pour lesquels il prie journellement Dieu afin qu'ils soyent préservés du péché; loué par le Seigneur même, inspirant de l'envie au démon, qui demande qu'il soit éprouvé par de grandes calamités. Voilà que dans l'intervalle des lectures s'est écoulé pour nous un seul jour, mais ce jour est pour Job comme toute une éternité; tout son bonheur s'est vite évanoui: des voleurs lui ont enlevé tous ses troupeaux, un vent impétueux venant du désert a fait écrouler sa maison et tous ses enfants ont péri sous ses décombres; pourtant Job ne murmure pas: «Le Seigneur m'a donné: le Seigneur m'a ôté,» s'écrie-t-il, en déchirant ses vêtements. Le troisième jour, lui-même il est assis sur le fumier, rongé de plaies, tourmenté par les reproches que lui adressent sa femme et ses amis; au milieu de toutes ces tentations, Job demeure humble de cœur, et «il ne profère rien d'insensé contre Dieu». Les souffrances de ce juste, rappelées journellement pendant cette semaine, et la mémoire de Joseph, vendu par ses frères pour trente deniers, jeté en prison entre deux malfaiteurs, dont

l'un se sauve, l'autre périt, de Joseph finalement porté au gouvernement de toute l'Égypte, qu'il sauve miraculeusement de la famine, — toutes ces réminiscences, tous ces symboles du Christ font, pour ainsi dire, de l'antiquité biblique l'arène des souffrances de Jésus.

Bien plus encore que tous les livres de l'Ancien Testament, la lecture des Évangiles vient alimenter l'âme pendant ces grandes journées ; chaque jour, aux matines et à la messe, nous entendons le récit des actions de Jésus-Christ qui y correspondent : le lundi, c'est le figuier desséché qui ne produit point de fruit, et la prophétie du Sauveur sur la fin du monde ; ainsi l'Église nous avertit de veiller sur nous : « Craignons, mes frères, la malédiction prononcée contre le figuier desséché, pour avoir été stérile ; apportons de dignes fruits de pénitence à Jésus-Christ qui nous comble de ses immenses bienfaits. »

Le mardi, la parabole des dix vierges, dont cinq, qui étaient folles, vinrent à la rencontre de l'époux sans avoir mis d'huile dans leurs lampes, puis la parabole des talents donnés par le maître à ses serviteurs, fournissent matière à des versets remplis d'instructions édifiantes :

« Venez, fidèles, travaillons avec zèle pour notre maître, car il distribue des richesses à ses serviteurs ; que chacun de nous multiplie le talent de la grâce ; que l'un apporte la sagesse, comme fruit des bonnes œuvres, que l'autre accomplisse la tâche d'éclairer les esprits ; que le fidèle communique de vive voix

avec celui qui ne connaît point les mystères, et que le riche se dépouille en faveur des pauvres; ainsi nous doublerons le prêt qui nous a été fait, et, comme des fidèles ouvriers de la grâce, nous entrerons dans la joie du Seigneur.»

Le mercredi, au service de matines, l'Évangile de saint Matthieu fait place à celui de saint Jean; nous apprenons que le Sauveur, immédiatement avant sa passion, fut glorifié par une voix descendant du ciel: il annonce qu'il va se livrer volontairement à la mort. A la messe de ce jour l'apôtre saint Matthieu rapporte l'action de la bienheureuse femme qui répandit du nard sur la tête et les pieds de Jésus, faisant ainsi les onctions pour sa mort; c'est pourquoi l'on chante :

«O Fils d'une Vierge, vous avez été reconnu pour Dieu par la femme adultère qui vous invoquait en fondant en larmes, parce que ses œuvres étaient bien dignes d'être pleurées : déliez-moi de ma dette, comme j'ai délié ma chevelure ; donnez votre amour à celle qui a aimé, moi qui n'ai mérité que la haine, et je me joindrai aux publicains pour vous proclamer, ô bienfaiteur des hommes!»

L'Église, pendant des jours si augustes, ne se contente pas d'une courte lecture des Évangiles ; elle désire que cette seule semaine puisse compenser toutes les précédentes, pendant lesquelles les fidèles ont été plus rarement nourris de cette prédication consolante; à cet effet on lit pendant les trois premiers jours, à l'office des heures, les quatre évangélistes d'un bout

à l'autre: saint Matthieu et saint Marc le lundi, saint Luc et saint Jean le mardi et le mercredi. De cette manière, ce n'est pas seulement les souffrances de Jésus-Christ, mais toute sa vie, tout le Nouveau Testament qui est rappelé au souvenir des fidèles, peu avant la Pâques de rédemption, de même que dans l'Ancien Testament Moïse dans le Deutéronome renouvella aux Israélites tous les commandements de Dieu, un peu auparavant qu'un autre Jésus, Jésus fils de Nun, reçut la mission de les conduire à travers le Jourdain dans la terre promise.

Tels sont les trois premiers jours de la semaine de la Passion, semblables entre eux quant à l'office divin ; les trois suivants sont marqués d'un cachet particulier : les oraisons et les cérémonies sont adaptées exclusivement à chacun d'eux, selon l'importance des faits auxquels elles se rapportent.

Cette modification commence au service de matines du jeudi saint ; on met de côté la lecture usitée des psaumes, et après l'Évangile de saint Luc sur la sainte Cène, le cantique de saint Cosme qui la célèbre, remplace le triple cantique du grand carême ; à la première heure (prime) on lit la prophétie de Jérémie sur les souffrances du Seigneur:

«Et moi, comme un doux et patient agneau conduit à la boucherie, je ne remarquais pas les méchantes pensées conçues par ceux qui disaient: venez et mettons-lui du bois dans son pain, et faisons-le disparaître de la terre des vivants, afin qu'on ne se souvienne plus de son nom.» Isaïe prophétise sur le

même sujet à vêpres, office qui en ce jour est célébré avec la messe de saint Basile, parce que l'heure du soir correspond avec celle de la sainte Cène.

«Le Seigneur m'a donné une langue savante, afin que je sache employer la parole en temps opportun. J'ai abandonné mon corps à ceux qui le tourmentent, mes joues à ceux qui les frappaient; je n'ai point détourné mon visage des crachats de l'ignominie. Le Seigneur Dieu a été mon appui, c'est pourquoi je n'ai point été confondu, mais j'ai présenté mon visage comme une pierre très-dure, et je sais que je ne rougirai point, car celui qui me justifiera est auprès de moi.»

Les versets du jeudi saint expriment d'une part la méchanceté des Juifs et la trahison de Judas, et de l'autre la patience de l'Agneau de Dieu :

«Déjà le conciliabule des Juifs s'assemble pour livrer l'auteur de tous et de toutes choses à Pilate. O méchants, ô infidèles! ils s'apprêtent à mettre en jugement celui qui viendra juger les vivants et les morts, ils livrent à la souffrance celui qui nous guérit de nos souffrances! Que votre longanimité est grande, Seigneur infiniment patient, gloire vous soit rendue!»

«L'Agneau, prophétisé par Isaïe, marche à un sacrifice volontaire et offre ses épaules aux blessures, ses joues aux soufflets; il n'a pas détourné son visage de la honte des crachats, il se laisse condamner à un supplice ignominieux; incapable de pécher, il a voulu tout accepter, pour accorder à tous la résurrection d'entre les morts.»

En ce jour, aux doux moyens, par lesquels la nouvelle foi nous fut transmise pendant une Cène pacifique, l'Église oppose le tableau de l'ancienne loi, donnée à Moïse au milieu des tempêtes et du tonnerre qui éclatèrent sur le mont Sinaï, et le livre de l'Exode retrace en traits de feu cet événement miraculeux :

«Et déjà le troisième jour était venu, et l'aube paraissait, et voilà que les tonnerres commencèrent à se faire entendre, et les éclairs à briller, et une nuée très-épaisse à couvrir la montagne; et le son de la trompette éclatait avec force, et tout le peuple qui était dans le camp israélite trembla. Alors Moïse le fit sortir pour aller au-devant Dieu, et il les plaça au pied de la montagne. Et tout le mont de Sinaï fumait, parce que le Seigneur y était descendu au milieu du feu, et la fumée de ce feu montait comme d'une fournaise, et tout le peuple trembla de frayeur. Et les sons de la trompette s'échappaient avec force et fracas: Moïse parlait, et Dieu lui répondait.»

Un autre entretien mystique entre Dieu et l'homme suit immédiatement, et celui-là aussi à travers les tempêtes et les tourbillons. Quand Job, accablé par tous les malheurs qui fondirent inopinément sur lui, commence à chanceler dans sa foi et à douter de la justice de Dieu, le Seigneur lui demande: s'il a sondé la sagesse divine dans les œuvres de la création? Où était l'homme quand le Seigneur jettait les fondements de la terre, quand tous les anges en-

tonnaient leurs cantiques?—Vient ensuite une magnifique peinture de la création: comment le Seigneur opposa une barrière à la mer qui débordait; comment il lui donna pour vêtement les nuages et l'enveloppa d'obscurité, et comment il lui marqua ses limites, en disant: «vous viendrez jusque-là, et vous ne passerez pas plus loin, et vos flots viendront se briser ici.»

Chacune de ces questions est terrassante par son immensité inaccessible à la faiblesse humaine. Job, écrasé sous ce poids, répond enfin comme doit répondre du fond de son cœur, et non selon l'orgueil de l'esprit, tout homme qui ose sonder les desseins de Dieu: «je sais, Seigneur, que vous pouvez toutes choses, et qu'il n'est pour vous rien d'impossible.» Alors, en reconnaissant son néant, tout homme pourra aussi dire au Seigneur avec Job: «auparavant mon oreille avait seulement entendu parler de vous, et maintenant je vous vois de mes propres yeux.»

Cette communication si consolante avec Dieu, qui nous est devenue accessible dans notre nature humaine par la communion de son vrai corps et de son vrai sang, est exposée dans une épître touchante de saint Paul, qu'on lit pendant la messe; puis l'évangéliste saint Matthieu nous fait passer successivement de la sainte Cène au commencement de la passion du Seigneur, à sa prière de douleur sur le mont des Olives, à l'amère trahison de Judas et au renoncement de saint Pierre. A ce terme formidable s'arrête la lecture de l'Évangile; l'hymne des chérubins est aus-

si remplacé à la messe par un autre hymne qui dénonce le crime de Judas, et qui répète la touchante prière du larron: « Admettez-moi en ce jour à votre mystique repas, ô Fils de Dieu, car je n'irai pas dévoiler vos mystères à vos ennemis, et je ne viens pas vous donner le baiser de Judas, mais je vous confesse comme le larron: Souvenez-vous de moi, « Seigneur, dans votre royaume. »

L'hymne d'usage qu'on chante à la Vierge après la consécration, est remplacé par un verset du cantique du matin, afin que le ressouvenir de la Cène de Notre-Seigneur dispose davantage le cœur à s'en approcher :

« Accourez, fidèles, au mystique banquet; délectons-nous dans un esprit élevé du festin et de l'aliment immortel qui nous sont offerts par le Seigneur, instruisons-nous par sa parole à connaître celui que nous magnifions, le Verbe-Dieu qui remonte vers son Père. »

Quand c'est un evêque qui célébre l'office du jeudi saint, comme sa personne représente Jésus-Christ, il complète aussi la représentation de la Cène mystérieuse, en réitérant l'humble acte du lavement des pieds à ses disciples. Cette cérémonie est célébrée sur une estrade élevée au milieu de l'église; le pontife se dépouille de ses vêtements, au milieu de douze prêtres assis; réglant chacune de ses actions d'après les paroles d'Évangile que le diacre lit à haute voix, il prend un linge, verse de l'eau dans un bassin et commence à laver les pieds. Pour rendre l'imitation

plus parfaite encore, l'evêque et le plus ancien des officiants prononçent alternativement les paroles que l'Évangile met dans la bouche du Sauveur et de saint Pierre : celui-ci se refuse de se laisser laver les pieds en répétant les paroles de l'apôtre, et l'evêque lui dit la réponse de Jésus-Christ; enfin, après avoir repris ses habits pontificaux, il s'assied au milieu des douze prêtres et termine la lecture de l'Évangile en leur adressant les paroles suivantes :

«Vous m'appelez maître et Seigneur, et vous avez raison : je le suis; si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis le Seigneur et le maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple afin que ce que je vous ai fait, vous le fassiez aussi aux autres. En vérité, en vérité, je vous le dis : le serviteur n'est pas plus grand que le maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé; si vous savez ces choses, vous serez heureux, pourvu que vous les mettiez en pratique.»

LETTRE SIXIÈME.

Mais voici le vendredi saint, jour auquel se rattachent tous les souvenirs des souffrances de Notre-Seigneur, et qui semble être placé au milieu de cette solennelle semaine comme une haute et majestueuse croix dont l'ombre est projetée sur le sépulcre du Christ, dans la journée du samedi. Oh! combien ce jour est rempli de l'ignominie et de la gloire de la croix! Chacune de ses heures rappelle les souffrances que l'Homme-Dieu a endurées pour notre rédemption: l'écho de ses douleurs retentit dans chacun des cantiques spirituels, des prophéties et des évangiles consacrés à ce grand jour.

L'office de matines, à lui seul, contient le récit de toutes les souffrances de Notre-Seigneur, divisé, par ordre historique, en douze évangiles. Tous les événements du vendredi y apparaissent en succession chronologique, dans des fragments choisis des quatre évangélistes, à commencer par les touchants adieux de Jésus-Christ à ses disciples après la sainte Cène, et par sa dernière prière recueillie par saint Jean: «maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu

est glorifié en lui», et en terminant par le dernier acte de perversité des pharisiens envers le corps du Sauveur, que saint Matthieu nous fait connaître en ces termes: «ils s'en allèrent donc au sépulcre, et pour s'en assurer, ils en scellèrent la pierre et y mirent des gardes.» Ce récit de la passion de Notre-Seigneur est de nouveau reproduit aux heures dites *royales*, office expressément composé pour ce jour de psaumes qui se rapportent aux souffrances du Christ, avec la seule différence que la lecture des Evangiles suit un autre ordre et se résume cette fois dans quatre lectures d'Évangile. Aux matines, les événements de la passion étaient rapportés dans leur ordre successif, tandis qu'aux heures royales, ce sont les quatre évangélistes qui viennent l'un après l'autre témoigner des mêmes faits, bien qu'en d'autres termes, ce qui donne à leur témoignage un caractère incontestable de vérité, car ils sont tous d'accord sur les faits, et ne diffèrent que dans les expressions: ce qui prouve aussi qu'ils ne se sont pas concertés, et qu'ils n'ont écrit que ce qu'ils pouvaient affirmer avec certitude. Enfin à l'office du soir, où les prières et les cérémonies représentent exclusivement le crucifiement et la *sépulture* du Seigneur, l'histoire de la passion se résume en une seule lecture composée du récit de trois évangélistes, où les événements se succèdent sans interruption.

Tels sont les sages règlements pour la lecture des évangiles de la passion; le même esprit préside au choix des épîtres, des chapitres de l'Ancien Testament,

des antiennes, et des versets qui font partie de l'office de matines et de vêpres. Le vendredi saint il n'y a point de messe : l'Église témoigne ainsi sa douleur et ses larmes ; dans sa sagesse profonde, elle a pensé que l'holocauste consommé le vendredi sur le Calvaire, étant unique de sa nature, la sainte victime absorbait en elle tous les sacrifices de tous les autels.

Quinze antiennes d'un sens très-élevé sont chantées entre les six premiers évangiles de l'office de matines; elles sont extraites en partie des psaumes et des prophéties et en partie des trésors de piété que nous ont légués les poëtes de l'Église ; l'âme est ébranlée par leurs versets attendrissants.

«Offrons nos sentiments dans toute leur pureté à Jésus-Christ et à titre d'amis faisons-lui le sacrifice de nos âmes; ne nous laissons pas entraîner par des préoccupations mondaines, comme Judas, mais écrions-nous dans notre for intérieur: notre Père qui êtes aux cieux, délivrez-nous du mal.»

Cette antienne justifie complétement sa dénomination, car elle oppose le calme du chrétien à la fureur des Juifs, exprimée dans son premier verset par ces paroles du prophète:

«Les princes du peuple se sont conujrés contre le Seigneur et contre son Christ.»

Les autres antiennes renferment aussi des prédictions de l'Ancien Testament sur le Christ:

«Ils ont fixé à trente deniers le prix de celui, qui avait été mis à prix, et dont le marché avait été conclu avec les fils d'Israël.»

«Ils m'ont donné à manger du fiel, et ils ont étanché ma soif avec du vinaigre.»

«Ils ont partagé entre eux mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort.»

Au milieu de prophéties si claires et accomplies d'une manière si frappante pendant cet auguste vendredi, quelques autres antiennes encore expriment l'admirable contraste entre la divinité et l'humanité souffrante qui se rencontre en la personne de Jésus-Christ:

«Il est aujourd'hui suspendu à l'arbre, celui qui a suspendu la terre sur les eaux, le roi des anges est couronné d'une couronne d'épines, celui qui a pour vêtement les nuages du ciel est revêtu d'un faux manteau de pourpre, celui qui a délivré Adam par les eaux du Jourdain, est frappé au visage!... Nous nous prosternons devant vos souffrances, Seigneur Jésus-Christ; daignez nous faire voir aussi votre glorieuse résurrection.»

Et voilà les paroles que, du haut de la croix, le Crucifié adresse aux crucificateurs:

«O mon peuple, que vous ai-je fait, comment ai-je pu vous offenser? J'ai rendu la lumière à vos aveugles, j'ai purifié vos lépreux, j'ai fait marcher le paralytique. O mon peuple! qui vous ai-je fait, et comment m'avez-vous récompensé?— Pour la manne—vous m'avez donné du fiel; pour l'eau — du vinaigre; au lieu de l'amour que vous me devez, vous m'avez cloué à la croix! Mais je ne souffre plus; j'appellerai à moi

mes gentils: ceux-là me glorifieront avec le Père et 'Esprit, et je leur ferai don de la vie éternelle.»

Le troupeau apostolique s'élève aussi contre les magistrats juifs:

«Voici le temple que vous avez démoli, voici l'Agneau, que vous avez crucifié et livré au sépulcre, mais il est ressuscité par sa propre puissance. Ne vous abusez pas, Juifs: c'est bien celui-là même, qui vous a sauvés des flots de la mer Rouge, c'est lui qui vous a nourris dans le désert; il est la vie, la lumière et la paix du monde.»

Et par opposition à leur incrédulité:

«Le larron n'a laissé échapper qu'un faible son de voix sur la croix et déjà il a acquis une solide foi; en un instant il a été sauvé, et le premier, il est entré dans les portes ouvertes du paradis. Gloire à vous, Seigneur, qui avez accepté son repentir!»

Des *troparions* non moins touchants sont chantés à l'office des *heures*: ils précèdent la lecture des prophéties de Sophonie, Jérémie et Isaïe. Chaque évangile est précédé d'une épître de saint Paul. Cet apôtre *qui porte les plaies de notre Seigneur Jésus-Christ*, annonce la gloire de la croix; il ne se glorifie qu'en elle seule, et nous déroule toute l'étendue de l'amour de Dieu qui a livré pour nous son Christ aux souffrances et l'a établi comme premier pontife pour la purification de nos péchés.

«Si celui qui a violé la loi de Moïse en présence de deux ou trois témoins,» dit St. Paul, — «est puni de mort sans pitié; combien donc, croyez-vous, que

celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance, par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'Esprit de grâce? — C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.»

L'oreille et le cœur sont encore pleins de ces profondes impressions, quand toutes les déchirantes circonstances de la mort douloureuse du Seigneur sont de nouveau représentées au grand office de vêpres, à l'heure où ce sacrifice a été consommé, car chez les Hébreux, comme de nos jours encore dans l'Orient, les heures de la journée se comptaient à partir du lever du soleil; c'est pourquoi la sixième heure, celle du crucifiement, correspond à midi, et la neuvième heure, celle de la mort du Sauveur, devient la troisième, de sorte que nous nous préparons à ensevelir le corps divin à la même heure que jadis Joseph d'Arimathée; avant cet instant nous nous y préparons par quelques chants mystiques et des lectures de la Bible.

«Toute la création est bouleversée d'épouvante, ô Jésus, en vous voyant suspendu à la croix! Le soleil s'est obscurci, la terre a été ébranlée jusque dans ses fondements; tout compatissait à celui qui a tout créé. Gloire à vous, Seigneur, qui avez bien voulu souffrir par amour pour nous!» Ainsi parle une antienne; une autre lui répond:

«Un mystère effrayant et glorieux se manifeste en ce jour: il a été touché, celui qui nul ne peut saisir; il a été lié, celui qui a délié Adam de la malédiction;

il a été injustement éprouvé, celui qui éprouve les cœurs et les entrailles; il a été enfermé dans une prison, celui qui a fermé l'abîme; il a paru devant Pilate, celui devant qui les puissances célestes ne paraissent qu'avec effroi: le Créateur a été frappé par une main créée; il a été condamné au supplice de la croix, celui qui est le juge des vivants et des morts; il est descendu dans le sépulcre, celui qui a détruit l'enfer! O Seigneur infiniment clément, qui supportez tout avec miséricorde et qui nous sauvez tous de la malédiction, gloire vous soit rendue!»

Pendant la lecture des livres de la Bible, les prophètes Moïse et Isaïe se présentent comme dans une lutte spirituelle, s'opposant mutuellement, l'un la gloire inénarrable, l'autre l'humiliation indicible du Seigneur; mais ces grandes antithèses ne sont que supposées: elles se confondent dans l'incommensurabilité de l'essence infinie de Dieu; pour l'esprit borné de l'homme, l'état d'humiliation et l'état de gloire du Seigneur lui sont également inappréciables. On ne peut se livrer à cette contemplation que de loin et dans le silence d'un saint effroi, car Moïse, le plus hardi de tous ceux qui ont fait usage de la prière, ayant audacieusement supplié Dieu de lui montrer sa gloire, a dû cacher sa face au milieu des rochers du mont Sinaï, parce qu'il n'osait envisager la splendeur de l'Éternel. Et le tendre Isaïe, huit siècles avant l'incarnation du Sauveur, avait employé toutes les forces de l'esprit à pouvoir endurer la vue de Dieu, qui avait pourtant affaibli l'éclat de sa lumière

insupportable au genre humain, s'amoindrissant aux proportions de la forme de l'homme : cependant, au milieu de ses lamentations sur les souffrances du Juste pour les péchés du monde, saisi de terreur, il s'écrie: «qui racontera sa génération?» Voici cette prophétie sublime : «Ainsi dit le Seigneur : mon serviteur sera rempli d'intelligence, grand et élevé en gloire ; ainsi que plusieurs ont été étonnés à ta vue, ton visage sera sans éclat ; ta figure méprisée parmi les enfants des hommes. Mais il purifiera la multitude des nations ; devant lui les rois garderont le silence, car ceux à qui il n'a point été annoncé, le verront ; ils contempleront celui dont ils n'avaient pas entendu parler. Seigneur! qui croira à notre parole? pour qui le bras du Seigneur s'est-il révélé? Il s'élèvera devant Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride : il n'a ni éclat ni beauté, et nous l'avons vu et il était méconnaissable et nous l'avons désiré : méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il est familiarisé avec la misère ; son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et nous l'avons compté pour rien. Il a vraiment porté lui-même nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs : oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes : le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis : chacun de nous suivait sa voie, et le Seigneur a fait

tomber sur lui l'iniquité de nous tous. Au milieu des outrages il n'a pas ouvert la bouche : il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond : il est mort au milieu des humiliations, condamné par un jugement. Qui racontera sa génération ?»

L'apôtre saint Paul, dans son épître, tranche cette mystique alternative des deux prophètes ; il réconcilie entre elles la gloire et l'abjection du Seigneur par la parole de la croix:

«Car la prédication de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, c.-à.-d. pour nous, c'est la vertu de Dieu. C'est pourquoi il est écrit : je détruirai la sagesse des sages et je rejetterai la science des savants. Que sont devenus les sages? que sont devenus les docteurs de la loi ? que sont devenus les esprits curieux des sciences de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? En effet, Dieu voyant que le monde avec sa sagesse ne l'avait point connu dans la sagesse divine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient. Car les Juifs demandent des miracles et les gentils cherchent la sagesse. Or, nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils, mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sons appelés, soit Juifs soit gentils. Car ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que les hommes, et ce que paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que les hommes.»

Pendant le temps employé à la lecture édifiante de ces divers livres sacrés de l'Écriture, les heures mêmes de la passion de Notre-Seigneur se sont écoulées, et nous voilà arrivés à la neuvième, à l'heure de sa sépulture. Alors l'évêque représentant Joseph d'Arimathée, entouré de son cortége, commence par répandre sur l'autel les parfums de l'encensoir, en mémoire des aromates dont ce juste embauma le corps divin, quand il lui donna la sépulture: après quoi, l'evêque enlève de dessus l'autel le linceul sur lequel est représenté le Sauveur couché dans un tombeau, et, le posant sur sa tête, il passe de l'église d'hiver dans celle d'été; alors ce dernier temple se transforme en saint sépulcre jusqu'au jour de Pâques; les fidèles font procession à la suite du cortége, comme jadis les pieuses femmes, qui, voulant voir où l'on déposerait le Seigneur, se mirent à la suite de Joseph, et pendant cette procession mystique les chœurs font entendre le chant mortuaire suivant:

«Vous qui êtes revêtu de la lumière comme d'une robe, vous avez été détaché de l'arbre par Joseph aidé de Nicodème, qui vous voyant trépassé, dépouillé, sans sépulture, a poussé des gémissements et des sanglots de compassion, en s'écriant: Hélas! ô mon doux Jésus, en vous voyant étendu sur la croix, le soleil, tout récemment encore, se couvrit de ténèbres, la terre s'ébranla d'épouvante, et le voile du temple fut déchiré! C'est donc vous que je vois maintenant subissant la mort à cause de nous! Comment vous ensevelirai-je, ô mon Dieu, de quel linceul vous en-

velopperai-je? de quelles mains toucherai-je à votre incorruptible corps, et quels chants funèbres entonnerai-je pour vous, ô très-bienfaisant Seigneur? Je magnifierai vos souffrances, et j'entonnerai le chant de sépulture et de résurrection, en m'écriant: Seigneur, gloire à vous!»

Tout l'office du matin, cet office exceptionnel du samedi saint, digne avant-coureur de Pâques, est rempli d'une attente mystique. Le Christ est dans son tombeau au milieu de l'église; les ministres de Dieu, vêtus de noir, l'entourent: mais les portes du sanctuaire restent ouvertes comme pour recevoir le mort divin; le chant funèbre est constamment interrompu par des hymnes de résurrection, tandis que les cierges allumés dans les mains de tous les assistants, répandent dans l'intérieur du temple une lumière, qui est comme l'aurore de l'immatérielle lumière qui demain jaillira du sépulcre.

Au commencement de l'office, après la lecture des six psaumes d'usage, ce mélange de gémissements et de réjouissances est représenté par les versets qui suivent:

«Le vénérable Joseph, après avoir descendu de l'arbre votre sacré corps, l'enveloppa d'un blanc linceul et l'ensevelit, avec des aromates, dans un sépulcre tout neuf.»—«Quand vous descendîtes dans la région des morts, ô vie impérissable, vous avez, par l'éclat de votre divinité, terrassé l'enferet quand vous rendîtes à la vie les morts qui étaient dans les entrailles de

la terre, toutes les puissances célestes se sont écriées: Dispensateur de la vie, gloire vous soit rendue!»

«Un ange apparut aux femmes qui portaient les parfums et se tenaient près du sépulcre, en leur disant: les parfums conviennent aux morts; mais le Christ est étranger à la corruption.»

Autour de la tombe divine commence un chant entremêlé de psaumes et d'actions de louanges tirées du Nouveau Testament; d'abord les deux chœurs les chantent ensemble, puis un lecteur ou chantre répond par un verset de louanges à chaque verset du psaume; c'est ainsi que se déroule alternativement la 17-e section du psautier (le psaume 118) qui, comme me un riche tissu, a été posé par l'ancêtre David sur le lit de repos de son divin Fils.

«Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies, qui suivent la loi du Seigneur!»

«O Christ, qui êtes la vie, vous avez été mis dans le tombeau, et les légions d'anges ont été saisies d'épouvante, en voyant votre longanimité.»

Et de nouveau le prophète-roi: «Heureux ceux qui étudient ses commandements, et le recherchent de tout leur cœur!»

Quelquefois ces cantiques de diverses époques, dissemblables entre eux par la diversité des sujets, coulent l'un à côté de l'autre, quelquefois aussi ils se fondent admirablement ensemble, et l'Église, à la distance de plusieurs siècles, semble répondre à l'incertitude du prophète:

«Je méditerai vos paroles pour chercher à comprendre vos voies,» dit David, et ces voies lui sont expliquées :

«Le véritable Roi du ciel et de la terre qui a voulu être renfermé dans un étroit sépulcre, a été connu de toute créature.»

A la fin des psaumes on chante l'hymne habituel du dimanche, qui parle de la joie des anges et du trouble des saintes femmes:

«Béni soit le Seigneur, enseignez-moi les voies de votre justice!» Le cantique du samedi exprime aussi ce sentiment élevé de trouble répandu dans le ciel et sur la terre:

«O mon Sauveur! les puissances célestes et souterraines, pensant à vous, qui occupez votre trône d'en haut et gisez ici-bas dans un sépulcre, ont été dans l'incertitude au sujet de votre mort volontaire: car de vous voir mort même en apparence passe toute conception, Seigneur, auteur de la vie.»

«Ciel, tremblez d'épouvante! terre, ébranlez-vous dans vos fondements! voilà que celui qui habite les cieux est confondu avec les morts, et un étroit tombeau l'a reçu comme s'il était un étranger.» Au neuvième chant, le Fils de Dieu du fond de son sépulcre adresse de touchantes consolations à sa mère, qui le contemplait attaché à la croix: «Ne pleurez point, ma mère, en voyant dans le cercueil celui que vous avez conçu sans semence dans votre sein: je surgirai et je serai glorifié et Dieu; moi-même je ne cesserai comme

tel d'élever en gloire ceux qui vous honoreront avec foi et amour.»

Ces paroles nous font descendre des hautes contemplations de la divinité inaccessible du Christ à la douce et intelligible contemplation des sentiments de son humanité ; ce verset est aussi chanté pendant la messe, en remplacement du cantique habituel à l'honneur de la sainte Vierge. Après le *Gloria*, la procession solennelle avec la tombe divine se renouvelle aux accents du trisagion ; quoique cette cérémonie ne semble être que la répétition de celle qui a eu lieu à vêpres, pour que les prêtres qui ont desservi l'office de la veille avec l'évêque puissent le célébrer eux-mêmes dans leurs paroisses respectives, cependant la signification mystique de la procession du matin n'est pas la même. La veille, à l'exemple de Joseph d'Arimathée, nous descendions le corps divin dans la tombe. Aujourd'hui, la procession solennelle avec le cercueil divin précédé des bannières et des étendards sacrés, signifie que même pendant le repos que le Seigneur a pris sur terre, il n'a point cessé d'agir en vainqueur, car, en détruisant l'enfer, il a préservé l'Église de ses atteintes.

Après que la tombe mortuaire a été rapportée dans l'église, les desservants, avant de la déposer à sa place, l'introduisent dans le sanctuaire par la porte royale, et font la procession autour de l'autel; cette cérémonie a un sens mystique, qui signifie que le Seigneur, immolé pour nous, ne s'est jamais séparé, par sa divinité, du trône de gloire du Père.

La procession finie, sur ce même sépulcre qui va bientôt être vide, le prophète Ezéchiel, témoin de la future résurrection des morts, fait entendre ces paroles :

«La main du Seigneur fut sur moi et le Seigneur m'emporta en esprit, et il me déposa au milieu d'un champ, et ce champ était plein d'ossements ; et il me conduisit autour de ces os : et ils étaient en grand nombre sur le sol de ce champ et très-secs. Et l'Esprit me dit : Fils de l'homme, ces os revivront-ils ? et je m'écriais : Seigneur, vous le savez ; et de nouveau la même voix dit : Fils de l'homme, prophétise sur ces os, et dis leur : Os arides, écoutez la parole du Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur Adonaï à ces os : Je soufflerai en vous l'esprit, et vous vivrez ; je vous donnerai des nerfs, je vous recouvrerai de chairs, j'étendrai la peau sur vous, et je vous donnerai l'esprit, et vous vivrez : et vous saurez que je suis le Seigneur. Et je prophétisai comme il m'avait ordonné. Pendant que je prophétisais, il se fit un bruit et la terre s'ébranla, les os se rapprochèrent, os contre os, chacun à sa jointure. Je regardai et je vis les nerfs et les chairs qui recouvraient ces os, et la peau qui s'étendait sur les os, mais l'esprit n'était pas en eux. Et une voix me dit : Prophétise à l'esprit, prophétise, fils de l'homme, et tu diras à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur Adonaï : viens, esprit des quatre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils revivent ! Et je prophétisai comme me l'avait ordonné le Seigneur, et l'esprit de vie entra aussitôt en eux, et ils

redevinrent vivants et se levèrent sur pieds; la réunion était grande et nombreuse.»

Puis l'apôtre saint Paul, qui se retrouve partout où il est question des plaies de Notre-Seigneur, nous conjure de nous purifier de l'ancien levain de la malice et de la corruption et de célébrer la fête avec les azymes de la sincérité et de la vérité pour recevoir avec foi le Saint-Esprit promis.

Au milieu de cette joyeuse attente, l'évangéliste saint Matthieu fait encore le récit de la dernière perversité des Juifs, qui pensèrent par des scellés et des gardes pouvoir retenir dans le tombeau le Fils de Dieu; il nous amène naturellement à faire la réflexion, que bien souvent l'esprit borné de l'homme, ne pouvant embrasser l'étendue des desseins providentiels de Dieu et ne voulant pas s'y soumettre, s'efforce de repousser ce qu'il ne peut comprendre. Ensuite, pour terminer l'office de matines, l'Église béatifie dans ses chants celui qui donna la sépulture au Christ:

«Venez, béatifions Joseph, d'immortelle mémoire, pour être venu la nuit chez Pilate et avoir demandé qu'il lui livrât celui qui est la vie de tous: donnez-moi cet étranger, qui n'a pas où poser sa tête; donnez-moi cet étranger que son méchant disciple a livré à la mort; donnez-moi cet étranger, dont la mère, en le voyant suspendu à la croix, s'est écriée toute en larmes: Hélas, hélas, ô mon enfant! Hélas! ce que Siméon a prophétisé dans le temple s'accomplit aujourd'hui: votre cœur sera transpercé

d'un glaive. Mais transformez nos sanglots en transports d'allégresse par votre résurrection.»

A mesure que le mystère de la passion de Jésus-Christ se consomme, l'office divin devient de plus en plus solennel, et l'Église, qui au jour où la victime fut immolée, s'est privée de la communion du corps sacré, s'approche de nouveau de ce divin et consolant sacrement à la messe du samedi saint.

La messe de Basile le Grand, réunie à l'office de vêpres, doit, selon la règle, être dite assez tard pour qu'elle ne soit terminée qu'une heure environ après le coucher du soleil, comme pour franchir la limite qui sépare ce jour du jour d'allégresse. Selon l'usage de l'Église, l'office de vêpres qui se dit la veille d'un jour férié, appartient à la fête qui suit et non au jour qui tire à sa fin; c'est pourquoi le service divin du samedi saint, par les versets et le choix des lectures, exprime en partie les événements de samedi, et en partie la résurrection même. L'Église habituée de tout temps à unir ensemble la commémoration de la victime immolée avec celle de sa résurrection, ne pouvait, ce semble, non plus que le tombeau lui-même, renfermer plus d'un seul jour la dépouille mortelle du Christ, ni écarter les consolations spirituelles, qui portent la fraîcheur dans l'âme. Les cantiques du soir invitent déjà à venir saluer celui qui s'apprête à surgir du tombeau et ils proclament la victoire sur l'enfer:

«Accourez, peuples, vers Sion, pressez-le dans vos bras, et glorifiez celui qui a ressuscité d'entre les

morts, car celui-là est notre Dieu, qui nous délivre de nos iniquités. »

« En ce jour l'enfer consterné s'est écrié: qu'il eût été bon pour moi de ne pas recevoir celui qui est né de Marie; car il a marché sur moi, il a détruit ma puissance, il a brisé mes portes d'airain; comme un Dieu, il a ressuscité les âmes, que je tenais en captivité. »

La race humaine célèbre aussi dans ses chants « la gloire universelle qui a fleuri parmi les hommes, celle qui a engendré le Seigneur, la Vierge Marie, porte du ciel, hymne et ornement des fidèles: car elle a apparu comme le ciel et le temple de la Divinité, brisant la barrière ennemie, elle a rétabli la paix et ouvert l'entrée au Royaume; avec elle pour fondement de la foi, nous avons pour soutien celui qui est né d'elle, le Seigneur. Ainsi, marchez hardiment, peuple de Dieu; car son Fils tout-puissant terrassera vos ennemis. »

Immédiatement après ces cantiques, on lit quinze chapitres de la Bible, figurant la résurrection future et la gloire de l'Église. L'histoire de la création dans le livre de la Genèse est placée en tête de cette suite de magnifiques récits, afin qu'en tremblant, nous reconnaissions dans la divine dépouille mortelle, que nous avons sous les yeux, le Créateur de l'univers, qui seul a eu le pouvoir, par sa force créatrice, de renouveler en nous son image éffacée.

Ensuite Isaïe célèbre la réintégration de l'humanité sous l'ombre des ailes de l'Église:

« Resplendis, resplendis, Jérusalem; car ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Les ténèbres enveloppent la terre, la nuit environne les peuples, et voilà que le Seigneur se lève pour toi et sa gloire se reposera sur toi. Alors, les nations marcheront à ta lumière et les rois à l'éclat de ta splendeur. Promène tes regards autour de toi, et vois: tous ces peuples s'avancent vers toi; tes fils viendront de loin, tes filles s'élèveront à tes côtés. Qui sont ceux-ci qui volent comme des nuées et comme des colombes empressées de retourner à leur asile? ils sont accourus pour le saint nom du Seigneur et pour être glorifiés dans le saint d'Israël. » Le mystique agneau pascal, donné au peuple juif en mémoire de leur délivrance d'Égypte, est présenté ici comme une figure du véritable Agneau de Dieu; la sépulture de trois jours est figurée d'avance par Jonas qui a été envoyé prêcher la pénitence aux Niniviens, et a séjourné trois jours dans le ventre d'une baleine; pour désigner directement qu'il est ici question de Jésus, le récit, qui suit immédiatement, se rapporte à un autre Jésus, fils de Nun, qui conduisit Israël à travers le Jourdain dans la terre promise.

Le majestueux tableau du passage de la mer Rouge, au milieu de laquelle, selon les paroles de saint Paul, tout le peuple d'Israël fut baptisé en Moïse, comme nous le sommes en Jésus-Christ (car Moïse était sa figure), ce tableau, dis-je, termine la première partie de la lecture des livres de l'Ancien Testament, et les deux chœurs, à l'exemple de Marie et des

vierges d'Israël, entonnent alternativement: «Chantons le Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire,» et le lecteur répète chacun des versets de ce cantique inspiré.

«Il a précipité dans la mer le chevalier, chantons le Seigneur. — Le Seigneur est ma force et ma louange, il est mon Dieu et je le glorifierai, le Dieu de mon père et je l'exalterai, chantons le Seigneur. — Le Seigneur est le roi de la guerre, Jéhova est son nom, chantons le Seigneur». Dans les lectures bibliques qui succèdent, les figures du sacrifice et de la résurrection du Seigneur sont unies aux prophéties, qui annoncent la vocation des gentils. Abraham s'apprête à offrir en sacrifice son fils unique, Isaac, qui, par anticipation, figure le fils unique de Dieu, sacrifié pour le salut du monde, et les deux plus grands prophètes par leur miracles, Élie et Élisée, ont chacun ressuscité des enfants, préparant par ces deux exemples la race humaine à la résurrection du Christ. Tandis que ces deux prophètes prêchent par des miracles, les prophètes Sophonie, Jérémie et Isaïe agissent par la parole. Tous les trois, ils voient la gloire à venir de l'Église et la multitude des gentils qui en feront part; Jérémie promet une nouvelle loi au peuple de Dieu, loi qui sera écrite dans la pensée et dans le cœur; Isaïe promet à ce peuple un nom nouveau que lui donnera le Seigneur, avec l'empire de l'univers, et un pasteur aux brebis de Dieu, pour leur communiquer l'Esprit

saint. Il se sert de paroles que Jésus-Christ lui-même a citées au jour de son avénement:

«L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction, il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs leur délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour mettre en liberté ceux qui sont meurtris par leurs fers, pour publier l'année favorable du Seigneur et le jour du salut.»

Le récit fait par Daniel du salut miraculeux des trois enfants dans la fournaise, qui chantent au milieu des flammes le Dieu de leurs pères, vient terminer cette série de lectures bibliques, et les deux chœurs répondent au lecteur à chaque verset qu'il prononce de leur cantique *Chantez le Seigneur, et exaltez son nom dans les siècles:* «Soyez béni, Seigneur Dieu de nos pères, et que votre nom soit loué et glorifié dans tous les siècles des siècles!»

Ensuite, l'apôtre saint Paul continue ses admirables exhortations, et recommande à ceux qui ont été ensevelis avec le Christ dans les eaux du baptême et ont ressuscité avec lui, de marcher dans la voie d'une vie régénérée, de mourir au péché et de vivre pour Dieu en Jésus-Christ. Et l'Église, à cause de la solennité du baptême qui s'administre aux payens ce jour-là et le samedi de Lazare, remplace le chant trinitaire par le suivant:

«Vous qui vous faites baptiser en Jésus-Christ, revêtez-vous aussi de Jésus-Christ, alleluia!»

La lecture de l'épître termine la cérémonie funèbre du samedi et l'aurore de la résurrection commence déjà à poindre. De même qu'on voit dans la nature les rayons du soleil, qui n'a pas encore paru, éclairer d'abord la cime des montagnes, ainsi le soleil de vérité, qui va bientôt surgir, projète d'avance son aube matinale sur l'Église ; son premier reflet paraît sur son lieu le plus élevé, l'autel : ce mystique jour, comme l'huile précieuse, qui, d'après l'expression du Psalmiste, découle sur la barbe d'Aaron et se répand sur ses vêtements, pénètre avant tout sur la robe sacerdotale de l'évêque, qui, plus que les autres, a l'intelligence des mystères, et puis, sur les prêtres et diacres qui tous échangent soudain leurs vêtements noirs contre des vêtements blancs; ce changement a lieu aussi pour l'étoffe qui recouvre l'autel et le victimaire et s'étend jusqu'aux chœurs des chantres: quatre sous-diacres en robes éclatantes viennent relayer les hommes vêtus de noir qui étaient préposés à la garde du sépulcre, figurant ainsi les anges qui attendent l'apparition des saintes femmes. Trois enfants chantent en même temps devant la tombe divine avec un accent touchant: «Ressuscitez, Seigneur, jugez la terre, car vous hériterez de toutes les nations.»

Lorsque, immédiatement après, le diacre vient faire entendre l'Évangile de la résurrection, tout est si éclatant d'allégresse dans l'église, qu'on dirait que le Ressuscité se trouve déjà au milieu de nous, disant:

que la paix soit avec vous; tellement tout a changé de face et la gloire céleste s'est reflétée sur la terre.

L'évangéliste saint Matthieu annonce par la bouche du diacre que les saintes femmes, portant des aromates, se sont présentées au sépulcre qu'elles trouvèrent vide; qu'elles y furent reçues par des anges et par Jésus-Christ lui-même; il ne dissimule pas non plus la perfidie des pharisiens qui ont soudoyé les soldats pour qu'ils fassent courir le bruit de l'enlèvement du corps; finalement il nous fait suivre en esprit les disciples en Galilée pour saluer Jésus-Christ sur la montagne, et nous entendons les dernières paroles du Seigneur, qu'il prononça avant son ascension:

«Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et voilà que je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.»

La messe continue à être célébrée selon le rit de saint Basile. Pénétrés d'un saint effroi après un si sublime spectacle, qui passe les bornes de l'intelligence humaine, nous chantons au lieu de l'hymne des chérubins:

«Que toute chair humaine se taise et soit pénétrée de crainte et d'épouvante; que rien de terrestre ne vienne se mêler à ses pensées: car le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs vient s'immoler et s'of-

frir en nourriture aux fidèles; il est précédé des légions d'anges et de toutes les puissances et principautés célestes, chérubins à mille yeux, séraphins à six ailes, qui se voilent la face en entonnant : alleluia ! »

LETTRE SEPTIÈME.

Enfin ce jour d'allégresse, si longtemps désiré, va luire: et comment les fidèles s'apprêtent-ils à le recevoir? comment passent-ils le reste de la journée du samedi saint? Ils emploient ce temps à la lecture des Actes des apôtres, sans quitter le temple, comme s'ils désiraient prévenir les saintes femmes elles-mêmes, et s'unir aux anges pour soulever la pierre du tombeau qui renferme l'Auteur de la vie. Minuit sonne: un dernier souvenir est donné au samedi:

«Les enfants de ces Hébreux, sauvés par celui qui jadis engloutit dans les flots de la mer leur tyran, leur persécuteur (Pharaon), ont enseveli leur Sauveur sous terre; mais nous, comme les vierges d'Israël, chantons le Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire.»

Ce cantique termine le samedi; le jour du Seigneur va paraître alors pour la première fois: le sanctuaire, encore fermé, retentit de l'hymne:

«Les anges chantent dans les cieux votre résurrection, ô Christ, notre Sauveur.» Les portes fermées

signifient que les grandes destinées de l'humanité ont été déroulées dans les cieux, avant d'être proclamées sur la terre. Ensuite les officiants sortent avec la croix et les bannières sacrées, et faisant le tour extérieur de l'église, ils entonnent dans les ténèbres et le silence de la nuit :

«Les anges chantent dans les cieux votre résurrection, ô Christ notre Sauveur: faites que sur la terre aussi nous puissions vous glorifier avec un cœur pur.»

Cette procession préliminaire s'arrête à la porte occidentale de l'église qui est fermée; les fidèles ont évacué le temple, tout le peuple a suivi le clergé; les enfants d'Adam se précipitent vers le nouvel Adam, pour qu'à la nouvelle de sa résurrection, ils puissent par la porte étroite entrer dans la vie nouvelle; alors, comme les premières paroles qui échappent à l'enfant, les lèvres de l'homme régénéré font entendre:

«Le Christ est ressuscité d'entre les morts; il a terrassé la mort par la mort, et a rendu la vie à ceux qui étaient dans les tombeaux.»

Entendant ce cri, qui a brisé les liens de l'enfer, l'église ne s'ouvre néanmoins pas tout de suite: ce retard rappelle l'incrédulité momentanée des disciples hésitant à croire à un événement aussi fortuné. Puis on entonne le psaume prophétique de David:

«Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés, que ceux qui le haïssent fuient devant sa face!» Et chaque verset du psaume est suivi de la proclamation du même fait: «le Christ est ressuscité etc.»

Enfin le plus ancien parmi les officiants, tenant d'une main le crucifix et de l'autre l'encensoir rempli de parfums, encense, en forme de croix, les portes de l'église, dont les battants s'ouvrent en ce moment: c'est le moment de l'entrée solennelle du clergé et des fidèles; ils passent des ténèbres extérieures à la lumière intérieure du temple, à l'exemple du Christ, qui passe des régions les plus souterraines au plus haut des cieux, conduisant avec lui ceux qu'il a sauvés par la victoire de la croix.

Continuant à faire éclater sa joie par le même chant de victoire, le cortége des officiants ne s'arrête plus dans sa marche, traverse toute l'église et va droit à l'autel, dont les portes restent ouvertes pendant toute la semaine de Pâques, car désormais le royaume de Dieu est ouvert aux fidèles; le temple est soudain illuminé par la multitude de cierges allumés que chacun tient en main, et les chœurs commencent à chanter:

«C'est le jour de la résurrection: éclairons nos esprits; c'est la pâque, la pâque du Seigneur! Le Christ Dieu nous a fait passer de la mort à la vie, de la terre dans le ciel; chantons sa victoire!»

«Purifions nos sens et nous verrons le Christ, resplendissant de la lumière inaccessible de sa résurrection; chantons aujourd'hui sa victoire, pour entendre distinctement sa voix qui nous crie: réjouissez-vous!»

«Que les cieux se réjouissent dignement, que la terre soit dans la jubilation, que le monde entier, visible et invisible, célèbre ce jour: car le Christ est

ressuscité, allégresse éternelle!» Tout ce cantique divin, le plus excellent de tous les cantiques spirituels, a découlé de l'âme inspirée de St. Jean Damascène; c'est le monastère de saint Sabbas, qui le premier en a eu connaissance dans la vallée de larmes, et qui en a fait hommage à l'Église. Ce cantique est comme une éjaculation extatique de l'âme; les idées lumineuses du poëte embrassent le ciel, la terre, les abîmes: lui-même est plein du Christ qui remplit tout l'univers.

«Maintenant la lumière a tout pénétré, et le ciel et la terre et les abîmes, et tout ce qui est créé: que tout ce qui est créé célèbre la résurrection du Christ, car il est notre fondement!»

Par le second *irmoss* (1-er verset de chaque section) de son cantique, Damascène invite les fidèles à venir «boire d'un breuvage nouveau, qui découle miraculeusement, non d'une pierre aride (que Moïse a frappée de sa verge), mais du tombeau du Christ, d'où jaillit une source d'incorruptibilité.»

Comme un enfant qui se cramponne au sein de sa mère, ou s'enveloppe dans les plis de sa robe, pour ne jamais s'en séparer, de même l'auteur du cantique, uni au Rédempteur par l'esprit, ne le quitte pas un instant:

«Hier je me suis enseveli avec vous, ô Christ! aujourd'hui je me réveille en votre résurrection; hier je me suis crucifié avec vous: glorifiez-moi avec vous, ô Sauveur, dans votre royaume!» Dans l'intervalle des *irmoss*, pendant la répétition fréquente des versets aux-

quels on ajoute chaque fois : *le Christ est ressuscité d'entre les morts*, » les prêtres qui célèbrent l'office vont l'un après l'autre, avec la croix, l'encensoir et un triple flambeau, faire le tour de l'église, l'emplissant de la fumée de l'encens ; de même qu'à l'aube matinale, les saintes femmes apportant des aromates et cherchant, les larmes aux yeux, la dépouille mortelle du Christ, qu'elles ne trouvèrent plus, saluèrent avec acclamations le Dieu vivant, marchant au milieu des assistants, ils répètent sans cesse : *le Christ est ressuscité*, afin que personne ne puisse être agité du moindre doute pendant cette nuit de salut qui a vu poindre le jour, alors que la lumière éternelle, jaillissant du tombeau, s'est répandue dans l'univers. Dans les passages qui suivent, est rappelée la vision du prophète *Habacuc*, auquel un ange indiqua le jour du salut ; puis c'est Isaïe qui invite les fidèles à venir célébrer le matin solennel, à apporter au lieu de parfums un cantique au Seigneur, à contempler le Christ, soleil de vérité, qui a fait luire la vie pour tous ; puis c'est la victoire éclatante remportée dans les profondeurs de l'enfer.

« Vous êtes descendu dans les profondeurs de la terre, et vous avez brisé les liens éternels de ceux qui y étaient détenus, ô Christ, et après trois jours, comme Jonas, sorti du ventre de la baleine, vous êtes ressuscité du tombeau. Célébrons la victoire sur la mort, la destruction de l'enfer, le commencement d'une vie immortelle, » s'écrie Damascène, et il nous montre toute la grandeur de la solennité de la ré-

demption: «Ce jour est appelé saint, il est seul, entre tous les sabbats, roi et seigneur: c'est la fête des fêtes, la solennité des solennités, dans lequel nous bénissons Jésus-Christ dans tous les siècles.»

Dans cette hymne triomphale, les deux Sions se livrent à la joie; mais la nouvelle Sion a une auréole de gloire bien plus céleste que l'ancienne:

«Porte tes regards autour de toi, Sion, et contemple: voilà que de l'occident, du nord, du côté de la mer, et de l'orient tes enfants, tels que des astres qui brillent d'une lumière divine, affluent vers toi: le Christ est béni dans tous les siècles.»

«Resplendis, resplendis, nouvelle Jérusalem, car la gloire du Seigneur a brillé sur toi: réjouis-toi et tressaille d'allégresse, Sion, et vous, pure et sainte mère de Dieu, parez-vous de la résurrection de celui qui vous est né!»

Existe-t-il quelque chose de comparable à cet admirable office de matines? Je ne sais quelle extase spirituelle s'empare de tous; chacun, dans l'élan de son allégresse sainte, voudrait pouvoir exprimer ses sentiments, mais au lieu des paroles, les lèvres font entendre des hymnes: dans ce moment chacun voudrait témoigner sa joie devant le Seigneur, comme jadis David devant l'arche mystique, car le chrétien voit maintenant l'accomplissement des anciennes figures de Jésus-Christ. Quand des captifs, qui ont longtemps gémi dans l'obscurité d'une prison, voient soudain la porte s'ouvrir et leur libérateur paraître, alors leurs transports ne connaissent plus de bornes:

ils brisent leurs chaînes, se traînent aux pieds de celui qui les a délivrés, se jettent dans les bras les uns des autres, sautent, dansent, rient; puis de nouveau ils chantent, prient, ils se pardonnent mutuellement leurs fautes: il en est de même à l'office nocturne de Pâques. «Jour de la résurrection! illuminons-nous à cette solennité, embrassons-nous les uns les autres, donnons-nous le nom de frères, pardonnons même à ceux qui nous haïssent à cause de la résurrection, et écrions-nous: le Christ est ressuscité etc.»

C'est au bruit de ces accents que tous les fidèles commencent à s'embrasser mutuellement; le baiser de paix circule dans toute l'église transformée en un seul corps de Jésus-Christ uni par l'esprit de son amour; car en un tel moment, il est comme impossible de ne se point précipiter dans les bras de son frère, de ne pas le saluer d'un saint baiser.

Quand Damascène a cessé d'exciter nos transports par ses inspirations, le prêtre célébrant fait lecture d'une touchante homélie de St. Jean Chrysostome. Craignant de la défigurer par une analyse incomplète, je vous la transcris ici en entier:

«Quiconque a la piété et l'amour de Dieu, qu'il se délecte à cette bienfaisante et splendide solennité! Que le serviteur sage entre avec allégresse dans la joie de son Seigneur! Que celui qui a travaillé en jeûnant, reçoive aujourd'hui sa solde; que celui dont le labeur a commencé à la première heure, recueille en ce jour ce qui lui est équitablement dû; que ce-

lui qui est venu à la troisième heure, célèbre cette fête avec reconnaissance; que celui qui n'est venu qu'à la sixième heure, ne doute pas un instant, car rien ne lui sera enlevé; que celui qui a différé jusqu'à la neuvième heure, s'approche sans hésitation ni crainte, et que celui qui n'a paru qu'à la onzième heure, ne s'épouvante pas de son retard. Car le maître est magnanime, il reçoit le dernier comme le premier, il rassure également celui qui n'est venu qu'à la onzième heure, comme celui qui a travaillé depuis la première heure: il fait grâce au dernier, et il favorise le premier, il donne à l'un, tandis qu'il gratifie l'autre; il reçoit les œuvres et accepte l'intention; il estime les actions, et loue les bonnes dispositions. Ainsi donc, entrez tous dans la joie de votre Seigneur: premiers et seconds, vous recevrez votre récompense; riches et pauvres, réjouissez-vous ensemble; sobres et relâchés, honorez ce jour; jeûneurs et non-jeûneurs, réjouissez aujourd'hui. Le festin est préparé: goutez-en tous; le veau gras est devant vous: que personne ne sorte d'ici affamé, que tous se rassasient à ce délectable banquet de la foi; puisez tous au trésor de l'infinie bonté. Que personne ne déplore plus sa misère, car le royaume de tous a paru. Que personne ne pleure ses péchés, car le pardon de tous à surgi de la tombe. Que personne ne s'épouvante plus de la mort, car la mort du Sauveur nous a tous délivrés: il l'a éteinte, celui qui l'a subie; il a enchaîné l'enfer, celui qui y est descendu; il l'a réduit au désespoir, après qu'il l'a lais-

sé toucher à sa chair. Isaïe, en entrevoyant ces choses, s'écrie: l'enfer s'est vu tout en trouble, dit-il, à ton arrivée. Il est en trouble, car il est dépouillé de tout son pouvoir; il est en trouble, parce qu'il est couvert d'opprobre; il est en trouble, car il est frappé de mort; il est en trouble, car il est terrassé; il est en trouble, car désormais il est lié. Il a pris un corps, et il se brisa contre Dieu; il a accepté la terre, et il y a rencontré le ciel; il a accepté le visible, et il est tombé dans l'invisible. O mort! où est ton aiguillon? enfer! où est ta victoire? Le Christ est ressuscité, et tu est anéanti. Le Christ est ressuscité, et les démons sont précipités. Le Christ est ressuscité, et les anges sont dans l'allégresse. Le Christ est ressuscité, et la vie s'anime d'une nouvelle vie. Le Christ est ressuscité, et il n'est plus un seul mort dans les tombeaux. Car Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, est devenu les prémices de ceux qui passent de la vie à la mort. A lui gloire et puissance dans les siècles des siècles, amen.»

Les heures de Pâques qui précèdent la messe, nous apportent encore une joie spirituelle: elles se résument en hymnes, qui s'étendent sur la victoire remportée par le Christ sur la mort et sur l'enfer. Après le chant toujours répété: *Le Christ est ressuscité d'entre les morts*, etc. vient le cantique habituel du dimanche:

«Après avoir vu la résurrection du Christ, prosternons-nous devant notre Seigneur Jésus-Christ,

lui seul impeccable : nous saluons votre croix et nous chantons et glorifions votre sainte résurrection etc. »

Ensuite on célèbre les saintes femmes qui vinrent avec des parfums au tombeau déjà vide, puis on chante le verset du jour, qui se répète aussi à la messe:

« Vous êtes descendu au tombeau, Seigneur immortel, mais vous avez détruit la puissance de l'enfer, et vous êtes ressuscité victorieux, ô Christ Dieu ; vous avez dit aux femmes qui apportaient des parfums: *réjouissez-vous !* vous avez fait part de la paix à vos apôtres, et vous rendez la vie à ceux qui sont tombés dans la mort. »

Puis, pour la conclusion, vient le *troparion* qui exprime si vivement la divinité du Christ, présente partout au moment de sa mort :

« En chair dans le tombeau, en âme dans l'enfer, comme Dieu dans le paradis avec le larron, assis sur votre trône avec le Père et l'Esprit, vous remplissez à la fois tous les lieux, indéfinissable Jésus ! »

Ces chants solennels remplacent, pendant toute la semaine de Pâques, non-seulement la lecture des heures, mais le service de nuit et le commencement de l'office de vêpres, car ces autres jours solennels pour le service divin ne diffèrent pas du premier. Durant ce temps on ne cesse de répéter : *le Christ est ressuscité;* ces paroles commencent et terminent la liturgie de Pâques, comme témoignage d'une joie, que les fidèles ne peuvent contenir muette. Au commencement de la messe les officiants chantent aussi:

«que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés»; sur l'autel est étendu le linceul qui recouvrait la tombe divine, et qui y reste jusqu'à la fête de l'Ascension, en signe de 40 jours que Notre-Seigneur passa sur la terre après sa résurrection.

Avant la fin de la messe, on bénit l'*Artos* (en grec *pain*) qui rappelle que le Sauveur a été pour nous un pain de vie, et cet *artos* se distribue aux fidèles le dernier jour de la semaine de Pâques, comme signe d'une communauté d'amour en Jésus-Christ.

A dater du premier jour de Pâques jusqu'à l'Ascension, on lit à l'office de la messe les Actes des apôtres, afin que les chrétiens sachent avec quelle rapidité la prédication de la rédemption se propagea, malgré toutes les persécutions et les tourments que subirent les chrétiens de la primitive Église. Un des moments les plus solennels de la liturgie que l'évêque, assisté de son clergé, célèbre dans la cathédrale au jour de Pâques, c'est la lecture de l'Évangile qui représente la prédication universelle des apôtres, à tous les peuples et dans toutes les langues. Et quel est l'Évangile dont on a fait choix pour cette joyeuse prédication? — c'est le premier chapitre de saint Jean, de ce disciple du Christ qui reposait sur le sein de son maître chéri, et qui nous a si clairement exposé le mystère de sa divinité:

«Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et Dieu était le Verbe; il était de tout temps avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans

lui; en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.»

L'évêque commence le premier à lire cet Évangile en langue slavonne sur l'autel même, et après lui les prêtres officiants le lisent en hébreu, grec, et latin, ces trois langues de l'inscription placée sur la croix; ensuite, on continue la lecture dans les langues modernes des peuples qui ont hérité du salut. En dehors de l'autel se tiennent quatres diacres, l'un sur l'estrade, tourné vers l'orient, et les trois autres vers les portes du nord, de l'occident et du midi; l'église en ce moment représente l'univers, car «leur prédication s'étendra par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux confins de l'univers»; les diacres, l'un après l'autre, répètent en langue slavonne ce même Évangile qui se termine par ces mots:

«Car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.» A l'office de vêpres — qui représente l'apparition du Sauveur à ses disciples, quand le soir du jour de la résurrection il se présenta à eux, les portes de leur maison étant fermées — l'évêque lit le récit de cet événement si consolant pour nous; il est tourné vers le peuple et placé à la porte même du sanctuaire, comme s'il représentait l'apparition du Seigneur; l'Église entend deux fois de sa bouche la salutation deux fois répétée par Jésus-Christ à ses disciples: «La paix soit avec vous!» Après quoi, le Sauveur leur communique par son souffle le don de l'Esprit saint qui transmet

le pouvoir de lier et de délier les péchés: elle entend aussi les doutes manifestés par l'apôtre Thomas, absent lors de l'apparition du Seigneur et qui se priva ainsi lui-même pour un temps du bonheur de goûter cette joie divine, refusant de croire à la résurrection du Seigneur, tant qu'il n'aurait pas mis lui-même le doigt dans ses plaies. Huit jours après, selon saint Jean, l'incrédulité de Thomas cède: il voit le Seigneur, il pose le doigt dans ses plaies, et dans une sainte extase il s'écrie: «Mon Seigneur et mon Dieu!» à quoi Jésus lui répond: «Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu: heureux ceux qui ont cru sans avoir vu!» Et St. Jean, prévoyant déjà l'incrédulité future qui ne pourra plus être dissipée si facilement, ajoute:

«Ceci a été écrit, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.»


BRITISH
17 JY 89
MUSEUM

ERRATA.

			Au lieu de :	lisez :
Page 3,	ligne	15 :	même	mêmes.
»	15 »	2	selenellement	solenellement.
»	32 »	30	que	qui.
»	38 »	27	savoure	savoura.
»	82 »	19	es actions	tes actions.
»	87 »	6	que m'avez	qui m'avez.
»	93 »	4	sncères	sincères.
»	129 »	24	conujrés	conjurés.
»	130 »	25	qui	que.
»	131 »	2	'Esprit	l'Esprit.
»	132 »	17	croisième	troisième.
»	» »	18	torps	corps.
»	137 »	28	l'enferet	l'enfer et.
»	138 »	14	me un riche	un riche.
»	160 »	15	présente	présenté.